

Université Paul-Valéry Montpellier III,  
Département de Psychanalyse, UFR1  
Master 2

Etudes psychanalytiques et Esthétiques, parcours Psychanalyse

## **Le sujet, le deuil, le génocide**

*Remémorer, commémorer, perlaborer*

Sous la direction de Monsieur Dezeuze

**Barsamian Evelyne**

Année 2012-2011

N° étudiant : 21006479

Tél : 06 19 61 20 95

Courriel : [evelyne.barsamian@etu.univ-montp3.fr](mailto:evelyne.barsamian@etu.univ-montp3.fr)

A la mémoire de mes grands-parents  
et arrière-grands-parents paternels  
et à tous les leurs

## PLAN

*« Essayer encore. Rater encore. Rater mieux. »*

*Samuel Beckett, Cap au Pire*

### **Le Génocide, Le deuil, Le sujet**

*Remémorer, commémorer, perlaborer*

**SOMMAIRE** 4-8

**INTRODUCTION** 9 12

**PARTIE UNE**

**De la mélancolie au génocide : le deuil empêché, la déshumanisation**

76 pages - p13-89

I A-Le Deuil empêché 13-14

I A1-Le travail de deuil 14-16

IA2- Deuil et régression narcissique 17- 19

IA3- Deuil, lien libidinaux et castration 20-21

IA4-Lacan, le spéculaire, l'identification, la séparation 21-24

IB- Disparitions, incorporations :

IB1- Un exemple 25-26

IB2- Disparition des morts, du rituel, de la sépulture 26-29

IB3- Ensevelir en soi 29-32

IC- Rupture du pacte :

IC1- Rupture du pacte : 33-38

IC2- Régression, règne de la pulsion 38-39

IC3- La loi est pervertie 39-40

IC4- Transfusion traumatique au lieu de transmission 41-47

ID- Paroles et silences

ID1-Les silences transmis 49

ID2- Différents silences 49-51

ID3- Parole, silence, mort 51

IE –Mécanismes et structures fondatrices du totalitarisme :

IE1- Complexes 52-54

IE2- Pulsions –

IE2a- Pulsion de mort 54-57

IE2b- Pulsion d'emprise, cruauté 57-59

IE3- Instances psychiques :

IE3a-Surmoi, surmois et destruction 59-64

IE3b- Moi-idéal et idéal du moi du bourreau 64-66

IE4-Jouissance et horreur 66-68

IE5- Extrêmes cliniques 68-71

IF– Chosification

IF1- Dés appartenance 72-77

IF2- Glissement langagier 77-79

IH – Symbolique et langage anéantis

IH1- Destruction du nœud borroméen 80-83

IH2- Registres d'inscription 83-85

IH3-Enécluation du signifiant du nom du père :85-89

## **PARTIE DEUX**

### **La mémoire traumatisée**

35 pages -p 90 à 125

#### II-A-Commémorer

IIA1- Commémorations collectives 90-93

IIA2- Commémorer par le symptôme 93-96

#### IIB-Hors-temps de l'effroi : 97-99

#### IIC- Déconstruction du sujet :

IIC1- Le moi éclaté 100- 102

IIC2- Pré-phallique 102-103

IIC3- Le narcissisme de mort 103-105

#### IID- Dénî , négationnisme \_\_\_ 105-109

#### IIE- Défenses\_ 106

ID1- Clivage 110-112

IID2- Refoulement 112-116

#### IIF- Le traumatisme

IIF1 Traumatisme, troumatisme 117-120

IIF2- Traumatisme choisi, moyen de défense ? 121-122

#### IIG- La morsure du monstre : le réel 123-125

## **PARTIE TROIS**

### **Redevenir des hommes, des sujets**

56 pages 126 à 182

IIIA- Clinique 127- 130

IIIB–Points résilients : 131-137

IIIC- La survivance, l’art :

IIIC1- L’Art 138-140

IIIC2 - Ecriture : ancrer, encre

IIIC2a- Ecrire sur le corps 140- 144

IIIC2b- Ecrire 145-146

IIIC2c- Ecriture, Ecritures 147-150

IIIC2d- Ecrire, régler sa dette 150-152

IIID- Reprendre le récit :

IIID1- Prendre la parole, restaurer la parole : 152-154

IIID2-Le discours 155

IIID3- Le témoin 155-160

IIID4- De la tragédie au drame 160-162

IIIE- Ritualiser : 163

IIIE1- Rite, deuil 163-200

IIIF- Transmettre, traumatolyse :

IIIF1- Faire avec les restes : 166

IIIG- La loi : : 168

IIIG1- Fondements 168-170

IIIG2- Le droit 170- 171

IIIG3- La loi scélérate 171-172

IIIG4- Le tiers absent 172-176

IIIG5- Justice d'exception 176- 177

IIIG6- Crime contre l'humanité, génocide 177-179

IIIG7- Levée de déni 179- 182

**IV-CONCLUSION\_** 183- 185

**V- ANNEXES** 186

**VI- BIBLIOGRAPHIE** 187- 200



## INTRODUCTION

Le terme génocide est un néologisme formé en 1944 par Raphael Lemkin, professeur de droit américain d'origine juive polonaise, à partir de la racine grecque *genos*, « naissance », « genre », « espèce », et du suffixe *cide*, qui vient du terme latin *caedere*, « tuer », « massacrer ». Un génocide est l'extermination physique, intentionnelle, systématique et programmée d'un groupe ou d'une partie d'un groupe en raison de ses origines ethniques, religieuses ou sociales.

Hélène Piralian, auteur, psychanalyste pose la question : « Comment ne pas mourir de l'héritage du génocidaire ? Le génocide, c'est vouloir détruire un peuple en son entier de son origine à son devenir ; c'est-à-dire qu'il s'agit en même temps, et tout autant que du meurtre réel des sujets présents, de détruire la chaîne symbolique qui constitue leur généalogie et, en les déliant de l'ordre humain, d'anéantir toute possibilité de descendance aussi bien pour les morts que pour les survivants ». <sup>1</sup>

C'est ainsi qu'on constate un déni, consécutif au génocide. Ce déni donne aux morts le statut de n'ayant jamais été puisque leur existence passée a disparu.

Dés lors, quelle est la voie ou quelles sont les voies pour la réhumanisation ? Quelles sont les voies pour la survivance au titre collectif et individuel.

---

<sup>1</sup> PIRALIAN Hélène, *Génocide et transmission*, Collection Santé, société et cultures, L'Harmattan, Paris, 1994, p 5

Notre étude, située au croisement de l'Histoire et de l'histoire du sujet questionne les expressions et les contenance possibles de l'horreur. Ce hors civilisation que constitue le génocide doit-il rester hors civilisation, au risque d'un retour et d'une répétition. L'inscription dans le juridique en 1945 du crime contre l'humanité est une tentative collective pour se protéger.

Le livre de Robert Antelme, « *l'espèce humaine* » ou celui de Rithy Panh « *L'élimination* » nous amènent à penser que les bourreaux ne sont pas exclus de l'humanité, de l'espèce. Faut-il trouver une catégorie juridique au risque de renforcer le refoulement ? Comment traduire le trauma, réparer l'imaginaire collectif et individuel ? Restaurer le symbolique ?

Ecrire pour rester humain, écrire et produire une œuvre littéraire, écrire la loi, est ce là le travail de restauration de la culture, du nœud borroméen détruit et dénié par le génocide. Le travail de mémoire est-il à envisager comme créateur ou restaurateur d'identité ? Restaurer le sujet est-ce restaurer la transmission en « inscrivant l'ininscrit ».<sup>2</sup> afin de rendre au sujet et au collectif son pouvoir face au réel.<sup>3</sup>

Génocide et ethnocide guerres au XX<sup>e</sup> siècle, ont vu mourir deux cents millions de personnes ; Freud, dans les *considérations sur la guerre et la mort*, 1915, ne fait pas allusion au génocide dont il est contemporain, à savoir le génocide des Arméniens. Des historiens diront qu'il n'en a pas eu connaissance. En 1932, dans sa réponse à Albert Einstein « *Pourquoi la guerre ?* » Freud se déclare heurté par les désordres produits par la haine dans les pays civilisés ; c'est plus tard qu'il parlera de pulsion de mort, comme explication des aptitudes meurtrières de l'homme.

Le génocide pose le problème de la différence et du sentiment d'appartenance. Les massacres sont accomplis en toute bonne conscience et impunité. Le tribunal pénal international de la Haye et le procès de Nuremberg ont tenté d'y mettre fin.

Les survivants du génocide sont marqués dans leur appartenance à l'humanité et dans la transmission.

---

<sup>2</sup> ALTOUNIAN Jeanine, *Traduire le trauma*, conférence du 11 mars 2010, Paris Diderot.

<sup>3</sup> COLLECTIF sous la direction de FREYMAN, *Traumatisme, élaboration, créativité* dans clinique de la déshumanisation, 2011, Arcanes

En partant de notre travail de l'an dernier sur le deuil, nous allons d'abord, dans une première partie, considérer le deuil empêché ; la mélancolie à partir du texte de Freud *Ephémérité*.

Nous allons en rappeler les mécanismes et fondements pour le sujet. Si la mélancolie est un deuil empêché pour des raisons de structure du sujet, le génocide induit un deuil impossible par la destruction et la disparition des morts. Nous verrons, au regard de la relation d'objet et du complexe de castration que les mécanismes habituels du deuil y sont inopérants. Les survivants de génocide font alors appel à d'autres mécanismes plus archaïques. Dans les deux cas, l'impossibilité à symboliser est en jeu, au niveau individuel pour le mélancolique, individuel et collectif pour la victime du meurtre de masse et ses descendants.

La seconde partie présentera les aspects collectifs et sociaux du génocide. La déshumanisation induit la déculturation et le retour de la pulsion. Nous essaierons d'examiner ce qui sous-tend, chez le bourreau comme chez la victime cette régression et ce déchaînement violent. Nous présenterons quelques aspects qui font symptôme en cherchant les sources psychiques ; un sommaire prolongement clinique permettra d'illustrer le glissement de l'humanité à la bestialité, le retour de la horde, l'anéantissement de l'inscription individuelle et sociale de la victime de génocide. Enfin nous essaierons de voir ce que le génocide vise à détruire de façon absolue, à savoir le symbolique.

La troisième partie traitera des voies de réparation ou réinscription tant pour la victime que pour sa communauté. Les mécanismes de survie induisent la victime à trouver des stratégies de survie, malgré tout. Comment conduire à la réparation du sujet, à sa réinscription dans l'humanité. Au titre individuel, la restitution de la parole via le témoignage, la création littéraire, la poésie ou l'expression artistique sont-ils suffisants ? Au titre collectif, la restitution de la Loi et des lois permettent-elle de « finir les deuils » ? en quoi La LOI et la pénalisation peuvent-ils y contribuer ?

Telles sont les différents aspects que nous nous proposons d'examiner, documenté par différentes sources tant historiques que folkloriques ou universitaires ; en effet, le génocide et ses effets semblent toucher des fondements de l'individu et de l'humanité. Les conséquences touchant les individus dans tous les aspects de leur humanité individuelle et sociale, nous en trouvons donc les traces et expressions dans de multiples domaines. Il nous a semblé que

l'emprunt à différentes sources permettait de mieux restituer l'envahissement délétère ainsi produit et mettait en évidence la recherche débridée de moyens de réparations et d'expression, car touchant une capacité fondamentale de l'être humain, essentielle à sa structure : la capacité à symboliser, fondée elle-même sur la capacité de deuil.

*La bête immonde*

*Mais qui va lui planter un pieu dans le cœur?*

*Qui va l'amputer du goût de l'horreur?*

*Elle qui étrangle les ethnies*

*Massacre les poètes*

*Étouffe l'homme honnête*

*Au bâillon des calomnies*

*Il faut lui faire sauter la tête*

*Avec sa propre bombe*

*La bête immonde*

*Depuis qu'elle nous pollue l'histoire*

*A coups de glaive, à coups de gloire*

*La bête immonde*

*Que son crachat sur ton drapeau*

*Dépend de ta couleur de peau*

*La bête immonde*

*Depuis qu'elle rôde avec sa faux*

*Emblème de son règne*

*Depuis qu'elle dit je t'aime*

*Aux cagoules, aux échafauds*

*Il faut cribler de chrysanthèmes*

*Jusqu'à ce qu'elle succombe*

*La bête immonde<sup>4</sup>*

*Michel Fugain*

---

<sup>4</sup> Extrait de Michel FUGAIN, *la bête immonde*, 1995

## PARTIE UNE

### De la mélancolie au génocide : le Deuil empêché

Le mélancolique souffre d'un deuil interminable, le survivant du génocide et ses descendants souffrent d'un deuil impossible, deuil qui se transmet au fil des générations. L'écrivain et cinéaste Rithy Panh dit que « c'est un chagrin sans fin ; images ineffaçables, gestes impossibles désormais, silences qui me poursuivent. »<sup>5</sup>

Nous allons revenir sur les phénomènes du deuil, de la mélancolie, en continuité de la recherche conduite en master un pour en distinguer les similitudes et les différences avec le deuil gelé que constitue la suite d'un génocide.

*J'ai hérité de la mort : il n'y a pas d'image*

*Enneigé ö le pays*

*Où je pénètre, grotte, froid lumineux, monts*

*Qui pourraient être*

*Ceux de la patrie »*

*Extrait de « terres renversée »s Krikor Beledian*

---

<sup>5</sup> RITHY PANH, « *l'élimination* », Grasset, janvier 2012, p 13

## **Le Deuil empêché**

### **1-A- Le deuil empêché :**

Freud s'est intéressé au deuil à partir de sa pathologie, la mélancolie. Le mélancolique, endeuillé éternel ne peut renoncer à son objet d'amour. Si le premier objet auquel on doit renoncer est bien la mère en tant que totalité, que Chose, la capacité de deuil apparaît comme fondamentale. C'est sur le deuil de la totalité, sur cette insatisfaction fondamentale que l'humain se construit. L'insatisfaction fondamentale est de structure.

La dépression est-elle donc le fond du psychisme ? Le sujet est toujours déterminé par ce à quoi il a fallu renoncer ; c'est à partir de ce renoncement qu'il est possible de soutenir un désir. En somme, ce à quoi il faut renoncer, c'est le même afin d'accepter la différence.

Ainsi, on peut considérer que la capacité de deuil est fondatrice de l'humain et du sujet. Pouvoir accomplir le deuil ou retrouver la capacité à l'accomplir pour le sujet victime de génocide et ses descendants est fondateur. Nous reviendrons sur ces points.

En premier lieu, rappelons ce qu'est le deuil, son processus, ses lieux psychiques d'inscription, en reprenant les éléments de master un, qui s'appuient sur le texte *Ephémérité* de Freud et voyons en quoi le mélancolique est empêché dans l'accomplissement de ce processus psychique., tout comme le descendant de génocide. En quoi leur empêchement est-il semblable ? distinct ?

#### **IA1- Le travail de deuil**

Nous allons rappeler les phases et dimensions du deuil, en passant par le point de vue Freudien, notamment dans le texte *Ephémérité* et les mettre en perspective avec le deuil impossible induit par le génocide

Voyons d'abord ce qu'est le travail de deuil. ; Il comporte trois phases : La période du choc initial, la période de dépression, la période de rétablissement.

La période du choc est riche en émotions, physiquement, relationnellement caractérisée par la sidération, la tristesse, la colère et l'agressivité, la surdité psychique, l'incrédulité, la

dénégation voire la confusion, comme un « instant d'éternité » l'endeuillé est placé hors du temps. Nous mettrons cela en parallèle avec la traversée des deuils en cas de génocide ; dans ce cas, cette période semble éternelle.

La période centrale de dépression est réactionnelle avec surinvestissement psychique de la perte et renforcement des identifications.

La période de rétablissement suit : Elle est acceptation puis soulagement. Ce n'est que bien plus tard après l'épisode de dépression qu'apparaît le soulagement, d'abord au cours des rêves « *nous reconstruirons tout ce que la guerre a détruit, peut être sur une base plus solide et plus durable qu'auparavant* »<sup>6</sup>. La terminaison du deuil se manifeste dans l'élaboration de nouvelles entreprises et de la formation de nouveaux attachements. Ce qui fait la douleur, c'est l'aspect définitif, le « jamais plus ». L'adulte ne supporte pas le néant. En cas de génocide, c'est le néant qui est actualisé.

Qu'en est-il de l'élaboration Freudienne à ce propos ? La position de 1915, telle que nous l'avons vue dans le texte *Ephémère destinée* évoluera. Une des lettres datée de 1929 en témoigne. Si en 1915, « le deuil est une grande énigme [...] un processus douloureux que nous ne comprenons pas et nous ne pouvons le déduire actuellement d'aucune hypothèse. »<sup>7</sup>

En 1929 que Freud ne croit plus que le travail de deuil puisse se résoudre dans la substitution de l'objet perdu et permette par là-même de caractériser le normal. Le travail de deuil est comparable à la métaphore de la cicatrisation d'une amputation ou d'une plaie grave. Les processus et procédures permettant de mener à bien la cicatrisation de la plaie ont eu lieu. Les deux berges de tissus sains se rejoignent et le sang est à nouveau échangé. Mais le tissu, d'abord lésé gravement puis cicatrisé, ne ressemblera plus jamais au tissu précédent. La cicatrice est au début distincte du tissu environnant puis cette différence diminue, même si la cicatrice restera toujours visible. Il sera possible de la regarder, de la montrer, voire même de l'exhiber. Le processus de cicatrisation est toujours long et complexe et il restera, pour toujours, une cicatrice rappelant à tout moment l'histoire passée, pour soi et pour ceux qui la verront. C'est donc le travail de toute une vie.

Ainsi, nous pourrions conclure que les deuils font partie intégrante de notre vie et contribuent à la structurer. Le temps est donc le meilleur ami de l'endeuillé. Finir un deuil, ça ne veut rien dire, il faut le faire de façon à pouvoir réinvestir libidinalement d'autres objets. Le processus

<sup>6</sup> FREUD S., *Ephémérité*, Œuvres complètes XIII, PUF, 1988, p328

<sup>7</sup> FREUD S., *Ibid*, p 327

du deuil est l'expression manifeste des effets du travail psychologique inconscient qui s'effectue- nommé travail du deuil- au travers de la souffrance et d'un mouvement de régression psychique.

Le deuil se fait essentiellement dans trois dimensions :

La première est la reconnaissance de la réalité de la perte. Elle n'est pas immédiate. Cette réaction de refus est tout à fait normale. Elle sera peu à peu dépassée mais un certain temps est nécessaire. La reconnaissance est porteuse de détresse et de souffrance. Sans souffrance il n'y a pas de deuil.

Puis il faut qu'il ya ait renforcement des liens intérieurs avec la personne ou l'objet perdu. Toute la vie de la personne en deuil y est consacrée. C'est au travers de la reviviscence des souvenirs que s'effectue le nécessaire travail de détachement vis-à-vis de personne disparue. La prise en compte des sentiments inconscients de culpabilité est également nécessaire au cheminement du travail de deuil et responsable en partie de la douleur. Il s'agit bien plutôt d'une transformation de la relation qui existait -désinvestir l'objet perdu et réinvestir dans d'autres objets, comme un déplacement du «capital» libidinal. La difficulté vient plutôt du renoncement à un avenir commun qui n'est plus possible.

En cas de génocide, de disparition des corps, le deuil est interminable. Le survivant reste bloqué dans la période du choc initial. Il s'agit d'un choc traumatique. Il reste figé dans la première phase, caractérisée par la sidération. Il est placé hors temps ; le déni de l'agresseur procède également du blocage à la première phase du deuil. Le deuil, au lieu de traverser la vie d'un sujet, traverse le temps de plusieurs générations. « quant il n'ya pas de tombe, le travail de deuil ne s'arrête pas. »<sup>8</sup>

La mélancolie étant un deuil impossible et les suites du génocide un deuil sans fin, voyons ce qui caractérise ce processus. Pour ce faire, en nous appuyant sur les textes de Freud *Ephémérité et Deuil et Mélancolie*, nous reprendrons ici l'étude conduite en master un.

## **IA2- Deuil et régression narcissique :**

Freud a observé que dans la mélancolie, on note une régression narcissique et une substitution de l'objet d'amour, la relation d'amour n'est pas abandonnée en dépit du conflit. Si

---

<sup>8</sup> KLUGER Ruth, *Refus de témoigner*, ed Viviane Hamy, Gottingen, 1992



l'identification est le stade préliminaire du choix d'objet, il y a vœu d'incorporation, rappel du stade cannibalique.

Le mélancolique, lui, supprime l'investissement d'objet, la libido libre est ramenée dans le moi (ou bien déplacée sur un autre objet); il y a identification du moi et de l'objet abandonné. « L'ombre de l'objet »<sup>9</sup> tombe sur le moi qui est jugé comme un objet délaissé. La perte de l'objet est transformée en perte de moi, il y a conflit entre le moi et la personne aimée qui est transformé en scission du surmoi et du moi modifié par identification. Il y a une forte fixation à l'objet d'amour, résistance minimale à l'investissement d'objet. On peut faire un lien avec l'hystérie et la névrose de contrainte pour les processus en œuvre. La personne qui a provoqué la perturbation est toujours à rechercher dans l'entourage immédiat du malade.

L'investissement d'amour du mélancolique est donc une régression à l'identification reportée au stade du sadisme, sous l'influence du conflit d'ambivalence. Il y a tendance au suicide car retour de l'investissement d'objet, le moi se traitant lui-même comme un objet. En ce sens, l'état amoureux et l'état de suicide sont identiques, le moi étant terrassé par l'objet. On retrouve cela dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud, 1914). L'angoisse d'appauvrissement est dérivée de l'érotisme anal. Le penchant de la mélancolie est de basculer dans la manie, la cyclothymie par la levée du refoulement. Le moi surmontant la perte de l'objet par la manie, il se libère ainsi de l'objet dont il avait souffert, il se met en quête de nouveaux investissements d'objets.

Voyons maintenant comment se situe la topique du deuil.

Pour le mélancolique, la voie habituelle du deuil, c'est-à-dire, le passage d'inconscient à préconscient puis conscient, est barrée. Barrée, car il y a des combats d'ambivalence inconscients. Dans *La vie sexuelle*, Freud nous précise que : « dans les premières phases de la vie amoureuse, l'ambivalence est ouvertement de règle. Chez beaucoup d'hommes ce trait archaïque demeure toute la vie. »<sup>10</sup> (1931). L'issue est de délaissé l'objet pour se retirer sur l'endroit du moi d'où était parti l'investissement, l'amour fuit alors dans le moi, la libido régresse et le processus devient conscient ; il y a régression de la libido au narcissisme.<sup>11</sup> La régression permet soit de dépasser le deuil, soit d'y rester fixé par un processus mélancolique qui signe un défaut d'élaboration remontant aux phases archaïques de la relation d'objet. Car,

---

<sup>9</sup> FREUD S., *Deuil et mélancolie*.

<sup>10</sup> FREUD S., *Sur la sexualité féminine* dans *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1982

<sup>11</sup> FREUD, *Deuil et Mélancolie*, (Œuvres complètes, tome XIII, PUF, Paris, 1988

comme l'indique Freud dans *Ephémère destinée*, pour le sujet sain « le deuil termine spontanément son cours »<sup>12</sup>.

A ce point nous pouvons énoncer que le survivant du génocide et ses descendants souffrent, comme le mélancolique, mais plus gravement encore, d'un défaut ou plutôt d'un empêchement d'élaboration. Les ressources construites dans les phases archaïques de la relation d'objet font défaut. Le processus spontané du deuil étant de régresser à une phase archaïque de la relation d'objet, nous étudierons dans cette perspective ce qui fonde le sujet et la relation d'objet. En cas de génocide, le sujet est anéanti jusqu'en ses fondations.

En partant du texte *Deuil et mélancolie de Freud* 1917<sup>13</sup>, voyons les aspects de la mélancolie. Il s'agit ici d'un rappel de « *Pour introduire le narcissisme*, FREUD, 1914» avec un rapprochement entre mélancolie et deuil. Le deuil étant le modèle normal de la mélancolie, en lien avec la psychose hallucinatoire. Les thèmes cliniques transversaux sont la mélancolie et l'appauvrissement du moi, les reproches dirigés contre le moi propre, les mécanismes d'identification narcissique à distinguer de l'énamoration et de l'identification hystérique, la levée de l'investissement d'objet, la prépondérance du choix d'objet, l'incapacité à l'investissement d'objet. Dans ce texte, Freud va « tenter d'éclairer l'essence de la mélancolie en la comparant avec l'affect normal du deuil en homologie avec le rapport entre affections narcissiques et rêves »<sup>14</sup>. Freud questionne : quelles sont les traits de la mélancolie ? du deuil ? On retrouvera le même procédé dans « *Avenir d'une illusion* » pour établir les caractéristiques, similitudes et disjonctions en religion et névrose obsessionnelle, la clinique éclairant et étayant la réflexion et la structuration du concept.

« La mélancolie étant caractérisée, du point de vue psychique, par une humeur dépressive profondément douloureuse, une suppression de l'intérêt pour le monde extérieur, par la perte de la capacité d'amour et l'abaissement du sentiment de soi »<sup>15</sup>. Tous ces traits s'appliquent au Deuil, à l'exception du dernier qui s'applique à la mélancolie. Suite à un génocide, tous les traits sont concernés.

Les plaintes accusatrices surviennent suite à une atteinte, une déception ; le choix d'objet primitif cédant la place à « un ébranlement de la relation d'objet ». L'investissement narcissique devient précaire, le moi s'identifie avec l'objet abandonné.

Il y a régression (comme décrit dans *Ephémère destinée*) de l'investissement d'objet à la phase orale de la libido, ce qui induit une impulsion suicidaire déjà décrite. La blessure du

<sup>12</sup> FREUD S., *Ephémérité*, Œuvres complètes XIII, PUF, 1988, p328, p 328

<sup>13</sup> FREUD, *Deuil et Mélancolie*, Œuvres complètes, tome XIII, PUF, Paris, 1988

<sup>14</sup> ASSOUN, *Dictionnaire des Œuvres psychanalytiques*, PUF, 2009 p 392

<sup>15</sup> Ibid.

moi conduit à l'insomnie. Les racines de ces dysfonctionnements sont à trouver dans l'érotisme anal. Un des devenir possible de la mélancolie est la manie, qui signe les noces entre moi et idéal du moi. L'aptitude à la douleur physique signe le début de la fin de la douleur psychique.

Le Deuil n'est pas traité comme une affection, on compte qu'il sera surmonté.

Le processus du Deuil exige de retirer toute libido dans les connexions avec l'objet perdu et de faire face à la difficulté à abandonner cette position libidinale. L'objet est maintenu seulement dans le cas d'une psychose de souhait hallucinatoire. La tâche assignée par la réalité ne peut être aussitôt accomplie, l'existence de l'objet perdu est continuée psychiquement. Chaque aspect de la libido attachée à cet objet est surinvesti, pour chaque aspect, un travail de détachement de la libido doit être accompli. Après l'achèvement du travail du deuil, le moi redevient libre et non inhibé.

Dans la mélancolie, l'objet n'est pas réellement mort mais perdu. La perte d'objet est soustraite à la conscience. C'est différent du deuil où la perte est consciente. Le deuil est une inhibition ou une absence d'intérêt car le travail du deuil absorbe le moi, le monde devient pauvre et vide. L'inhibition mélancolique est énigmatique car il y a aussi appauvrissement du moi, perte d'objet, ambivalence, régression de la libido dans le moi. C'est le moi lui-même qui devient pauvre et vide, il y a un délire de petitesse, surtout moral, insomnie, refus de nourriture, surmontement de l'Eros. On tend vers l'auto-dés-estimation, sans honte devant la mise à nu; s'il y a perte quant à l'objet, on perd le respect de soi et on se perd en auto-accusations, comme *Hamlet*. Il y a perte quant à son moi. Le moi est clivé, la censure de la conscience morale s'exerce, les auto-accusations du moi, un peu modifiées peuvent s'appliquer à une autre personne que le malade aime ou a aimée. Les reproches contre l'objet d'amour basculent sur le moi propre. Le choix d'objet s'exprime par une liaison de la libido à une personne par vexation ou déception. La relation saine serait un retrait de libido de cet objet, et un déplacement sur un nouvel objet.

Dans le cas du génocide, les accusations du tortionnaire viennent écraser le sujet depuis l'extérieur, la censure est totalitaire. Le mécanisme qui conduit à ce processus est issu des liens libidinaux avec l'objet aimé. Ceci nous amène à l'approche Lacanienne de la relation d'objet.

### **IA3- Deuil, liens libidinaux, castration :**

Dans son texte, *Ephémère Destinée*, Freud nous présente le rapport de la libido au deuil. « un facteur affectif puissant [...] qui trouble le jugement »<sup>16</sup> en lien avec les objets soit aimés, soit détruits, soit perdus.<sup>17</sup>

Lacan parlera plutôt de relation d'objet, notamment dans le séminaire *la relation d'objet*, séminaire IV (1956-57) et le séminaire X *l'Angoisse*, (1962-63) où les stades de construction de la relation objectale seront définis comme dans le schéma « les formes stadiques de l'objet a »<sup>18</sup>. Une référence directe au Deuil, tel que décrit par Freud dans *Deuil et mélancolie* se trouve dans le séminaire *l'Angoisse*. Lacan fait référence au rapport d'objet via le codicille du texte de Freud *Inhibition, symptôme, angoisse* où figurent des suppléments sur « *l'angoisse* » et sur « *angoisse, douleur, deuil* ».

Concernant le Deuil, Lacan s'inscrit en conflit avec le texte de *Deuil et Mélancolie* ; Freud préconise une rupture minutieuse des liens, une consommation seconde de la perte de l'objet aimé. Ceci est à nouveau évoqué dans *Actuelles sur la guerre et la mort*(1915), la guerre rompant tous les liens, puis les motions primitives étant dirigées vers d'autres objets, il y a changement d'objet. Objet délié, auquel on donnera plus tard un substitut. « Freud nous fait remarquer que le sujet du deuil a affaire à une tâche qui serait de consommer une seconde fois la perte de l'objet aimé [...]et le côté détaillé, minutieux, de la remémoration de tout ce qui a été vécu du lien avec l'objet aimé » Cette position n'est pas soutenable en cas de génocide et de disparition des morts. Ce qui est évoqué ici est la disparition du lien avec un sujet précisément défini et identifié.

Pour Lacan, il s'agit au contraire de soutenir les liens en détail, afin de restaurer le lien avec le vrai objet de la relation, à savoir l'objet « *a* » qui est masqué et qui recevra plus tard un substitut. Pour Freud, l'objet aimé est complètement remplaçable, du moins à l'époque de *Ephémère Destinée*, pas pour Lacan (*Angoisse, séminaire X*) : « pour nous, le travail nous apparaît comme un travail qui est fait pour maintenir et soutenir tous ces liens de détails [...] aux fins de restaurer le lien avec le véritable objet de la relation, l'objet masqué, l'objet *a*, auquel par la suite un substitut pourra être donné ». <sup>19</sup>

Au regard du génocide, la notion d'objet *a*, permet de se situer sur un plan plus général que le plan freudien. Il s'agit de reconstituer un objet qui fait partie de la structure. Cela permet d'envisager autrement le travail de reconstruction. Si le sujet, objet de la relation d'amour a

<sup>16</sup> FREUD S., *Ephémérité*, Œuvres complètes XIII, PUF, 1988, p326

<sup>17</sup> Ibid. p 327

<sup>18</sup> Annexes schéma 2

<sup>19</sup> LACAN, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse*, 1962-63, LE SEUIL, Paris, 2004, p 387

disparu, en travaillant en amont sur l'objet *a*, une possibilité s'ouvre, peut-être, de restaurer le sujet traumatisé ou endeuillé. Le sujet disparu n'étant qu'un substitut de l'objet *a*.

Le point commun entre deuil, mélancolie, approche Freudienne et approche Lacanienne, est le lien avec la castration, « Nous portons le deuil et nous en ressentons les effets de dévaluation, pour autant que l'objet dont nous portons le deuil était, à notre insu, celui qui s'était fait, que nous avons fait, le support de notre castration [...] nous serions essentiellement retournés à cette position de castration ». <sup>20</sup> Ceci nous ramène à l'introduction de cette partie. Le retour aux origines de la construction du sujet, le retour à la perte signée par la castration, espoir d'une voie de reconstruction. Nous examinerons plus tard si cette perspective est possible en cas de génocide ; il convient tout d'abord de préciser ce qu'on entend par complexe de castration.

Lacan précise sa différence théorique avec Freud, concernant la castration. Il précise également la différence entre l'objet *a* et son image spéculaire. Il convient d'engager un détour théorique sur le complexe de castration pour saisir cette différence.

#### **IA4- Lacan, le spéculaire, l'identification, la séparation :**

Le schéma sur le complexe de castration donne un aperçu de la vision lacanienne-(annexe 3). <sup>21</sup> Lacan insiste sur l'identification narcissique « sur la relation spéculaire à l'autre, qui détermine la structure en miroir du moi, dans la constitution duquel l'imaginaire joue un rôle déterminant, intrinsèquement lié à une tendance agressive. » <sup>22</sup> En 1949, Lacan construit le stade du miroir, à partir des travaux d'Henri Wallon qui observa les enfants de 8-9 mois. L'image spéculaire n'est qu'un leurre, rapport au leurre qui persistera pour toute relation d'objet ultérieure : « Au double rencontré dans le miroir, premier rival, succèdera le rival œdipien ». <sup>23</sup>

Pour Lacan, il y a à distinguer entre l'objet *a* et le *i(a)* à savoir son image spéculaire. Le travail du deuil est un temps de maintien des liens à l'objet en tant que *Ii(a)* c'est-à-dire Idéal de *i(a)* idéal de l'image de l'objet (*a*), qui élide la castration : « Le problème du deuil est celui du maintien [...] des liens par où le désir est suspendu, non pas à l'objet *a*, mais à *i(a)* par quoi est narcissiquement structuré tout amour [...] C'est ce qui fait la différence [...] avec ce qui

<sup>20</sup> LACAN, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse*, 1962-63, LE SEUIL, Paris, 2004, p 132

<sup>21</sup> Annexes Schéma 3

<sup>22</sup> MARTY François sous la direction de, *Les grands concepts de la psychologie clinique*, DUNOD, Paris, 2008, p 170

<sup>23</sup> MARTY François sous la direction de, *Les grands concepts de la psychologie clinique*, DUNOD, Paris, 2008, p 171

se passe dans la mélancolie et dans la manie. »<sup>24</sup> L'objet **a** est habituellement » masqué derrière le **i(a)** du narcissisme et «méconnu dans son essence »<sup>25</sup>.

C'est ce qui fait défaut à Freud quant à l'explication du processus de la mélancolie où l'objet triomphe, « l'ombre de l'objet s'abattant sur le moi » et le sujet se retournant contre lui-même. Le mélancolique doit donc passer « au travers de sa propre image, et d'attaquer d'abord celle-ci pour pouvoir atteindre, dedans, l'objet **a** qui le transcende, dont la commande lui échappe et dont la chute l'entraînera dans la précipitation-suicide »<sup>26</sup>. Dans le cas de la mélancolie il s'agit, pour Lacan de la méconnaissance de **a**. Dans la manie, de sa non-fonction.

Le terme du deuil, pour Lacan, est la réduction de **I i(a)** à **a** c'est-à-dire la réduction de l'idéal du moi à l'objet. Cela signifie « mettre à jour, apercevoir au fond l'objet **a** qui sustentait l'objet **I i(a)**, le regard qui sustentait [...] faire apparaître le **a** masqué qui soutenait la libido d'objet. »<sup>27</sup>. Le **a** est anonyme, il fonde l'équivalence entre les différents partenaires ; **I i(a)** est électif, identifiable. L'objet **a** est « le principe d'équivalence fondant tous les objets du monde qui peuvent venir comme cible de la libido »<sup>28</sup> ; c'est ce que signifie la fin du travail du deuil ou l'image se réduit à l'objet **a**. « Dans l'amour, on méconnaît le principe d'équivalence des cibles de la libido. »<sup>29</sup> Freud a une position différente, pour lui il n'y a pas de deuil total, donc un objet cible de la libido peut être irremplaçable.

La relation spéculaire étant le début de la relation à l'autre, fait émerger le concept d'identification, fondateur de toute relation d'objet et de tout deuil.

Il faudra donc s'identifier pour pouvoir se séparer.

Pour Lacan comme pour Freud, « nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons dire j'étais son manque [...] ce que nous donnons dans l'amour, c'est essentiellement ce que nous n'avons pas, et quand ce que nous n'avons pas nous revient, il y a assurément régression. »<sup>30</sup> Il y a processus de défense régressif.

C'est l'identification qui est au cœur : « au principe du deuil [...].Comment **a**, objet de l'identification est-il aussi **a**, objet de l'amour ? »<sup>31</sup> Le petit **a** étant ce qu'on n'a plus, on peut

<sup>24</sup> LACAN, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse*, 1962-63, LE SEUIL, Paris, 2004, p 387

<sup>25</sup> Ibid, p 388

<sup>26</sup> Ibid,388

<sup>27</sup> SOLER Colette, *Séminaire l'Angoisse, Séminaire de lecture de texte 2006-2007*, formations cliniques du Champ Lacanien, Collège Clinique de Paris, p 130

<sup>28</sup> Ibid., p 139

<sup>29</sup> SOLER Colette, *Séminaire l'Angoisse, Séminaire de lecture de texte 2006-2007*, formations cliniques du Champ Lacanien, Collège Clinique de Paris, p 139

<sup>30</sup> LACAN, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse*, 1962-63, LE SEUIL, Paris, 2004, p 166

<sup>31</sup> Ibid., p 139

le « retrouver par voie régressive dans l'identification, sous forme d'identification à l'être. [...] c'est avec ce qu'on est qu'on peut avoir ou pas. »<sup>32</sup> Il faut se situer avant le stade du miroir<sup>33</sup>, « ce qui sera *i(a)* est dans le désordre des petits *a*[...] c'est le vrai sens à donner au terme d'auto-érotisme [...] ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque, [...], c'est de soi-même. »<sup>34</sup>

La séparation d'avec l'objet aimé, les lieux aimés, la beauté s'appuie sur les séparations initiales, les coupures. A la différence de Freud, Lacan situe l'initiale à la naissance, mais non pas comme séparation d'avec la mère mais comme séparation d'avec les enveloppes embryonnaires. C'est la première coupure. Lacan fait le parallèle entre les enveloppes embryonnaires qui se détachent de l'embryon et le cross-cap d'où se sépare l'objet *a*. « enveloppes pré-spéculaires éléments du corps de l'enfant ».<sup>35</sup>

Dans le cas du génocide et de disparition des corps, il y a identification totale avec l'objet aimé, à un stade antérieur au stade du miroir, par incorporation.

Nous savons que le deuil si douloureux qu'il puisse être, termine spontanément son cours. Lorsqu'il a renoncé à tout ce qui était perdu, il s'est également consumé lui-même, et voici que notre libido redevient libre [...] pour remplacer les objets perdus par des objets nouveaux, si possible tout aussi précieux ou plus précieux. »<sup>36</sup>

Pour le survivant du génocide et ses descendants, le deuil ne se termine pas spontanément puisqu'il ne peut renoncer à tout ce qui était perdu. D'autres phénomènes sont en jeu avant de pouvoir accéder à un réinvestissement libidinal. La séparation d'avec l'objet ou les objets aimés ne peut se faire. Du fait même qu'il parle, chaque sujet est endeuillé de *la Chose* et sera séparé de cette part de lui-même. Hors, en cas de génocide, le sujet est plongé et submergé par *la Chose*, au niveau collectif et au niveau personnel.

L'objet *a* du désir soutient le sujet à ce qu'il n'est pas, le phallus. Cet objet est l'objet de l'identification au principe du deuil comme au principe de l'amour. Si pour le mélancolique, l'objet *a* n'a pas été constitué en tant que tel, il va s'éjecter lui-même via la tentation de suicide, dans le cas du génocide, ce sont tous les sujets, réduits à l'état d'objets, qui seront submergés par la face cannibalique et destructrice de *la chose*. Il faudrait tuer la mort.

---

<sup>32</sup> Ibid. 139

<sup>33</sup> Voir annexe schéma 3

<sup>34</sup> LACAN, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse*, 1962-63, LE SEUIL, Paris, 2004, p 139

<sup>35</sup> Ibid. . p 143

<sup>36</sup> FREUD S., *Ephémérité*, Œuvres complètes XIII, PUF, 1988, p328

## **IB- Disparitions, incorporations :**

### **IB1 : Un exemple : Le génocide arménien :**

Lorsque Freud écrit *Actuelles sur la guerre et la mort*, ou *Ephémérité*, il ne parle pas du premier génocide de son siècle, le génocide Arménien. Des historiens affirmeront qu'il n'en a pas eu connaissance. L'exemple de ce premier génocide est donc contemporain de Freud.

Le mélancolique ne veut pas croire à la disparition de l'objet aimé. Par le génocide, ce sont les objets, la mort est déshumanisée, les corps disparaissent, c'est la désincarnation. C'est donc un déni d'existence des ces morts.

Ce que nous avons évoqué ci-dessus comme première phase du deuil normal est ici pathologique puisque il y a déni effectif et collectif, rééalisé. Les morts perdent leur statut de mort. Cela est relaté pour tous les génocides, au Rwanda où ils sont jetés dans les toilettes. Durant la Shoah où ils sont entassés de façon anonyme ou brûlés.

En Turquie, après le génocide de 1915, tout ce qui pouvait faire trace des Arméniens a été détruit : monuments, inscriptions. Langue interdite, changement de noms, cimetières labourés, déportation de « tous les enfants en âge de se souvenir ». (Taalat Pacha). « A quoi bon reparler d'eux, [...] nous les avons liquidés, c'est fini ».<sup>37</sup> Hitler reprendra cela 25 ans plus tard : « qui se souvient encore du massacre des Arméniens ? ». Il reprendra aussi l'idée et la technique des chambres à gaz.

Si chaque homme qui naît est attendu dans le monde, la persistance du passé le relie à une origine. Par le génocide, le passé est aboli, il n'y a plus d'origine et plus d'inscription dans la succession des générations. Par exemple, pour les Arméniens, les enfants sont rendus esclaves et turquifiés. A l'identique pour les jeunes filles qui sauvent ainsi leur vie mais perdent leur origine. W. G. Sebald écrit : « regardant des photographies et des documentaires datant de la guerre, [...], il me semble que c'est de là que je viens [] et que tombe sur moi, venue de cette ère d'atrocités que je n'ai pas vécue, une ombre à laquelle je n'arriverai jamais à me soustraire tout à fait. »<sup>38</sup> . On pense à Freud et à « 'l'ombre de l'objet qui tomba sur le moi »

---

<sup>37</sup> TAALAR Pacha, 1916, déclaration à Morgenthau, ambassadeur des Etats-Unis.

<sup>38</sup> W. G. SEBALD, *De la Destruction comme élément de l'histoire naturelle*, ed Actes Sud, Paris 2004, cité dans Haddad.



(*Deuil et Mélancolie*). La transmission de la vie n'est pas possible : En effet « Chaque fois que la mise généalogique pour un sujet est perdue, la vie ne vit pas. »<sup>39</sup>

Pas de sépulture, pas de possibilité pour les proches de pleurer le corps du disparu. Par exemple, les cimetières sont labourés, les archives cachées ou détruites. Le souvenir est enfoui, recouvert, oublié. Ainsi sur le site Hérodote. Net, éditeur de documents d'histoire, on trouve ces lignes : « C'est seulement dans les années 1980 que l'opinion publique occidentale a retrouvé le souvenir de ce génocide, à l'investigation de l'Église arménienne et des jeunes militants de la troisième génération, dont certains n'ont pas hésité à recourir à des attentats contre les intérêts turcs. Les historiens multiplient depuis lors les enquêtes et les témoignages sur ce génocide, le premier du siècle. »<sup>40</sup> Les rescapés du génocide du Rwanda racontent que les bourreaux détruisaient les albums photos.

C'est l'effacement de la trace de ceux qui ont été détruits, le mort devient anonyme, ce qui confirme la version absurde que le mort n'a jamais existé puisqu'il n'a jamais été humain. Sur le site *Mes arménies*, on trouve un article intitulé « organiser l'oubli », qui indique : « Le régime kémaliste poursuivit sur tous les fronts la politique du Comité Union et Progrès, consistant à effacer les traces physiques de l'existence des Arméniens : les monuments d'architecture furent mutilés, détruits et débarrassés de leurs éléments décoratifs. Bien que les Arméniens ne fussent plus là, d'une certaine manière ils demeuraient trop visibles. Dans la ville de Diyarbakir, une étape importante de l'effacement de la mémoire consista à raser ses cimetières arméniens »<sup>41</sup>. La recherche historique est empêchée. En 1923 l'histoire turque est réécrite en caractères latins. L'écriture Osmanli, dans laquelle les documents de l'époque étaient rédigés n'est plus utilisée. Les documents ont été expurgés.

## **IB2-Disparition des morts, du rituel, de la sépulture :**

Frédérique Bacqué insiste sur la dépouille mortelle et les restes comme de première importance, preuve de la mort et signification de la séparation. Prenant l'exemple du corps absent des familles de pêcheurs disparus en mer, elle parle de corps de substitution. Une nappe blanche sur laquelle sont disposées des serviettes pliées, au croisement desquelles on

<sup>39</sup> LEGENDRE Pierre, *Les enfants du texte- Etude sur la fonction parentale des Etats*, Leçons VI, Fayard, 1998

<sup>40</sup> <http://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19150424>

<sup>41</sup> <http://armeniantrends.blogspot.fr/2010/05/genocide-armenien-organiser-loubli.html>, Anush Hovannisian, « Turkey: A Cultural Genocide », in Levon Chorbajian et George Shirinian, éd., *Studies in Comparative Genocide*, New York : St. Martin's Press, 1998, pp. 147-56.

place une petite croix de cire bénie permet à la croix de jouer le rôle du corps du disparu ; C'est une façon de symboliser, les croix étant ensuite enterrées. La reconnaissance de la mort est indispensable pour accepter l'absence et relancer le travail de deuil.

Ainsi les commémorations (le 24 avril pour les Arméniens par exemple) sont-elles un moment de recueillement collectif qui peut faire suppléance et constituer un carrefour psychosocial du deuil. « Lorsque le chagrin ne peut s'exprimer, le deuil reste souvent bloqué, soit au stade de la sidération, soit au stade des protestations, de la révolte marquée par des comportements de recherche du défunt. ». Ce sont ces phénomènes et comportements que l'on peut observer dans la suite des génocides : des blocages du travail de deuil. S'agissant du génocide, il s'agit de deuils trans-générationnels. « face à un deuil collectif, les questions de l'information et de l'annonce de la nouvelle sont primordiales [...] C'est l'assurance que la société entière n'a pas sombré dans le chaos ». <sup>42</sup>

Le peuple ravalé au rang de « sous-hommes », voire pire, est exclu et assassiné. Non content de faire disparaître les marques d'appartenance à la communauté des vivants, d'interdire les rituels, d'effacer la mémoire du passé et de l'avenir, de supprimer les traces des atrocités, il s'agissait d'ôter la mort. La vie tuée, la mort tuée. Cela touche à un autre fondement de la civilisation et de l'humanité : la ritualisation de la mort qui signifie la limite vie et mort. La limite n'existe plus. La ritualisation de la mort n'est pas possible. Les corps ne sont pas ensevelis. Il n'existe pas alors de lieu pour honorer la mémoire du mort. « Comment dire, les morts ne sont pas chez eux » <sup>43</sup> Le deuil et l'expression du deuil sont empêchés.

La disparition se substitue à l'absence. Cela ramène le sujet au stade antérieur au fort-da, où l'absence est absence définitive et terrorisante sans élaboration de la distance et de la présence absence par construction précoce du lien symbolique.

Faute de sépulture, les morts sont incorporés. « La sépulture trace la distinction entre le mort et le vivant. En tant que marque spécifique de l'humain, elle indique la présence de l'ordre symbolique. »<sup>44</sup>. Les corps des survivants s'offrent comme enveloppe pour les lambeaux des morts. C'est le même processus que pour la mélancolie.

Le rituel définit l'ensemble des règles et rites d'une religion ou d'une organisation ; il permet la transition d'un état à un autre. Ainsi le rituel du deuil permet la transition entre la vie et la

---

<sup>42</sup> Marie-Frédérique BACQUÉ Maître de conférence habilitée à diriger les recherches en psychopathologie à l'Université de Lille III, Vice-Présidente de la Société de Thanatologie

<sup>43</sup>RITHY PANH, « *l'élimination* », Grasset, janvier 2012, p 205

<sup>44</sup> RAIMBAULT G, ELLIACHEFF C., *Les indomptables*, Paris O. Jacob, 1989 cité dans Piralian.

mort. Le rituel empêché en cas de génocide, signe l'absence de marqueur social et de symbolisation de la mort. Le rituel est la transition entre explicable et inexplicable, organisateur de la relation, il fait appel à la métaphore et au symbolique. Le rituel mobilise une mémoire partagée par tous les individus du groupe, il a une fonction médiatrice pour la séparation et l'angoisse. Cela permet d'asseoir le sentiment d'appartenance.

Paul-Claude Racamier, dans le *Génie des origines*,<sup>45</sup> identifie le deuil comme un processus actif. Dans la société bantoue, le défunt reste un mort-vivant qui va être peu à peu repoussé parmi les ancêtres, morts-morts. Les cérémonies mortuaires permettent de détacher les vivants des morts, désintriquer mort et vivant, distinguer les parts ; Dans le cas du génocide, le défaut de rituel maintient cette intrication, le vivant reste « vivant-mort » et le mort « mort-vivant ». Le temps, pour la société Bantoue, intermédiaire du mort-vif, s'éternalise ; à la disparition progressive qui rend le présent peu à peu absent-présent est substituée une présence totale. Le passage ne peut se faire. Par le génocide, la frontière entre mort et vie est abolie. Le mort n'a pas d'identité : pas de nom, pas de date de naissance sur une tombe, pas de funérailles, pas de sépultures, pas de cadavres reconnus ni d'urnes funéraires.

Seul le rite social des funérailles permettra d'entrer dans le travail de deuil et de donner sens.

Hors, dans le cas des camps par exemple, le rituel est caricaturé, dévoyé, vide de sens et n'est pas un marqueur social mais plutôt un marqueur de déshumanisation. Dans ce monde à l'envers, les rituels humanisants sont remplacés par des rites absurdes, Primo Levi en donne un exemple : « Les rites à accomplir sont infinis et insensés : tous les matins, il faut faire son « lit » de manière qu'il soit parfaitement lisse et plat ; il faut astiquer ses sabots boueux et répugnants. »<sup>46</sup>

Le deuil ne pouvant se manifester, les corps des défunts n'étant pas reconnus, pas accessibles, ayant perdu même le statut de corps mort, seule reste la possibilité d'ensevelissement à l'intérieur du sujet. En cela la suite du génocide reprend le processus de la mélancolie. Il y a identification. Cela nous renvoie aux fondations du mythe freudien et du repas totémique après le meurtre du père

En ce qui concerne l'incorporation, nous pouvons rappeler l'apport théorique de Mélanie Klein, qui indique qu'il s'agit de la réactivation de positions infantiles. Il s'agit bien d'une régression.

<sup>45</sup> RACAMIER Paul-Claude, *Le génie des origines, Psychanalyse et psychoses*, Payot, Paris, 1992

<sup>46</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 41

Mélanie Klein, dans « *le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs* » en 1940, reprendra la notion de position « dépressive ». « Dans le deuil normal comme dans le deuil pathologique et dans les états maniaco-dépressifs, la position dépressive infantile est réactivée, soit l'état maniaco-dépressif temporaire et l'état de deuil du développement le plus précoce de l'enfant . »<sup>47</sup> Selon Mélanie Klein, le deuil normal consiste à établir l'objet aimé et perdu à l'intérieur de soi, travail du surmoi qui permet de répéter le travail du deuil visant à réinstaller ses objets aimés internes. « Le maniaco-dépressif est celui qui n'a pu établir de bons objets internes pendant son enfance, le deuil réussi consistant à réinstaller les bons parents. »<sup>48</sup>. Nous reprendrons cette notion d'intériorisation de l'objet perdu par la suite, en tant qu'essentielle dans le cas du génocide.

Chacun inclut sa cohorte de fantômes en son sein, pour un deuil impossible à manifester et à élaborer. Rithy Panh déclare que « les morts ont été effacés de la surface de la terre. Leur stèle, c'est nous »<sup>49</sup>. Le peuple des ombres hante les vivants Le chagrin sans fin file le cours des générations. Le deuil devient impossible, au défaut d'une inscription « extérieure ». En effet, le deuil fait appel au registre du symbolique, registre que nous avons identifié comme aboli en cas de génocide. Vivant et humain deviennent incompatibles. Pulsions de vie et de mort sont désintriquées. Le corps n'est plus soutien du désir et incarnation de l'humain. Nous reprendrons ces notions.

### **IB3- Ensevelir en soi :**

Seul subsiste le réel horrible non limité par le symbolique, c'est pourquoi la mort psychique « devient alors le seul lieu possible de retour à ce réel non travaillé par le symbolique ».<sup>50</sup>

Dans *Refus de témoigner*, Ruth Kluger parle « d'appâter les fantômes avec la chair du présent. « La mémoire est invocation, et l'invocation efficace relève de la sorcellerie. »<sup>51</sup>

Les survivants et leurs descendants deviennent lieu d'inscription. Cela fait d'eux des corps morcelés. Les corps lors des déportations arméniennes ou des exterminations nazies sont dépecés, morcelés jusqu'à devenir méconnaissables. Ils perdent toute identité. « le morcellement des corps en morceaux innommables, c'est-à-dire non identifiables, non

<sup>47</sup> KLEIN M., *Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs*, dans *Essais de psychanalyse*, PAYOT, 1968

<sup>48</sup> ASSOUN, *Dictionnaire des Œuvres psychanalytiques*, PUF, 2009 p 396

<sup>49</sup> RITHY PANH, *ibidem*, 205

<sup>50</sup> MOLINA Simone, *ibidem* 2011, p 85

<sup>51</sup> KLUGER Ruth, *Refus de témoigner*, ed Viviane Hamy, Gottingen, 1992, p 94

attribuables fait que ces morceaux ne peuvent être réunis en un corps nommable d'un « ayant été vivant » à qui pourrait être rendue une histoire. »<sup>52</sup>.

La scène de meurtre incorporée sauve les morts de l'inexistence, mais c'est aussi « garder en soi victime et bourreau, comme inséparables »<sup>53</sup>. Cela nous renvoie au meurtre du père de la horde, meurtre fondateur, mais dans ce cas, inversé. C'est le Père qui est meurtrier. L'absence devient non-pensable, ce qui abolit le stade du miroir, le fort-da, l'espace transitionnel. Dans ce cas l'absence se signifie en disparition irréversible. Le déni fonde une impasse pour les victimes et pour les bourreaux et leurs descendants. « Le désir du meurtrier est donc meurtrier non seulement à cause du meurtre réel qu'il accomplit, mais aussi et encore plus parce qu'il rend le deuil de ce mort impossible. »<sup>54</sup>.

Ce moyen d'inscription du deuil est paradoxal quant au lieu (le psychisme du survivant ou du descendant) mais aussi quant au temps. Il se situe dans un hors temps. Hors Histoire. L'effroi pétrifiant est hors-temps. Le survivant n'est ni dans le temps ni dans l'espace, il n'est que le sarcophage de ces morts. Les corps des survivants s'offrent comme enveloppe pour les lambeaux des morts. Cet espace n'est ni celui de la vie, ni celui de la mort. L'incorporation de corps en corps traverse les générations pour former un « corps anonyme » et immortel, dans une tentative de sauver leur humanité. Seule la reconnaissance de leur mort permet aux héritiers de resingulariser les corps éparpillés. Cela permettrait de sortir de l'immortalité imaginaire, enterrer les morts et symboliser.

La mort n'est pas intégrée, tout comme dans le cas de la mélancolie. L'objet est également incorporé dans les deux cas. Hélène Piralian nous indique que ce serait une tentative pour sauver la fonction symbolique, rester ainsi dans l'humain. Le mort devient signifiant du meurtre collectif qui fait brèche dans la destruction totale et devient inscription. Ce serait l'inscription d'un signifiant pur, faute de pouvoir l'inscrire dans les générations. Ainsi, le meurtre génocidaire serait le meurtre de la transmission, en ce sens que le corps du mort incorporé resterait la seule trace possible. Le mort est protégé, mis au secret, encrypté.

La mort n'est intégrée que par l'instance du Père mort, père de la horde pour Freud et instance constitutive du symbolique pour Lacan. Cela permet à un sujet de s'inscrire dans la chaîne signifiante des générations de mortels. En cas de génocide il s'agit de mort réelle et de l'immortalité du père « encrypté ». Le symbolique ayant été aboli, la castration symbolique

---

<sup>52</sup> Ibid

<sup>53</sup> PIRALIAN Hélène, *Génocide et transmission*, Collection Santé, société et cultures, L'Harmattan, Paris, 1994, p 112

<sup>54</sup> Ibid, p 16 6

n'est plus réalisable, toute perte ou tout manque renvoie à la mort réelle, au danger de meurtre. Les larmes versées sont « les larmes pétrifiées versées sur des cendres sans sépulture »<sup>55</sup>.

Cette incorporation, ce deuil impossible sont à corréliser avec le processus de la mélancolie tel que décrit par Freud. Nous pouvons aussi évoquer le parallèle avec le vampirisme « de masse », puisque le processus génocidaire abolit naissance et mort, ascendance et descendance des persécutés. La mort même est tuée.

Tuer la mort, ce serait tuer le grand Autre. Selon Lacan, lieu des signifiants et gardien des signifiants. C'est le lieu qui permet de transmettre l'ordre symbolique qui inscrit le vivant dans l'humain. C'est le lieu des signifiants de la communauté et le lieu des signifiants du sujet et de son histoire familiale. Ces signifiants permettront d'organiser le désir du sujet. Il s'agirait du lieu de la symbolisation de la Mort.

Comme cela est impossible, le Génocidaire transforme le lieu de l'Autre en lieu de la Terreur, dont il se protège par la toute puissance. Ce nouvel Autre lui permet d'éviter le morcellement en devenant le tout. C'est le délire de toute-puissance ou le déni massif.

Cet Autre s'oppose au grand Autre Lacanien qui fonde le sujet à son incomplétude, à n'être pas tout, signé par la castration symbolique. La castration symbolique est fondée par la parole qui permet l'écart, le vide, l'incomplet. L'extermination génocidaire fait disparaître le lieu du symbolique ; les opérations symboliques ne peuvent opérer. L'imaginaire y supplée et envahit le lieu du symbolique. C'est le règne du fantasme qui se confond avec la réalité, de l'imaginaire et de la pensée qui se confondent avec l'action. La fonction de la parole est détruite.

Les victimes sont prises dans l'imaginaire de toute puissance du bourreau. Le génocide non intégrable symboliquement peut être symbolisé à condition d'échapper à la toute-puissance. La toute-puissance détruit l'ordre symbolique lui-même. Le déni est une ratification de ce pouvoir total et imaginaire, un essai pour maintenir ce pouvoir imaginaire et total qui maintient les morts entre vie et mort qui nous rappelle la position infantile de toute puissance et la soumission à l'égard de l'Autre.

Cela renvoie à l'expérience limite évoquée par Jean-Pierre Lebrun dans l'article, *Malaise dans la subjectivation*, « Sans être dans le registre de la psychose, le sujet se retrouve comme sans assise subjective : il ne peut se dépendre de l'Autre et se retrouve à son insu comme

---

<sup>55</sup> HADDAD Ibid, p 280

obligé à une position de *servitude volontaire*, dans une position de soumission à l'Autre, en même temps que contraint à une toute-puissance évidemment impossible à satisfaire, tout cela faute d'avoir trouvé son point d'appui dans la tiercéité. »<sup>56</sup> L'espace de représentation symbolique est anéanti.

Il n'y a plus d'histoire familiale, plus de parole pour le dire. C'est l'innommable. Tout est bloqué, y compris le sujet qui est sidéré. Le moment du trauma semble indépassable. Le sujet est englouti par l'autre, tout comme dans la mélancolie, l'ombre de l'objet ne tombe pas sur le sujet mais véritablement le couvre totalement voire l'engloutit. La mort qui ne peut être symbolisée est gardée en sommeil dans une tentative de maîtrise et un essai de protection de la destruction. L'enclos symbolique ne pouvant être utilisé, il y a introjection de ce que, dans l'exemple des Arméniens est appelé « la catastrophe », en attente de symbolisation. Cela fait d'eux des morts-vivants. La charge pour les descendants serait donc d'extraire ce mort et en faire un cadavre que l'on puisse enterrer. Leur propre mort peut sembler une solution.

Le risque de suicide qui menace le mélancolique menace aussi ceux qui sont concernés par le génocide. Mourir de sa propre volonté permet d'échapper à l'autre qui risque de l'anéantir, tout comme l'objet intériorisé qui cannibalise le mélancolique. Perdre la vie peut signifier devenir humain. Le suicide serait alors la transformation d'un Autre tout-puissant et destructeur en un Autre qui peut devenir petit autre, semblable. La mort deviendrait un instrument de restauration d'une humanité perdue par le génocide et un accès à la resymbolisation. Une issue qui serait une voie sans retour.

Cette non-inscription de la mort se situe dans le contexte général du génocide qui est une transgression des lois fondatrices et une rupture du pacte social.

Il y a double effacement, double opération : l'évènement est considéré comme non-arrivé, mais il apparaît comme n'ayant pas eu lieu. « Le trauma suppose donc un double effacement : l'acte qui efface ce qui est arrivé est un acte qui s'efface lui-même dans le moment où il procède à l'effacement. »<sup>57</sup>

---

<sup>56</sup>LEBRUN Jean-Pierre, « *Malaise dans la subjectivation* », in Jean-Pierre Lebrun, *Les Désarrois nouveaux du sujet* èrès « Point Hors Ligne », 2005 p. 13-101.p 53

<sup>57</sup>Cours EAD M2 2011-12 CAUSSE J.D, *Freud et le lien amoureux dans La ligature de l'amour et de la haine en psychanalyse*

## IC-Rupture du pacte

Rappelons que le pacte, du latin *pactum* est une convention, un accord, une promesse; ce mot est lié à la paix du point de vue étymologique. S'agissant du pacte Freudien, il désigne la conscience morale, conscience de culpabilité prise dans la culture, puisque découlant du meurtre du père et du pacte des frères qui s'ensuit. Le pacte scelle le lien social et l'organisation des interdits; cela limite la toute-puissance de façon « intérieure » au sujet et freine l'assouvissement de la pulsionnalité.

Nous pouvons considérer que le pacte de la horde n'est qu'une extension du pacte individuel originaire. « Pas-tout » n'est permis, qui répond par le nouage social au nouage borroméen, qui tient par le signifiant du Nom du Père « pas-tout dans l'autre, pas tout dans le symbolique, etc. » En permettant « tout », le génocide introduit la rupture dans la culture. Il y a rupture du pacte identificatoire, comme l'indique Régine Waintrater dans son ouvrage, « Il n'est pas indifférent d'être persécuté pour ce que l'on a fait, ou d'être traqué et exterminé pour ce que l'on est, en vertu d'une idéologie qui prétend décider de l'appartenance à l'humain à partir d'une refonte de l'origine et de la morale. Le mal [...] est ici désigné comme ce qui menace l'espèce humaine. »<sup>58</sup>

Le sujet qui est désigné comme le mal absolu est attaqué aux fondements identificatoires de son existence, au titre individuel et social. En abolissant le pacte social et en détruisant le sujet ou le groupe désigné, il s'agit de refonder une origine pour l'humanité.

L'origine historique du génocide semble trouver sa source dans le XX<sup>e</sup> siècle ; Hélène Piralian<sup>59</sup> avance que c'est la création de l'homme laïc qui produit ces effets, le génocidaire se voulant représentant d'un Etat qui se veut partir d'une table rase. L'homme n'étant plus la créature de Dieu, devient mortel, privé de transcendance. Cela étant insupportable, un homme nouveau doit lui être substitué, pur, parfait, mais imaginaire. Pour cela, il faut persécuter et détruire l'homme ancien ; cela vise à créer un homme-dieu, un surhomme. Rappelons dans cette perspective les pouponnières nazies, le Lebensborn,<sup>60</sup> la politique eugéniste.

<sup>58</sup> WAINTRATER Régine, « *Des Lumières à l'obscurité...* » *Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires, Topique*, 2005/3 no 92, p. 95-110. DOI : 10.3917/top.092.0095 P 4

<sup>59</sup> Piralian deuils

<sup>60</sup> *Le lebensborn*, foyers et crèches était une association patronnées par l'Etat et gérée par la SS. Le but étant d'augmenter le taux de naissance d'enfants Aryens, mais surtout de créer et développer la race pure, dominante. Les nouveau-nés étaient remis à la SS qui en assuraient la charge jusqu'à l'adoption. Tout cela afin de constituer



Le pacte identificatoire est le socle de l'existence humaine. Le bourreau se fonde sur un pacte dénégatif. Cela conduit à au renoncement à la pensée élaborative et à l'individuation. Côté bourreaux, déni, pacte de silence côté survivants. Selon Régine Waintrater, « L'hypothèse avancée est qu'en détruisant le pacte identificatoire qui lie le sujet à l'humanité, le génocide l'a définitivement privé du recours au groupe, indispensable pour le traitement du négatif et de la honte. Sans l'étayage du groupe, la tentative de penser le négatif se mue pour le sujet en une entreprise d'auto-destruction, qui aboutit à la désobjectalisation absolue, parfois jusqu'au suicide.»<sup>61</sup> Le pacte dénégatif induit un trou. Il ya une différence entre le trou institué dans le symbolique par la forclusion et celui institué par le refoulement originaire., le trou de la forclusion est issu d'une rupture de pacte

Le trou du refoulement originaire, est issu du pacte qui concerne le sujet lui-même l'Autre. Cela induit la reconnaissance de la dette envers le signifiant transmis par l'Autre qui marque le trou dans l'Autre. Cette transmission permettra l'institution du trou symbolique originaire dont il s'origine lui-même. C'est l'origine du sujet de l'inconscient. Sur ce point, la psychanalyse diffère de la religion qui a la conception d'une création *ex nihilo*. Il s'agit de la création d'un *nihilo*.

Le sujet crée ce trou imaginaire en expulsant hors de lui une part sacrificielle, trou du réel dans le symbolique. Ceci est oublié et est en même temps inoubliable. La capacité de commémorer la partie de lui-même dont il s'est séparé fonde la capacité de deuil. Cette capacité, comme nous en avons émis l'hypothèse est donc fondamentale pour le sujet.

Le sujet oublie le pacte originaire mais non l'acte qui lui a permis d'oublier. Il se souvient qu'il a fait don à l'Autre et s'est ainsi constitué en sujet parlant. Il y a ensuite voilement. Triple voilement : sur le symbolique par l'inouï ; sur le sujet et le moi. Obéissant au principe de plaisir, induisent un clivage entre le bon et le mauvais. Le bon est introjecté dans le dedans, le mauvais est rejeté au dehors. Il s'agit de cela dans le génocide, le nazisme. Le mauvais étant assimilé aux ennemis, aux étrangers, dans la réalité et non dans le symbolique.

Le sujet sain, via la métaphore paternelle réussie sait qu'il n'y a pas deux Autres, mais un seul un Autre divisé ; Le pré sujet assume cette division de l'Autre et se constitue lui-même comme divisé.

---

l'élite du futur empire des mille ans.

<sup>61</sup> WAINTRATER Régine, « *Des Lumières à l'obscurité...* » Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires, *Topique*, 2005/3 no 92, p. 95-110.

Dans le système occidental, la loi, le pacte de l'interdit de meurtre et d'inceste fonde la vie humaine et la transmission symbolique de la dette.

« Faire du nazisme une origine pour l'humanité, [...] serait lui donner une victoire symbolique. La *shoah* est en effet une rupture dans l'Histoire et en tant que telle pourrait être perçue comme inaugurale ; mais elle ne peut ni ne doit constituer un point d'origine »<sup>62</sup>

Ce déni d'humanité se manifeste par une succession de meurtres, ce qui illustre les écrits de Freud dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* : (1915)

« nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le plaisir au meurtre, comme peut-être nous-mêmes encore »<sup>63</sup>. Freud considérant l'homme originaire comme cruel et mauvais et pratiquant le meurtre comme quelque chose qui va de soi, sans même avoir l'instinct qui retient « *d'autres bêtes de tuer et de consommer des êtres de la même espèce*. Dans cette perspective, on peut identifier plusieurs meurtres abolissant les acquisitions de la civilisation, fruit du processus d'hominisation. L'homme originaire et meurtrier est mis à nu et se déchaîne lors du génocide sur plusieurs niveaux ; L'ensemble de ces meurtres signe une psychose généralisée : « le totalitarisme est une psychose aussi bien collective qu'individuelle. »

L'assassinat est institutionnalisé, les « criminels » que l'on élimine sont artificiellement définis, des populations entières sont réduites en esclavage. Raymond Kévorkian dans son ouvrage, *Le génocide des Arméniens*,<sup>64</sup> relatant les procès des bourreaux (document du 4 mai 1919) indique que les membres de l'organisation spéciale exécutaient un « projet global d'extermination de populations civiles », ce qui touche donc bien à la personne morale et du bourreau et de la victime. Il est relaté que le *Comité Union et progrès* était doté de deux organisations spéciales : l'une publique, l'autre secrète, basée sur des instructions verbales. Grâce à des preuves, la personne morale de ce comité a pu être accusée d'une série de massacres, de pillages, d'abus. Cela a mis en évidence une organisation centrale préméditant les crimes. « Il a été récemment communiqué que le gouvernement, sur l'ordre du Comité, a

---

<sup>62</sup> HASSOUN Jacques, Colloque Carpentras de Point de Capiton, 1990, cité dans MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 60

<sup>63</sup> FREUD, *Actuelles sur la guerre et la mort*, Œuvres complètes tome XIII, Puf, Paris

<sup>64</sup> KEVORKIAN Raymond, *le génocide des arméniens*, Odile Jacob, Paris, 2006

décidé d'exterminer entièrement tous les Arméniens habitant en Turquie. Ceux qui s'opposeront à cet ordre et à cette décision seront démis de leurs fonctions. Sans égard pour les femmes, les enfants et les infirmes, quelque tragiques que puissent être les moyens de l'extermination, sans écouter les sentiments de la conscience, il faut mettre fin à leur existence.»<sup>65</sup>

L'effacement d'un peuple le rend sans destin et touche, pour le bourreau, au mythe fondateur.

« Un mythe est une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains. En imitant les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, ou simplement en racontant leurs aventures, l'homme des sociétés archaïques se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré "<sup>66</sup> Primo Levi indique qu'une évasion est un événement intolérable : « dans la logique nazie [...] la fuite d'un esclave, en particulier s'il appartenait aux races « de valeur biologique inférieure », apparaissait chargée d'une valeur symbolique, [...] une déchirure dans le mythe. »<sup>67</sup> Il s'agit d'un refondement mythique de l'humanité. Nous pouvons prendre l'exemple du ministère de la propagande allemand qui construit le mythe du Führer, qui fait de Hitler l'homme fort devant relever l'Allemagne. Cela s'oppose à l'idée du père, principe différenciateur.

Le message est : « tu es indigne d'un tombeau » qui renvoie au mythe d'Œdipe et à son fils Polynice. Dans la mythologie grecque, Polynice étant un des fils qu'Œdipe eut avec sa mère Jocaste; Polynice est maudit par son père. Il s'entretue avec son frère ; sa fille, Antigone sera condamnée à mort en voulant offrir à Polynice de dignes funérailles. Antigone veut accomplir cela afin d'éviter que Polynice devienne sans destin.

Ce mythe illustre le fait que la transgression Œdipienne a des conséquences sur la transmission et les générations, car il y a violation d'un tabou. C'est ce qui se passe dans la transmission génocidaire pour la victime et ses descendants. Le désir d'éternité d'Œdipe qui a résisté à la castration en réalisant l'inceste rejoint celui du génocidaire qui veut assurer sa pérennité en anéantissant sa victime et toute sa descendance. C'est un retournement de la malédiction, car cela ne reste pas dans le symbolique du mythe mais passe dans le réel.

Primo Levi parlera d'un refondement, d'une nouvelle bible « nos histoires, des centaines de milliers d'histoires toutes différentes et toutes pleines d'une étonnante et tragique nécessité.

Le soir, nous les racontons entre nous [...] et elles sont simples et incompréhensibles comme

---

<sup>65</sup> ANDONIAN A: *Documents officiels concernant les massacres arméniens* (traduction française). Paris 1920

<sup>66</sup> ELIADE MIRCEA, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p 22

<sup>67</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p 151

les histoires de la Bible. Mais ne sont-elles pas à leur tour les histoires d'une nouvelle Bible ? »<sup>68</sup>

Pour le sujet sain et libre, l'Autre est le lieu de la Loi du signifiant véhiculée par l'opération du Nom du père, c'est une autre scène, relevant du symbolique, de la Loi, du langage, en quelque sorte la place occupée par Dieu. Le bourreau se met en place de Dieu ; la pensée totalitaire dénie l'opération de castration. Le rapport incestueux à la Jouissance de la Chose est hors langage. Il s'agit de restaurer la dimension mythique.

Le père est à la fois idole et catégorie généalogique. La tyrannie dissocie l'image de la problématique de la division en instaurant un grand Tout. La généalogie permettrait d'endiguer le trop de narcissisme meurtrier qui ne permet pas la reproduction, mais seulement le conditionnement. La société est considérée comme un corps ; la question de l'autre semblable dans le miroir est à réinterroger, en référence au stade du miroir qui va instituer le petit sujet comme différent de sa mère, la créatrice. Au niveau social, ce n'est pas la mère dont il s'agit, mais du père, comme Maître des images, image absolue, équivalent du créateur, dont il faudra se distinguer. Si dans le fondement généalogique, le père absolu est sacrifié comme le mythe freudien nous le signifie. En cas de tyrannie, il est présent. Surprésent.

### **IC1- Régression, règne de la pulsion**

Le mythe fondateur de la horde primitive créé par Freud aboutit à la régulation de la jouissance phallique. Les fils tuent et mangent le père afin de s'emparer de sa puissance. Les femmes ne deviennent accessibles aux hommes de la horde qu'après ce meurtre. La place du père restera alors vide, sinon il met sa vie en péril. Lacan poursuit le mythe du père par la théorie du Signifiant.

L'acte de tuer du génocidaire est celui du père sans limite de la horde Freudienne. C'est le tout du désir, décrit comme impossible par Freud. La jouissance « toute » est interdite et cela amène l'interdit de l'inceste et l'interdit du meurtre comme pacte. Le totalitarisme génocidaire se situe donc avant la signature du pacte et l'établissement de la loi. Cela ramène au stade du miroir en ce que l'objet « *a* » est un reste de la division subjective du sujet,<sup>69</sup> comme le décrit Jacques Lacan dans le *Séminaire IV, La relation d'objet*, c'est un objet partiel, non tangible. C'est la première abstraction que produira l'enfant et c'est ce qui

<sup>68</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 83

<sup>69</sup> LACAN, *Le séminaire tome IV, la relation d'objet*, Seuil, Paris 1994

engendrera par la suite le jeu des signifiants qui nomment les choses. Simone Molina nous propose de considérer que le trauma parental « viendrait présentifier cet objet intangible »<sup>70</sup>, occupant toute la place, faisant bouchon, et interdisant ainsi le glissement des signifiants. Cela créerait en quelque sorte une fixation ou plutôt une origination par rapport à l'objet trauma. Le trauma serait donc à l'origine du système de coordonnées du sujet. Ainsi il se substituerait à l'origine réelle, abolissant dette et généalogie.

Un monde sans dette ni généalogie possible serait celui d'un monde inhumain, dépeuplé d'humains- êtres de paroles. C'est ce qui se passe en cas de génocide, en abolissant tous les espaces psychiques du sujet : espace intrasubjectif individuel,( pulsionnel, répétitif de la pulsion),espace intersubjectif,( les liens, les relations d'objet), espace trans-subjectif ou socio-culturel. Nous allons détailler chacun de ces espaces :

L'espace psychique est modifié. Le règne absolu de la pulsion se déroule dans un système où l'individu n'est plus qu'un élément d'un grand organisme décideur, contrôleur. La pulsion civilisée et limitée qui fonde le social est idéologisée. Il s'agirait d'un idéal social absolu accompli par l'outil du génocide, appliqué par une systématisation de la déportation, de la spoliation et de la violence.

La pulsion est le terme qui a été utilisé par Freud : *Trieb*. La pulsion serait le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, donc liée au corporel. Pour Freud il s'agit d'une poussée constante et motrice qui vise à la satisfaction. Les caractéristiques de la pulsion sont : la poussée, la source, l'objet, le but. L'apport des névroses de guerre et des traumas induira la notion de « compulsion de répétition » et de « pulsion de mort ». Ici nous sommes face à la pulsion de mort dont nous parlerons plus en détail dans la suite de notre texte. Dans l'extermination génocidaire, il s'agit alors de mouvements pulsionnels purs, les identifications étant fécalisées.

## **IC2- La loi est pervertie**

Il est évident que plus un groupe ou une collectivité se veulent forts, invincibles, plus ceux-ci chasseront de leur sein la différence et la marque de la castration et du changement ; souvenons nous ici du Nazisme.

---

<sup>70</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 134

L'univers manichéen en cas de génocide et de crime contre l'humanité met d'un côté le bien et de l'autre le mal. «Un détenu qui passe du côté des SS, « Il était du côté du bien. Les coups que recevaient les types durcissaient définitivement cette conscience d'être dans le bien. [...] Ils rendaient la Justice. [...] là où était le kapo, elle était. »<sup>71</sup>. Cet arbitraire signe la rupture du pacte, son abolition.

Le pacte s'origine d'une prise en compte de l'altérité, de positions disparates, de la dimension tierce. A l'alliance symbolique avec le Père, au contrat de renoncement à la réalisation des buts pulsionnels se substitue le pacte dénégatif, pervers, le déni en commun. Ceci indique une modification profonde de l'ordre social. La loi est abolie.

La cruauté meurtrière est donc déni de l'altérité et de l'existence de l'objet. Dans une surpuissance narcissique, le tueur annule les différences homme-animal. Le dépeçage en est un exemple.

Les catégories morales ou civiles sont également abolies. Il n'y a plus de différenciation : « Mais ici, au Lager, il n'y a pas plus de criminels qu'il n'y a de fous : pas de criminels puisqu'il n'y a pas de loi morale à enfreindre : pas de fous puisque toutes nos actions sont déterminées et que chacune d'elles, en son temps et lieu, est sensiblement la seule possible. »<sup>72</sup>

La langue elle-même subit une agression et est réduite à une novlangue.

Cela induit une régression à l'état d'enfance, sans défense : « tout cela était ressenti comme une dégradation, une régression mortelle vers un état d'enfance sans consolation, privé de maîtres et d'amour. »<sup>73</sup>

Nous pouvons compléter par la notion de contrat narcissique, proposé par Piera Aulagnier,<sup>74</sup> comme essentiel pour la transmission. Chaque sujet venant au monde dans la succession des générations en ayant pour mission d'assurer la continuité de l'ensemble social.

### **IC3- Transfusion traumatique au lieu de transmission :**

---

<sup>71</sup> ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996, p 203

<sup>72</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 128

<sup>73</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante an après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p 132

<sup>74</sup> AULAGNIER, P. 1975. *La violence de l'interprétation. Le pictogramme et l'énoncé*, Paris, puf.

Les pratiques de transmission, nées avec l'humanité font l'humanité : transmission de savoirs, de techniques, de mythes, de croyances, de contenus et processus psychiques. La transmission fait problème lorsqu'il y a changement important dans le champ social et culturel ; lorsque le cadre et ses garants disparaissent. Tel est le cas dans le génocide.

Freud parla de transmission de maladie psychique et de transmission de vie psychique. Freud présentera deux propositions : l'une étant la détermination ou les facteurs environnementaux, l'autre étant le déterminisme et la réversibilité. *Totem et Tabou* se fonde sur l'hypothèse de transmission phylogénétique, ce qui se transmet étant la faute des origines, la culpabilité, les interdits, les tabous fondamentaux. En 1921, *Psychologie des masses et analyse du moi* et 1923, *Le moi et le Ça*, Freud indiquera qu'identifications, idéal du Moi et Surmoi sont les fruits de la transmission. Les textes postérieurs dits anthropologiques, *l'Avenir d'une illusion* (1927), *Malaise dans la civilisation* (1929), *Analyse terminée, analyse non terminée* (1937), *l'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), poursuivront l'élaboration sur ce sujet.

Pour Freud, le sujet de la transmission est co-créateur, il s'approprie ce dont il hérite. La transmission concerne le passé mais aussi l'avenir, s'inscrit dans un espace psychique et dans un espace social. L'inscription d'un nom dans une succession fonde la généalogie, la transmission, la filiation, l'appartenance à une chaîne. L'éradication génocidaire brise cette chaîne. L'individu est un groupe intériorisé, « la vie psychique de tout nouvel arrivant au monde se construit en effet en interrelation avec la vie psychique de ses proches, marquée par celle de ses parents, elle l'est aussi à travers eux, par celle de ses ascendants. »<sup>75</sup>.

Les voies de transmission de réel et symbolique diffèrent ; ce qui induit la dissymétrie de leur pouvoir : le symbolique se transmet par la loi de la parole, nommant une partie du réel, qui existe alors comme symbolique, il n'y a pas de contact entre le sujet et le réel. Par contre, le réel se transmet par un point topologique qui a échappé au pouvoir de la parole et se transmet à travers la perception interne. Il y a contact entre le réel et le sujet car le mur de l'interdit symbolique est poreux. L'interdit du réel est prohibé par le tabou du contact.

Dans le système occidental, la loi, le pacte de l'interdit de meurtre et d'inceste fondent la vie humaine et la transmission symbolique de la dette. Cela s'inscrit dans le juridique. La transmission symbolique, en cas de génocide n'étant pas possible, nous pouvons donc dire

---

<sup>75</sup>COLLECTIF, *Le psychisme à l'épreuve des générations, Clinique du fantôme*, Direction S.TISSERON, Dunod, 1995, p2

que le génocide subvertit le système de filiation, fondateur du système juridique du monde occidental. C'est une transfusion traumatique en lieu et place de transmission. C'est en somme, un déterminisme historique qui apparaît comme un habillage de la causalité.

La destruction opère à travers l'organisation de la disparition des morts et du lien généalogique des survivants une tentative d'effacement des origines.

R. Kaës, détaille ce processus : « la culture soutient le processus de la structuration psychique en introduisant le sujet à l'ordre de la différence ; spécialement dans les rapports décisifs des sexes et des générations : à l'ordre de la langue, c'est-à-dire au système de signification dans lequel s'arrime sa parole singulière ; à l'ordre de la nomination, c'est-à-dire au système de désignation du sujet dans sa place dans une généalogie, dans sa position sexuée, dans son affiliation sociale et culturelle, [...] rendant possible l'accès à la symbolisation. »<sup>76</sup>

Tous ces ordres disparaissent, seul subsiste le réel horrible non limité par le symbolique, c'est pourquoi la mort psychique « devient alors le seul lieu possible de retour à ce réel non travaillé par le symbolique ». <sup>77</sup>

Si nous approfondissons cela, nous observons que, dans le cas de génocide, le système psychique des victimes survivantes ne permet pas d'élaborer le traumatisme, car l'anneau du symbolique est brisé et la chaîne de la filiation également ; il y a clivage, mise de l'indicible en crypte. La génération suivante dépend des parents et doit composer avec leur clivage, elle porte alors un fantôme innommable. La troisième génération dont les grands-parents ont été traumatisés- considère ces événements comme impensables.

Comment assumer la transmission pour les héritiers d'un meurtre de masse sans être détruit par cette transmission ?

Habituellement, il s'agit de se nourrir du passé pour construire l'avenir. La filiation du sujet est un lien individuel et collectif qui l'inscrit dans la chaîne des générations et lui assigne une place, entre ascendants et descendants réels ou imaginaires. Régine Waintrater, dans son article *Refus d'hériter, la transmission au regard du génocide*<sup>78</sup> nous indique que c'est à la fois le groupe et le sujet qui se trouvent en situation traumatique. L'espace mental de l'individu et

---

<sup>76</sup> KAËS R., *La troisième différence*, Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe N° 9-0/1987 p 18,23 cité dans Altounian, *la survivance* ;

<sup>77</sup>MOLINA Simone, *ibidem* 2011, p 85

<sup>78</sup> WAINTRATER Régine, « *Refus d'hériter : la transmission au regard du génocide* », *Champ psychosomatique*, 2011/2 n° 60, p. 141-154. DOI : 10.3917/cpsy.060.0141



de ses groupes d'appartenance sont affectés, les institutions qui constituaient le fondement de ces groupes aussi.

Les instances médiatrices ayant disparu, le sujet reçoit les contenus traumatiques non élaborés et difficilement élaborables du fait de ces destructions. « en l'absence de structures contenant et détoxifiantes, c'est toute l'histoire du groupe traumatisé qui fait irruption dans le psychisme individuel, le traumatisant à son tour ». <sup>79</sup>

Etablir des liens entre les vivants, entre les vivants et les morts n'est possible que si un sujet a pu recueillir la voix de ses ascendants en s'éloignant de la portée de cette voix. Dans le cas des traumatismes collectifs, l'espace de liberté et de transformation donné à celui qui reçoit la transmission n'existe pas ; afin de ne pas laisser disparaître la mémoire des défunts, les héritiers doivent métisser leurs identités d'origine avec celles de leurs cultures d'accueil.

Ils reçoivent une injonction parentale qui dit « n'oublie jamais ce à quoi j'ai survécu pour ne pas en mourir ! » <sup>80</sup>

Les membres de la deuxième génération subissent indirectement le traumatisme à cause des références que leurs parents y font. Pierre Fossion, psychiatre et Marie-Carmen Rejas en témoignent dans un article, *Les familles traumatisées*, <sup>81</sup>. Nous allons en relater les points essentiels, qui éclairent les conséquences du génocide. Ces enfants de seconde génération introjectent que la tâche la plus importante est d'être un bon enfant. Le sentiment d'infériorité qui peut s'en développer induit un conflit : préoccupation de la souffrance des parents, protection des parents, colère et honte pour eux-mêmes. Cela ne leur permet pas de s'individualiser ni de s'autonomiser. Ils sont affectivement dépendants de leurs propres enfants à qui ils demandent réparation pour leur jeunesse maltraitée.

Les membres de la troisième génération rencontrent peur et angoisse dans leur climat familial. Aucune place n'est réservée à la créativité. Ils doivent réussir dans tous les domaines afin de palier le sentiment d'infériorité de leurs parents, ce qui peut induire des difficultés scolaires, des troubles alimentaires, des ennuis de santé ou des troubles comportementaux. Il semble que les générations successives permettent d'atténuer l'angoisse liée au traumatisme. Ces auteurs avancent que la coexistence de trois générations serait au système familial ce que la triangulation œdipienne est à l'individu, par l'accès au registre symbolique. Ce sont donc les petits-enfants qui, par le dialogue avec les grands-parents, « redéfiniraient les liens

---

<sup>79</sup> Ibid p 142

<sup>80</sup> ALTOUNIAN , ibid

<sup>81</sup> FOSSION Pierre, psychiatre et REJAS Marie-Carmen, *Les familles traumatisées* dans Bulletin 73 oct-déc 2001, fondation Auschwitz

d'appartenance et de dépendance, remobilisent les processus de transmission, recontextualisent les faits, participent à la dé ritualisation des mécanismes de survie et à la création de nouveaux mythes, porteurs de libertés relationnelles. Les petits-enfants deviennent « thérapeutes » de leurs parents.»<sup>82</sup>

On pourrait parler de transmission sur le mode de la « patate chaude ».

La famille, véhicule de la transmission assure traditionnellement la fonction de contenance, de liaison et de transmission en assurant la médiation entre la réalité psychique interne et la réalité sociale externe. La rupture catastrophique ne permet pas d'élaborer cette fonction. Il y a enkystement et productions d'objets bruts qui résultent d'une impossible transmission. Freud pose l'identification comme socle de toute transmission, afin de s'appropriier tout ou partie de l'autre. Freud parlait « d'appareil à interpréter », en 1913, processus par lequel les générations ultérieures pouvaient assimiler le legs affectif des précédentes. L'identification se fait soit par contagion soit par incorporation afin de s'appropriier tout ou totalité de l'autre. Dans *Totem et Tabou* (1913) et *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921), Freud indique la transmission groupale comme ce que Mélanie Klein définira plus tard (1955) comme identification projective.

Wilfred Bion (1897-1979), a reformulé ce que Freud nommait processus primaire et processus secondaire, à savoir inconscient et préconscient d'une part, conscient de l'autre. Bion parlera de fini et d'infini, reprenant en cela la notion ébauchée par Freud dans *Analyse avec fin et analyse sans fin*. Bion expose des niveaux différents de pensées, pensées divisées en éléments *alphas* et *bêtas*. Les éléments *alphas* sont des impressions sensorielles mises en images, organisées, réutilisables, assimilées, les éléments *bêtas* des éléments non assimilables. Il y aussi les fonctions *alpha* et *bêta* qui traitent respectivement pour l'une: des phénomènes et des impressions sensorielles, pour l'autre de la gestion des émotions brutes qui cherchent à être assimilées.

En général, l'arrivée de l'enfant réveille l'inconscient infantile paternel et maternel. Des fragments de cet inconscient, comme l'expose Jean Laplanche,<sup>83</sup> font surface, le passé peut refaire irruption. Selon la théorie de Bion, le bébé envoie des éléments *Bêtas* vers l'appareil psychique maternel car il ne peut les filtrer lui-même. Selon ce qu'il reçoit, en retour, émis

---

<sup>82</sup> Ibid p 71

<sup>83</sup> LAPLANCHE Jean, « Entretien avec », par Danon G. et Lauru D., *Enfance & Psy, Érès.*, cité dans Algrandi-Fildier

par l'inconscient parental les éléments peuvent rester *bêtas* c'est à dire inélaborables ou bien être transformés en éléments *alphas*. Le retour d'éléments *bêtas*, est ce qui se passe en cas de transmission traumatique. Les parties projetées, dans ce cas d'identification projective pathologique, se désintègrent et désintègrent les objets qu'elles enkystent. Cela produit des objets étranges qui ne demandent qu'à être expulsés. Si la transmission est réussie, « l'objet est transmis et transformé en même temps [...] mais si elle est traumatique, brute, l'objet conserve son altérité, met en échec son appropriation du moi, contraint le moi à se transformer, à s'aliéner. »<sup>84</sup> Le moi est alors lié par un lien symbiotique d'aliénation avec ces objets psychiques incorporés.

Pour vivre, deux solutions sont alors possibles; transformer par la symbolisation ou éjecter par l'opération de la répétition; Expulsion clandestine d'un psychisme à l'autre, d'une génération à l'autre, « patate chaude » que personne ne veut conserver. Tel est bien le cas pour le génocide et la transmission des deuils non faits. C'est la manifestation du refus d'hériter.

Le parent garde son drame comme un secret car il n'a pu l'assimiler. La honte, la culpabilité, la terreur, l'horreur ont fait leur œuvre. Cependant, la contrainte à la symbolisation pousse à l'émergence du secret. Au suintement plutôt. L'enfant reçoit des messages qui ne peuvent ni être compris ni assimilés. Il « le sait sans le savoir », Serge Tisseron appelle cela la *néscience*.

Les affects qui envahissent le parent en sa présence le pénètrent par identification. L'ombre du parent devient la sienne et forme en lui un noyau mélancolique dont l'origine lui échappe. Nous pouvons citer le cas de la journaliste Raphaele Billedoux qui a cherché un secret familial toute sa vie afin de libérer la descendance « du syndrome d'enfermement ». Porteuse d'un traumatisme enkysté, elle illustre les mécanismes à l'œuvre pour les descendants des génocides.

La transmission normale exige un espace de jeu, intermédiaire où l'enfant peut se livrer à la capacité de transformation et d'appropriation symbolique. C'est la fonction d'intermédiaire assurée normalement par les institutions et les relais sociaux. Ces espaces n'existant plus, les objets transmis le sont sur un mode négatif et deviennent mortifères. L'appareil psychique groupal est régi par les lois de loyauté (décrit par Boszormenyi-Nagy) et la délégation. Pour les héritiers d'un groupe traumatisé, délégation et loyauté agissent de façon inconsciente, les assujettissant à leur insu. L'auteur israélien David Grossman en a donné l'exemple par son

<sup>84</sup> CICCONE A. *La transmission psychique inconsciente*, Dunod, Paris, 1999, p 8

personnage *Momik* qui, fils de rescapés de la *Shoah*, se livre à une quête compulsive d'un savoir sur le passé de ses parents, passé dont on ne parle pas. Le traumatisme devient alors origine et héritage. L'héritier peut ne pas avoir conscience de son héritage traumatique qui infiltre son psychisme

L'éthique relationnelle entre les générations comporte la délégation nécessaire à la construction de l'identité du sujet. L'inscription est horizontale et verticale. Les missions dont est chargé le sujet peuvent affecter son devenir individuel et créer des conflits. La loyauté lie le sujet à son groupe familial d'appartenance.

Pour les héritiers d'un groupe traumatisé, c'est un travail de Sisyphe. Il y a un traumatisme par trop plein ou absence de paroles. Le traumatisme devient l'origine et l'héritage des descendants de la catastrophe. Cela peut conduire à un refus de paternité comme le décrit Imre Kertesz, juif hongrois, ancien déporté dans *Kaddish pour un enfant qui ne naîtra pas*.<sup>85</sup>. Dans le cas du génocide arménien, les études indiquent que les femmes arméniennes descendantes des rescapés ne parvinrent pas, le plus souvent, à fonder une famille.

L'étude des enfants de survivants amène à la création du « *syndrome du survivant* », pathologie qui affecte les enfants non directement exposés aux persécutions. Ils souffrent de troubles à la relation d'objet, d'une faible estime de soi, d'une vulnérabilité narcissique, de culpabilité et de dépression, une difficulté à conserver les limites identitaires stables.

Le concept de « *famille survivante* », proposé par Régine Waintranter décrit une famille dont le fonctionnement a été modelé par la catastrophe collective. L'appareil psychique familial ne parvient pas à assurer la médiation entre la réalité interne et la réalité extérieure. Cela induit la distorsion des liens, la délégation pathogène, une entrave à la subjectivation.

Oubli et refoulement caractérisent la mémoire de ces familles. Des alliances inconscientes assurent la pérennité de ces familles. Ces alliances, selon Kaes (2009) permettent de renforcer et protéger ce groupe, au prix du refoulement ou du déni de certaines parties de l'histoire du groupe. Des ensembles résistent à la transformation et à la transmission et deviennent des interdits puissants qui font échec aux tentatives de les penser. Ce sont des pathologies en creux, un empêchement d'affect. Il y a un gel des affects qui ne s'expriment le plus souvent que sur un mode corporel.

---

<sup>85</sup> KERTESZ Imre, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Actes Sud, 1995, prix Nobel 2002

Allant plus loin dans l'étude de cette transmission traumatique invisible Brigitte Algranti-Fildier (psychiatre) parle de « *fantômes mélancoliques* ». L'effet fantôme constitue des noyaux mélancoliques, assimilables à la mélancolie elle-même ainsi que des imagos persécutrices dans la psyché d'un sujet et, en amont, dans la psyché du parent les traumas tenus secrets qui en voient au sujet des « projections intrusives, des ombres mélancoliques in filtrantes. »<sup>86</sup> Cette référence à la mélancolie se trouve également dans une maladie proche de la mélancolie, le « *mal du camp* ». C'est le mal des déportés que Primo Levi qualifiera de « *zone grise* ». Jorge Semprun témoigne d'une « angoisse nue de vivre ».<sup>87</sup> et d'avoir à assumer, « au retour (des camps) à une écoute inlassable et mortelle des voix de la mort. »<sup>88</sup> On retrouve le deuil sans fin du mélancolique. Nous retrouvons ici notre réflexion de départ rapprochant mélancolie et génocide quant à leurs manifestations traumatiques.

Pour Gérard Haddad les effets du camp ou du génocide peuvent se comparer à un rayonnement radioactif. Son ouvrage s'intitule d'ailleurs, *lumière des astres éteints* ; Parlant des camps, Nathan Kellerman dira que : « le camp est semblable à une bombe nucléaire qui disperse ses retombées radioactives en des lieux éloignés, même après l'explosion : tout trauma psychique continue à contaminer ceux qui y ont été exposés, d'une manière ou d'une autre, aux premières, secondes et ultérieures générations. Tout comme les ravages de la radioactivité, le trauma émotionnel ne peut ni être vu, ni détecté. Il demeure caché dans les noirs abysses de l'inconscient avec son influence hasardeuse et toxique menaçant la santé des êtres humains pour des siècles. »<sup>89</sup>

Ces auteurs reprennent et prolongent le concept émis par Alfred Bion de contenus impossibles à assimiler. Cela touche aussi le social : la marque portée semblant absolue. Il a été observé, t en Israël un nouveau « pattern » social, « n'avoir confiance en personne, ne jamais rien céder, être indifférent à la souffrance d'autrui et spécialement à celle des autres familles humaines. »<sup>90</sup>. Tout Israélien éprouvant une identification au déporté.

<sup>86</sup> ALGRANDI FILDIER Brigitte, « *Secret et transmission. L'ombre portée des messages énigmatiques* », *Cahiers de psychologie clinique*, 2009/1 n° 32, p. 153-171. DOI : 10.3917/cpc.032.0153

<sup>87</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 149

<sup>88</sup> Ibid page 167

<sup>89</sup> Cité dans HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011

<sup>90</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 237

## **ID- Paroles et silences :**

### **.ID1- Les silences transmis :\_**

Nous sommes héritiers mais aussi fabricants d'héritage. En cas de génocide, de trauma massif et collectif, c'est cette fabrique qui ne fonctionne plus. Comme nous l'avons vu, les enfants de parents ayant subi un traumatisme violent deviennent récepteurs de l'angoisse et du silence des parents ; En défaut de communication et de représentations, des affects bruts sont transmis.

Suite à une expérience traumatique, la transmission de la négativité est faite de vide et de détresse, d'angoisse, de menace d'anéantissement. Le silence des parents traumatisés prend pour l'enfant la place de la parole paternelle manquante. Cette culpabilité se lie au non-dit des dangers de mort auxquels les parents et le père ont été confrontés. Le silence du parent verrouille pour l'enfant toute capacité à comprendre les enjeux de sa propre vie.

Dans le séminaire, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,<sup>91</sup> Jacques Lacan évoque le tableau de Munch, *le cri*, en indiquant que le cri fait surgir le silence. Le cri serait le gouffre qui engloutit le silence « où le silence se rue ». Le silence hurlant serait alors un signe du traumatisme, le voilement d'un cri, jusqu'à son effacement. L'objet-voix conduit à une identification, en tant qu'objet perdu, comme nous avons vu que c'est le cas dans la mélancolie. La mort psychique est le seul lieu possible de retour au réel non travaillé par le symbolique. Il s'agira alors de passer, par le travail d'élaboration, d'inscription, d'une « trace qui fait symptôme [...] à une trace qui fasse transmission. »<sup>92</sup>

### **. ID2- Les différents silences**

Dans *Les trois temps de la loi*, Alain Didier Weill, distingue plusieurs catégories de silence désignées par : la nuit, les ténèbres, l'abîme. Les ténèbres sont l'intemporel, la nuit le temps, par l'enchaînement du rythme jour-nuit, l'abîme est l'effroi.

Nous nous situons au silence de l'effroi en ce qui concerne le génocide.

---

<sup>91</sup> LACAN, *Le séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, 2004

<sup>92</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll. Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 86

Le désespoir qui vient des ténèbres et de son silence vient du lien à l'obscurité, forclusion de la lumière, perception interne évoquée précédemment (Freud). Le silence des ténèbres diffère de celui de l'abîme en ce sens que le silence de l'abîme est absence de la présence, « absence dans la présence qui est introduite par le refoulement originaire. »<sup>93</sup> Cette absence dans la présence est signifiable et irréductible, pour Lacan cela s'écrit S(A barré).

Le silence du silence est le sentiment d'effroi. Il ne s'entend pas, il est induit par la forclusion structurale. C'est le silence précédant le *Fiat trou* qui « renvoie au *ex nihilo* de l'incrédé »<sup>94</sup>, Le silence qui parle, silence pris dans la scansion du discours, s'oppose au silence qui hurle et laisse la place au réel sans le découper par le processus de symbolisation.<sup>95</sup> Un exemple de silence qui parle est le silence de la musique. Le silence qui parle fait entendre « le support silencieux sur lequel la parole s'est inscrite [...] le silence peut être bruisant de la parole déjà venue. Tout comme le silence de la nature. Il est un lieu d'habitation pour la parole.

Enfin, il ya le silence du monstre qui est celui du génocide, que nous allons détailler davantage :

Le silence du silence et le silence qui hurle renvoient au monstre. Le monstre nous renvoie à ce lieu de notre être « où règne un silence absolu, [...] témoin du fait que dans le dire créateur par lequel a surgi un *Fiat trou* originaire, se sont produits [...] et une réussite symbolique et un ratage du symbolique. L'emprise du silence absolu auquel renvoie le monstre se traduit par le fait que « le sujet ne dispose plus de la parole et se manifeste dans le seul acte vocal qui reste à sa disposition : le hurlement ».<sup>96</sup> Le hurlement qui hurle de douleur est une sorte d'appel maléfique. Le monstre est non représenté, non représentable et transmet sa présence par une perception interne et non par une pensée inconsciente. C'est un accès au réel sans médiation signifiante « expérience mortifère d'un monde d'iniquité qui est le monde sans loi : la loi [...] a pour effet d'interdire au réel de s'offrir à la perception interne du sujet, en ne lui permettant que d'être symbolisé dans un dire ».<sup>97</sup> Le monstre démontre la confusion des limites, car il est « immixtion de l'informe dans la forme humaine [...] qui met en continuité. La limite humaine instaure une discontinuité par la loi symbolique. La métaphore est en le loup garou, la frontière humaine résistant à l'assaut interne pour laisser place à la bestialité. C'est l'indécision entre la parole et le silence absolu. « notre horreur de la monstruosité n'est pas autre chose qu'une commémoration de l'acte originaire [...] qui n'ayant pas crée en nous

<sup>93</sup> Didier Weill *ibid* p 53

<sup>94</sup> *Ibid* p 54

<sup>95</sup> D'après POIZAT Michel, *L'opéra ou le cri de l'ange*, cité dans Molina p 85

<sup>96</sup> Weill *ibid* p 56

<sup>97</sup> Weill *ibid* p 57

une humanité pleinement achevée et définie par la loi symbolique, a laissé venir à l'être [...] une part soustraite à la loi », non visitée par la parole, lieu d'un silence monstrueux « voisinant d'[.] Avec le lieu où règne la parole ». <sup>98</sup>. La part monstrueuse du sujet n'a pas connaissance de la parole.

Le sujet ainsi traumatisé est dans la détresse, le trou que l'*infans* rencontre dans la mère lors de l'appel est ici étendu au monde entier. C'est le silence absolu, partout. La structure du langage est mise à nu, la distinction symbolique est absence et présence est abolie et l'indistinction originariaire entre réel et signifiant réapparaît. C'est l'expérience du monstrueux. Le sujet est fasciné par le silence absolu qui habite le monstre et le silence s'empare de lui.

### **ID3- Parole, silence, mort :**

La négativité du discours fait apparaître l'articulation de la mort et de la parole. Le traumatisme entraîne une sorte de collage point à point qu'il conviendra de décoller afin de retrouver une historicité non fondée sur une origine traumatique. Le sujet traumatisé, mis en place d'objet « *a* » possède une part de lui-même qui reste dans le hors-temps de l'effroi. Rappelons que celui qui croise le regard de Méduse au bouclier d'Athéna, s'en trouve pétrifié, immobile prisonnier d'un temps suspendu. « Il nous reste une stupeur, mais elle ne peut se traduire par aucun acte. » <sup>99</sup>Le cri serait alors une tentative d'inscrire la Chose, ce qui ne cesse de s'oublier (*das ding*).

Le silence n'étant pas se taire, quand il n'y a plus de demande, c'est la pulsion qui prend le relais. Le silence fait trou, ce qui a amené Lacan à changer « traumatisme » en « *troumatisme* ». Le surmoi ne se tait pas, en dépit du silence de l'être.

Le silence de la réparation poétique serait alors un silence troué sur lequel tout mot prononcé deviendrait subversif.

---

<sup>98</sup> WEILL p 59

<sup>99</sup> ANTELME Robert, *Vengeance*, dans *Textes sur l'espèce humaine, Essais et témoignages*" Gallimard, 1996, p 21



## **IE Mécanismes et structures fondateurs du totalitarisme :-**

### **IE1- Complexes :**

La structure totalitaire, décrite par Hannah Arendt est un mode moderne de contrôle du pouvoir « Un régime totalitaire parfait, où tous les hommes sont devenus un homme [...] où tout acte, sans exception est l'exécution d'une sentence de mort que la Nature ou l'Histoire ont déjà prononcée »<sup>100</sup>. Cette abolition des différences touche aussi les différences de position, de génération.

Les formes dominantes des institutions actuelles sont la forme totalitaire et la forme mafieuse alors que Freud décrivait les modèles de structures pyramidales que sont l'Eglise et l'armée, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*. Le totalitaire parfait vise au « un », en abolissant les différences qui fondent les individus comme sujets, le retour à la mère originaire. Le mythe freudien pose la question de cette femme interdite qu'est la mère originaire dont il ne parle pas comme telle. Il s'agirait de la retrouver pour fusionner et faire du UN (tel le symbolon des grecs). De retrouver ce paradis perdu qu'est le *Nirvana* de la mère. Sur quoi, dans l'archaïque, se fonde cette aspiration à redevenir « un »? La voie religieuse ou totalitaire consiste au « recours à l'un qui est une issue qui revient toujours à sauver le père »<sup>101</sup>.

Nous pourrions avancer l'hypothèse que le processus génocidaire induit pour le bourreau une fixation à ce stade, ou du moins une régression à des stades antérieurs à la formation du moi.

Dans l'histoire de l'évolution de tout sujet, nous trouvons des stades ou complexes qui sont à la racine du totalitarisme. En particulier le complexe de sevrage et le complexe d'intrusion.

Le complexe de sevrage fixe la relation du nourrissage comme forme primordiale de l'imaginaire maternelle. Le sevrage laisse une trace permanente dans le psychisme, c'est une crise vitale. Le nourrisson connaît la détresse, tension vitale qui se résoudra en tension mentale. A cette époque, le moi n'est pas constitué.

Le sevrage constitue la source originelle de l'ambivalence qui fondera plus tard l'Œdipe. C'est la source aussi du totalitarisme.

Le déclin du complexe de sevrage laisse place au complexe d'intrusion.

---

<sup>100</sup> ARENDT Hannah, *Les origines du totalitarisme*, Quarto, Gallimard, 2002, p 823

<sup>101</sup> IZCOVICH Luis, « Du nom du Père au père qui nomme », dans *Champ Lacanien*, fev 2006, La parenté, la filiation, nomination, N° 3, Ecole de psychanalyse des forums du champ lacanien, p28

Ce sont les réactions du jeune enfant face à un semblable, la riposte qui signe une évolution mentale par sublimation de l'ambivalence jalouse qui devient participation jalouse et concurrence sympathique. Là s'originent psychoses ou névroses (concurrence). Le despotisme prend sa source dans ce complexe d'intrusion, car il n'y a pas de différenciation moi/autre et il y a confusion entre objet d'amour/ objet d'identification. La concurrence vitale s'exprime à l'égard du frère, c'est le moment fondateur du « je », le moi se structurant en même temps que le « je ». Le tiers objet permet de se structurer. Il y a alors rivalité (autrui) et accord (sujet socialisé). La béance causale qui s'origine dans la crise biologique et le traumatisme de la naissance donneront le *traumatisme*<sup>102</sup> de la langue, ce qui de l'intrus restera inassimilable.

Pour le bourreau, le retour de ce processus est toujours accompagné de l'idée d'épuration ethnique. L'exemple du Cambodge est explicite : « Celui qui proteste est un ennemi ; s'il s'oppose, il devient un cadavre. » Dans ce régime, les hommes sont réduits à des microbes susceptibles d'infecter le peuple ancien. Leur projet hygiéniste vise tant à purifier la société khmère de sa tumeur « bourgeoise » qu'à produire une humanité dénaturée, totalement soumise à l'Angkar : « Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien savoir, ne rien comprendre, aimer et obéir à l'Angkar sans poser de questions. »<sup>103</sup>

La réactivation de ce complexe est opérée par le traumatisme violent et massif. L'extérieur se renverse sur le dedans, pénètre la vie psychique, comme un « trou dans le psychisme ». Le moi-peau, dont nous allons parler ensuite, est troué. Le moi-peau est comme une membrane cellulaire ; le trauma fissure la bulle du sujet qui n'a plus de coquille, de réceptacle pour assurer sa contenance. Le sujet ne peut plus alors soutenir les regards, il s'effondre. Le sujet rejette son contenu psychique traumatique sur le monde, par transfert ; dans le cas du génocide, il n'en a pas la possibilité. La honte de la profanation envahit le sujet, profané dans son humanité, « une personne gravement humilié porte sa vie durant l'inguérissable cicatrice de sa honte ».<sup>104</sup>

Aux complexes antérieurs à la formation du moi, il convient d'ajouter la déliaison des pulsions comme origine du totalitarisme.

<sup>102</sup> Employé par J. LACAN

<sup>103</sup> SOKO Pha-Vakali, « *le génocide cambodgien, déni et justice* » Etudes, 2008/3 p297-

<sup>104</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 57

## **IE2- Pulsions**

Il semble que ce soit le règne absolu de la pulsion. Freud dans *pulsions et destins de pulsion* (1915), indique que tout au début de la vie psychique, le moi est investi par les pulsions.

L'obsessionnel projette au dehors la pulsion de mort pour se protéger. Vouloir s'appropriier l'autre, c'est essayer d'unir pulsions de vie et pulsion de mort après la destruction de l'autre. La mise à distance va jusqu'à la mise à mort. Il s'agit de désintrinsication pulsionnelle.

Intrinsication, désintrinsication président à la naissance psychique. Freud dans *Psychologie collective et analyse du moi*, indique une forme originaire du lien affectif à l'objet, au stade preoedipien marqué par la relation cannibalique ambivalente. « Au tout premier début, à la phase orale primitive de l'individu, l'investissement d'objet et l'identification ne sont peut-être pas à considérer. »

Pour saisir ce qu'on appelle déliaison ou désintrinsication pulsionnelle, revenons sur la théorie Freudienne des pulsions. Freud a établi deux théories des pulsions. . La liaison de l'affect est la part perceptible, langagière du couple affect-représentation, assurée par la pulsion de vie, Eros. Freud distingue la pulsion de l'excitation (*Pulsion, destin de pulsions*), L'excitation est externe. La pulsion est le produit d'une excitation interne en excès qui ne cesse que si elle peut fonctionner ou est détournée de son but initial. Cela induit le refoulement, façon dont l'appareil psychique essaie de gérer la quantité en excès d'excitation. Freud s'opposera à l'idée d'une pulsion de « sublimation éthique » poussant l'homme vers le surhomme, ce qui est évoqué par le totalitarisme. (fabrique de surhommes).

Il y aurait désintrinsication pulsionnelle, par destruction des objets d'amour, l'attaque des liens et « humiliation narcissique et l'impossibilité d'une mise en sens. Les totalitarismes ont ce savoir. Croient-ils ainsi se protéger en la faisant porter par d'autres de la composante mortifère de la désintrinsication induite par le régime totalitaire »<sup>105</sup>

Dans le cas du génocide, l'absence de liaison aboutit à l'effondrement

### **IE2a-Pulsion de mort :**

---

<sup>105</sup> RIBAS Denys « Chroniques de l'intrinsication et de la désintrinsication pulsionnelle », *Revue française de psychanalyse* 5/2002 (Vol. 66), p. 1689-1770. URL : [www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-5-page-1689.htm](http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-5-page-1689.htm). DOI : 10.3917/rfp.665.16

A partir de 1920 Freud dédouble la pulsion sexuelle en *Eros* et *Thanatos*. A partir de *Au-delà du principe de plaisir*, Freud va se rendre compte qu'il n'y a pas que les pulsions sexuelles mais aussi le pôle de la destructivité : la pulsion de mort. Freud définit les deux espèces de pulsion en précisant que la dérivation sur le monde extérieur des motions destructives se fait par la musculature. Le sadisme est donné comme exemple. La désintringation est le cas de la régression sadique anale, que nous pouvons associer aux phénomènes génocidaires. Pour reprendre l'étude d'où nous étions partis l'an passé, la mélancolie exprime la sévérité du surmoi et la désintringation pulsionnelle. Freud va préciser le rôle de l'identification au père (genèse du surmoi) et l'articulation à la désintringation. Pour Freud, les pulsions de mort sont rendues inoffensives en se liant aux pulsions érotiques, déviées vers l'extérieur pour la plupart en agression et continuant pour l'autre part leur travail interne.

Freud s'interrogea pendant et après la première guerre mondiale, pour s'intéresser aux phénomènes de foule et à inventer « la notion de pulsion de mort, à réfléchir aux causes de la guerre et au malaise de notre monde. »<sup>106</sup> Dans *Pourquoi la guerre ?* Freud évoque la théorie des pulsions, avec la notion de pulsion de mort que l'on ne trouve pas encore dans « *Ephémère destinée* » « nous ne pouvons le déduire actuellement d'aucune hypothèse »<sup>107</sup> Dans « *Pourquoi la guerre* » (1932), la pulsion de mort est invoquée comme pulsion de destruction qui se tourne vers l'extérieur, comme dans le cas de la guerre. Pour Freud, tout ce qui promeut le développement de la culture travaille contre la guerre ; par l'identification, la solidité des liens affectifs et l'amour, on peut éviter la guerre. Cela apparaît pleinement dans le dernier texte de Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, au « moment où se déchaîne l'ennemi du genre humain, sous la figure du nazi a-t-il l'intuition qu'une forme inouïe de destruction de la civilisation, du champ de la parole et du langage, commence ? Le signe que quelque chose d'encore impensé se produit ? »<sup>108</sup>

Pour Lacan, il s'agira de la limite du signifié : « Ce que Freud nous a apporté sous le terme d'instinct de mort. Il s'agit de cette limite du signifié qui n'est jamais atteinte par aucun être vivant, ou même qui n'est jamais atteinte du tout sauf cas exceptionnel, probablement mythique. [...] quelque chose qui se trouve virtuellement à la limite de la réflexion de l'homme sur sa vie, qui lui permet d'entrevoir la mort comme la condition absolue,

<sup>106</sup> HADDAD Ibid, p 174

<sup>107</sup> FREUD S., *Ephémérité*, Œuvres complètes XIII, PUF, 1988, p327

<sup>108</sup> CHRISTIEN-PROUET Claire, « Moïse : déplacement, déformation, déni, une écriture du trauma », *Les traumatismes causes et suites* » *Actes des journées de décembre 2004*, Ecole de psychanalyse des forums du champ lacanien, p27

indépassable de son existence. ». [...] une surface efficace du signifiant où celui-ci reflète, ce que l'on<sup>109</sup> peut appeler le dernier mot du signifié, c'est-à-dire de la vie, du vécu, du flux des émotions, du flux libidinal. C'est la mort, en tant qu'elle est le support, la base, l'opération du Saint esprit par laquelle le signifiant existe». L'instinct de mort est intriqué à l'amour en ce que , l'amour dans sa pente opposé au désir et mis en perspective avec la mort, est *la mourre* : « Ce sentiment que j'ai appelé [...], que j'ai appelé le support, le support de ce qu'il faut bien que je reconnaisse, la haine, en tant que cette haine est parente de l'amour; « *la mourre* »<sup>110</sup>.

La mélancolie étant le versant extrême de l'énamoration, le sujet est propulsé dans l'orbite de la pulsion de mort. La faillite du discours se manifeste dans l'acte du laisser tomber, illustré par le suicide du mélancolique. Il n'y a plus de parole ni d'adresse à l'Autre, de *parlêtre* le sujet devient *désêtre*. Ce sont les épousailles par la mort avec lui-même. Dans *Logique du fantasme*, séminaire inédit du 11 janvier 1967, on peut lire: le « ça, c'est une pensée mordue de quelque chose qui est, non pas le retour de l'être, mais comme d'un désêtre- de même l'inexistence au niveau de l'inconscient est quelque chose qui est mordu d'un je pense qui n'est pas *je*. »<sup>111</sup>

Les pulsions de vie tendent à la liaison, la pulsion de mort à la déliaison en visant le sujet lui-même. Le combat entre l'Éros et la pulsion de mort serait pour Freud ce qui fonde la culture humaine et forme le surmoi. Les techniques nazies visaient une désobjectalisation systématique en séparant les êtres, brisant les liens, les liens familiaux. Toute mise en sens devient impossible. Nathalie Zaltman pense que l'on peut créer de la pulsion de mort.

Bernard Penot, dans son article traitant de la pulsion de mort,<sup>112</sup> pose la question de l'identité de nature entre déni-clivage et processus de deuil, en ce qui concerne la force de dé-liaison.

Il s'agit donc de considérer si la même force dé liante, dissociative, puisse produire des processus désorganisateur ou subjectivants. Bernard Penot indique que, dans sa clinique, il a pu observer les effets forclusifs et désymbolisants de la communauté silencieuse de déni ; des héritages traumatiques ; nous pouvons rapprocher cela du silence hérité évoqué dans la première partie et de l'empêchement du deuil.

<sup>109</sup> LACAN, *Le séminaire, livre IV, la relation d'objet*, 1956-57, LE SEUIL, Paris, 1994 p 48

<sup>110</sup> LACAN, L'insu que sait de l' une-bévue s'aile a mourre, *Séminaire 1976-1977, leçon du 17 mai 1977*

<sup>111</sup> LACAN, *Logique du fantasme*, séminaire inédit du 11 janvier 1967

<sup>112</sup> PENOT Bernard, « Ladite " pulsion de mort , une force indispensable à la vie subjective (Déconstruction d'antéros) », *Revue française de psychanalyse*, 2006/3 Vol. 70, p. 767-780. DOI : 10.3917/rfp.703.0767

Winnicott s'oppose à la pulsion de mort. Winnicott fait une distinction essentielle : l'objet primaire est subjectif, il ne peut être défini par l'extériorité, il est une production du sujet. Il est une création dont l'individu est le servant. Le sujet n'est pas délivré de la tyrannie du subjectif. Le sujet n'a pas conscience de la création de cet objet, mais il est soumis à sa création en le prenant pour objet objectif. Plus tard il prendra le nom d'objet objectivement perçu. Winnicott élabore ensuite sur le créé et le trouvé. Mélanie Klein présente une topique différente de l'organisation du psychisme avec un self et un objet pouvant être projeté ou clivé. Pour Mélanie Klein, la pulsion de mort induit le moi à tomber en morceaux.

André Green parle de déliaison car pour lui, la pulsion de mort a pour manifestation le désinvestissement.

### **IE2b- Pulsion d'emprise, cruauté :**

La pulsion d'emprise est un processus de déliaison composite que l'on trouve en cas de viol, de génocide. Elle serait une composée par l'intrication des notions Freudiennes de cruauté, (1905), de fécalisation, (1913), de sadisme (1915). Nous retrouvons la pulsion d'emprise dans les figures de la perversité, de la torture, du harcèlement et de l'extermination.

Son expression sociopolitique est la dictature, le fanatisme culturel et cultuel, l'esclavage.

La cruauté génocidaire est omniprésente, Freud parlera de pulsion de cruauté.

Le terme de cruauté, *Grausamkeit*, apparaît sous la plume de Freud en 1905 ; ensuite comme pulsion de cruauté, dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*(1905-10). Elle est, dans ce texte, peu différenciée du sadisme : « Freud indique plusieurs pistes qui nous permettent de préciser le champ de la cruauté. Liée à la pulsion d'emprise – « la tendance à la cruauté dérive de la pulsion de maîtriser » –, elle est à l'origine indépendante de l'excitation sexuelle – « la cruauté... est, dans son développement, encore plus indépendante de l'activité sexuelle liée aux zones érogènes » –, mais peut secondairement se sexualiser; la pulsion de cruauté est une pulsion partielle »<sup>113</sup>.

On retrouve la cruauté citée dans l'œuvre de Freud concernant : la cruauté du névrosé obsessionnel (dont *l'Homme aux rats*), la cruauté mélancolique, la cruauté du surmoi, ; dans la seconde topique, la cruauté anthropologique. La « cruauté de l'homme originaire », étant le destin du cannibalisme primitif, qui fonderait, selon *Totem et Tabou*, le lien social.

<sup>113</sup> MATOT Jean-Paul : « *La cruauté et les avatars de la subjectivation* », *Cahiers de psychologie clinique*, 2004/1 no 22, p. 29-54. DOI : 10.3917/cpc.022.0029

La cruauté infantile caractérise la sexualité infantile prégénitale. Freud indique également que le sadisme est une composante agressive de la pulsion sexuelle. L'union ou intrication sexuelle ne figurera qu'en 1923 dans *le moi et le ça*. Freud met la cruauté en relation avec la peau, ce qui est le cas pour l'extermination accompagnée de dépeçage, de blessures.

Winnicott indique que la cruauté est une phase précoce du développement, antérieure à la différenciation dedans-dehors. Winnicott situe cette phase vers 5-6 mois, phase où l'enfant prend plaisir à une relation cruelle avec sa mère, manifestée dans le jeu.

S'agirait-il, pour le cas du génocide, d'une régression à ce stade de cruauté archaïque, où l'autre, rendu à l'état de chose devient victime d'un jeu cruel ? La dimension imaginaire du jeu étant aboli, il s'agit d'un jeu meurtrier.

L'enfant détruit également ses objets transitionnels. Pour Winnicott (1971), l'agressivité accompagne un clivage entre bons et mauvais objets. La sexualité se mettant au service de l'emprise. P. Denis reprendra en 1997 cette notion en définissant *un au-delà du sadisme*, désinvesti du lien libidinal, qui amène à une décharge par passage à l'acte. Jean-Paul Matot, dans son article « *la cruauté et les avatars de la subjectivation* »<sup>114</sup> postule une cruauté pure qui est un en-deçà du sadisme. Il s'agirait du clivage précoce ou d'une absence d'intégration d'expériences de satisfactions insuffisantes et des expériences de frustration. L'objet non reconnu comme tel est soumis à une emprise cruelle accompagné d'un investissement hallucinatoire d'un objet idéalisé. La destructivité originale serait donc préobjectale. Avant la dualité amour/haine, la pulsion de cruauté est sans pitié. C'est une mesure d'autoconservation par rapport aux premiers contenants et contenus maternels, avant la construction de sentiments. Le bébé s'approprie par effraction et donc par violence, les contenus et contenants maternels, « indispensables à la constitution de ses propres enveloppes et contenus psychique. La cruauté implique [...] une désobjectivation et appartient au registre narcissique du « pur », tandis que le sadisme, modalité de rapport à l'autre, [...] relève du registre objectal ».<sup>115</sup>

La cruauté est donc proche de l'instinct. La pulsion se concevant par lien à l'objet, il s'agirait alors d'un stade antérieur à la pulsion. La mère assurerait la liaison entre instinct et pulsion. Cela ramènerait à des stades de construction du psychisme antérieurs à la naissance. Cela

<sup>114</sup> MATOT Jean-Paul : « *La cruauté et les avatars de la subjectivation* », *Cahiers de psychologie clinique*, 2004/1 no 22, p. 29-54. DOI : 10.3917/cpc.022.0029

<sup>115</sup> Diem page 7

nous conduirait à la construction de la pulsion de mort Freudienne, que nous reprendrons plus tard. Le masochisme originaire serait rendu inoffensif par la libido en dérivant la pulsion vers l'extérieur, la partie conservée dans l'organisme serait alors liée libidinalement en masochisme érogène et originaire.

Cet apport théorique permet d'avancer l'hypothèse que cette pulsion de cruauté anime les bourreaux, les situant à un stade préobjectal, stade auquel ils vont ramener les victimes, et ce, par différents procédés. La cruauté meurtrière serait donc un des destins possibles de la cruauté infantile. Jean-Paul Matot avance qu'il s'agirait d'une « organisation défensive narcissique répondant à une carence conjuguée du masochisme originaire du bébé et de la capacité « contenante » de l'objet primaire. »<sup>116</sup>. La capacité contenante s'entendant alors comme comprenant une fonction de lien et de limite.

La cruauté suppose une absence d'identification à l'autre, une absence d'empathie. Faute de pouvoir se mettre « dans la peau » de l'autre, il lui fait « la peau » et lui arrache son enveloppe identitaire, dans cet exemple confondu avec la vraie peau que l'on arrache.

Enfin, si nous prenons l'angle étymologique, nous apprenons que le mot « cru » dérive d'une racine indo-européenne « *kreu* » qui désigne la chair crue, saignante, le sang répandu. Cela se retrouve dans le grec « *kreas* », « *creatós* » qui signifie chair saignante. Cruor en latin désigne le sang répandu « *crudus* », saignant et « *crudelis* », cruel, qui se plait dans le sang.

### **IE3-Instances psychiques :**

#### **IE3a-Surmoi, surmois et destruction**

Nous avons vu que la pulsion de mort préside à la formation du surmoi.

Dans le *Moi et le ça*, 1923, il est question du Sadisme du moi, en relation avec la mélancolie : « le sur-moi attire à soi la conscience, dans la Mélancolie. Mais ici le moi ne se risque à aucune protestation, il se reconnaît comme coupable et se soumet aux punitions.[...] l'objet auquel s'adresse la colère du sur-moi a été accueilli<sup>117</sup> dans le moi par identification ». <sup>118</sup> On y lit encore : « le sur-moi surfort a tiré à soi la conscience [et] fait rage contre le moi avec une violence sans ménagement, comme s'il s'était emparé de tout le sadisme disponible dans

<sup>116</sup> MATOT Ibid page 19

<sup>117</sup> FREUD S., *Le moi et le ça*, 1923, dans Œuvres complètes tome XVI, PUF, Paris, 1991, p 273

<sup>118</sup>Ibid., p 294



l'individu. [...] ce qui règne dans le surmoi est pour ainsi dire une culture pure de pulsion de mort ». <sup>119</sup>

La haine absolue évoquée par Sade signe le pouvoir du surmoi archaïque. Surmoi ici incarné dans le réel du génocide ; allant plus loin, Alain Didier Weill dans son ouvrage *Les trois temps de la loi*, parle des 3 surmois qui se manifestent par la prédiction de trois prises de paroles différentes.

Le premier surmoi archaïque est injonctif. Il établit le silence absolu : « pas un mot ! », « ne deviens pas ! ». Il marque une capacité de choix, d'intervalle, un choix possible de désaveu. Le sujet se renie en tant qu'être parlant. Ceci est en lien avec le pouvoir du regard. Cela évoque Méduse. Le regard sans parole indique à l'inconscient un savoir absolu qui accède à l'inaccessible. « qui fait de lui un homme en procès, surtout s'il ne connaît pas la nature du chez d'inculpation ». <sup>120</sup>

Le second surmoi est censeur, « n'insiste pas ; tu as dit un mot, tu n'en diras pas deux ! ». La censure a laissé passer un mot.

Le troisième surmoi advient quand le sujet a transgressé la censure du second surmoi : « trouveras tu le troisième mot qui transmutera ton insistance en persévérance ? » <sup>121</sup>

Dans le cas du génocide et du camp, c'est au niveau du premier surmoi que nous nous situons. L'utilisation de l'injure en témoigne : l'insulte diffère de l'injure. Cela répond au commandement surmoïque, « n'insiste pas ! ». L'injure dit quelque chose de faux qui réduit celui qui la reçoit à son contenu. L'injure préjuge de l'avenir et semble indiquer : il n'y a pas d'avenir pour toi. Cela renvoie à une identité de déchet. L'insulte est une affirmation, qui s'adresse à un sujet déchu de la parole.

Si la loi n'est pas payée, s'applique la loi du surmoi qui produit un symptôme : le sujet « sous le mauvais œil de la conscience surmoïque vivra cette parole comme bégayante, ce corps comme lourdaud, cette image comme laide. » <sup>122</sup> Nous pouvons considérer que c'est ce qui ce passe à l'encontre du peuple exterminé. La loi surmoïque diffère de la loi symbolique. La loi symbolique permet l'accès à la liberté. La loi surmoïque emprisonne. La première instaure le

---

<sup>119</sup> Ibid., p 296

<sup>120</sup> DIDIER-WEILL Alain, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995, p 69

<sup>121</sup> DIDIER-WEILL Ibid, p 31

<sup>122</sup> Ibid , p 307

temps historique, introduisant le devenir, permettant la commémoration. La seconde fige le temps en un présent perpétuel. C'est l'anti histoire, l'immémoriale. Ce qui est pervers, c'est d'abord le temps. Le temps est suspendu.

Un exemple du surmoi haineux et archaïque est celui de la projection antisémite. Selon les travaux de Bela Grunberger<sup>123</sup> L'antisémite satisfait les exigences de son surmoi. Les projections de l'antisémite sont un noyau irréductible, un secteur du moi isolé de la personnalité mais qui attire à lui une quantité importante de libido et soumet à son rayonnement le reste de la personnalité du sujet. Ceci est à rapprocher du refoulement originaire que nous exposerons plus tard.

Le gouvernement de la Russie tsariste organisait périodiquement des pogromes qui visaient un but analogue à celui de certains gouvernants romains procurant à leur peuple « *panem et circenses* ». la foule russe pouvait donner libre cours à ses instincts et, ayant tué, violé et pillé retournait ensuite docilement à ses paisibles occupations. On peut comparer ces abréactions aux fêtes dont parle Freud dans *Psychologie collective et analyse du moi* : qui ont pour effet de libérer l'homme de la pression de son Surmoi.

L'antisémite, et tout bourreau, a un moi immature, comme morcelé, le sujet a la peur du morcellement, et porte la crainte intense de la castration. L'antisémite vit dans le processus primaire et ignore le sens de la réalité en ce qui concerne son noyau spécifique. Il vit dans un fantasme, toute référence à la réalité ne peut que l'irriter, il la refuse. Le manque d'homogénéité de son Moi explique comment il peut être bourreau sadique et brave bourgeois, bon mari et bon père. Son Surmoi inachevé est fait de formations surmoïques correspondant chacune à une phase différente de l'évolution et qui se chevauchent.

Le rôle prépondérant est joué par un Surmoi de formation précoce construit non pas sur l'introjection achevée des objets, mais de leur action éducative. Il s'agit d'un dressage figuré dans l'inconscient par l'introjection du phallus anal en tant qu'objet partiel. Surmoi-pré-génital qui s'impose par sa sévérité qui aboutit non pas à une véritable identification mais à un conditionnement. Fait d'ordres et d'interdictions. Les principes moraux y sont remplacés par des formules et des recettes et les valeurs éthiques par une construction pseudo-morale qui traduit un système de rapports de forces. Dans le totalitarisme, il ya une pyramide anale,

---

<sup>123</sup> GRUMBERGER Bela, CHASSEGUET-SMIRGEL Janine, *Refoulement, Défenses et interdits*, coll Les grandes découvertes de la psychanalyse, Laffont-Tchou, Paris, 1979

chacun est à la fois sous une dépendance positive et négative, supérieur et inférieur à quelqu'un dans la pyramide. Le surmoi est le représentant de la puissance coercitive ( Ferenczi parlera de moralité des sphincters). L'appui sur un Surmoi régressif est le résultat de l'introjection de la puissance du Surmoi. Les nazis se défendaient en disant qu'ils obéissaient aux ordres. Duch également « qui voulait être productif et apparaître comme un bon instrument de la révolution ». <sup>124</sup> C'est-à-dire à leur Surmoi prégénital, par rapport auquel ils étaient innocents. Tout ce qu'on leur reproche se trouve dans une dimension extra-surmoïque (extérieure à leur Surmoi) qu'il leur est impossible d'appréhender. Eichmann quant il écoutait l'énumération de ses crimes ne bronchait pas et ne comprenait pas, mais si le président du tribunal lui rappelait qu'il devait se lever, il se confondait en excuses et rougissait de honte. Il se sentait coupable, fidèle à une morale de dressage formelle. Le procès Duch témoigne de la même attitude.

Les projections se font sous la pression de ce Surmoi prégénital, les différentes accusations portées contre les Juifs trahissent leur origine prégénitale, la stéréotypie témoigne de leur caractère régressif, archaïque. « Les Juifs ont empoisonné les puits » caractère oral-anal de cette accusation comme le meurtre rituel, projection de l'agressivité orale contre la mère. Il y a équivalence entre le Juif et la sorcière, mère terrible, mère phallique toute-puissante et dangereuse ; le Juif est un être diabolique, incarnation du Mal.

Dans le même registre, le prétexte aux massacres des Arméniens est celui d'être des ennemis de l'intérieur, au cœur d'un complot visant à démanteler l'armée ottomane (trois armées turques sont alors sous commandement allemand). <sup>125</sup>

Le diable représente la composante anale des pulsions qui les culpabilisent et dont le siège est dans le bas du corps, le diable par sa couleur, ses odeurs et ses mœurs représentant le monde excrémental. L'anti sémitisme est une régression spécifique affectant le Moi sur un mode particulier mais le touchant dans son ensemble quant à son homogénéité et les relations que maintiennent entre eux les contenus introjectés qui le composent. L'antisémite, le bourreau tortionnaire, ne peut ni ne veut user des mécanismes névrotiques habituels ou alors ils sont insuffisants. Il ya remplacement de ces mécanismes par projections sur le Juif. D'apparence saine, l'organisation psychique du tortionnaire montre sa dépendance absolue à ce noyau projectif.

<sup>124</sup> MERIGEAU Pascal, article « l'œil du mal », *Téléobs* du 7-12 janvier 2012

<sup>125</sup> Portail de ressources pédagogiques : <http://itinerairesdecitoyennete.org/>

Son Moi est en parfaite harmonie avec son idéal du Moi. La projection sur le juif est la réussite du paradis manichéen. Tout le mal se trouve désormais d'un côté et tout le Bien de l'autre. L'idéal du Moi est narcissique et la satisfaction est celle d'une intégrité narcissique parfaite retrouvée par la projection sur le Juif. L'Accusation est le camouflage d'une blessure narcissique à vif qui sans ce camouflage compromettrait l'équilibre topique dont le maintien est si difficile à l'antisémite ; levier pour guérir la blessure narcissique de la défaite de 1918 dont souffrait le peuple allemand tenu par Hitler. Les faibles et velléitaires projettent leur blessure narcissique qu'ils n'arrivent pas à supporter. L'anti-sémite fait jouer au Juif sur un mode différent le rôle que le fils fait jouer à son père en général. « l'antisémitisme, c'est la peur devant la condition humaine » ( Sartre). L'anti-sémitisme et la paranoïa génocidaire seraient alors une variante de la relation œdipienne : Frapper le père : <sup>126</sup>:

Selon Bela Grumberger, le racisme aurait comme fondement l'hégémonie du catholicisme qui aurait imposé le Christianisme, dont, notamment les Juifs. Cela est relié aux lois du Père, au monothéisme, plus tard représentées par le surmoi. Le monothéisme impose les lois du père et transforme la culpabilité œdipienne quasi consciente en culpabilité profonde. Le christianisme a divinisé la figure maternelle restée vierge et père déporté au Ciel. Le juif a chassé l'homme de son intimité avec la mère mais a installé en lui un juge pour le persécuter en punissant son désir œdipien. Le juif ayant imposé la règle du père, ce point est utilisé par l'antisémite pour l'abréaction de son conflit œdipien. Dans cette configuration, le juif représente le père et doit être irréprochable. Cela renvoie à la crise d'adolescence et à une haine œdipienne. On peut observer plusieurs peuples chrétiens frappés de génocide, dont les chrétiens d'orient actuels.

L'analité conflictuelle est projetée sur les juifs en bloc. Saleté et argent mais fausseté et agressivité ; Crainte paranoïaque de pénétration anale : les juifs sont partout. Ils deviennent les monstres lubriques, qui violent les allemandes innocentes pour « souiller la race ».

Cette représentation régressive suit la ligne de désindividualisation. Il s'agit d'enlever au juif ou à toute autre victime toute caractéristique personnelle. (Faire précéder son nom de la catégorie Juif). Ils ne sont plus que des numéros dans les camps de concentration, on peut en exterminer un certain nombre sans tenir compte de leur identité. C'est un procédé sadique anal utilisé dans un but différent du sadique. But non pas de jouissance mais de déculpabilisation, mais les deux peuvent se mêler.

<sup>126</sup> GRUMBERGER Bela, CHASSEGUET-SMIRGEL Janine, *Refoulement, Défenses et interdits*, coll Les grandes découvertes de la psychanalyse, Laffont-Tchou, Paris, 1979

Le juif devient une figure fonctionnelle catégorielle, recevant les projections en permettant une abréaction déculpabilisée qui s'exerce sur un objet qui a perdu ses références personnelles historiques. C'est à l'identique dans les contes de fées, le guignol ; régression désindividualisante ont valeur cathartique. L'antisémite condense toutes ces figures imagoïques schématiques et archaïques en une seule image, celle du juif qui reçoit toutes les projections, c'est-à-dire toutes les charges pulsionnelles négative à elle seule. Il devient une figure composite, tel l'objet du cauchemar mais sans l'angoisse.

### **IE3-b Moi idéal et idéal du moi du bourreau**

Le moi idéal du bourreau supplée à l'idéal du moi détruit de la victime. Car « le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface. »<sup>127</sup> Dans le génocide, c'est un déni collectif du moi corporel des sujets qui sont corporellement anéantis.

Reprenons l'étude établie en Master un concernant la libido du moi, au travers du texte, *Ephémère Destinée*. Freud y évoque cette instance, concernant la mélancolie et la réaction à la perte d'objet. Dans la mélancolie, la perte est insue du sujet, à la différence de la victime et du survivant du génocide. Cependant nous pouvons dire que dans les deux cas, il y a faille narcissique et défaut d'investissement d'objet par identification à l'objet perdu. Il s'agit de la relation à l'objet d'amour.

Dans « *Pour introduire le Narcissisme* », texte de 1914,<sup>128</sup> Freud développe ce qu'est la « libido du moi », comme donnée structurale repérable par des phénomènes psychologiques. S'ensuivra un réaménagement théorique des notions de « *moi idéal* » et « *idéal du moi* ». Freud détaille la relation entre narcissisme et auto-érotisme (qui est l'état de la libido à son début), les pulsions du moi se scindant entre libido sexuelle et énergie non sexuelle. Ce qui va se rajouter aux pulsions auto-érotiques qui existent dès l'origine et permettra au narcissisme de prendre forme. Dans le « normal » existent des états de retrait narcissique de la libido sur la personne propre, comme dans l'état de sommeil. Cela permet de maîtriser les excitations qui, sinon, deviendraient pathogènes, c'est une élaboration psychique qui concerne les objets réels ou imaginaires. La vie amoureuse en est un autre exemple.

<sup>127</sup> FREUD S., *Le moi et le ça*, 1923, dans Œuvres complètes tome XVI, PUF, Paris, 1991, p 270

<sup>128</sup> FREUD S. *Pour introduire le Narcissisme*, dans la vie sexuelle, PUF, 1969

Les premières pulsions sexuelles s'étayent d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi, dont elles ne se rendent indépendantes que plus tard. L'étayage se fait d'abord à partir des premiers objets sexuels, à savoir les personnes qui ont à faire avec l'alimentation, les soins, donc la mère et son substitut. Dans la rupture, le deuil, le moi est modifié : « qu'un tel objet soit abandonné, par obligation ou nécessité, il n'est pas rare qu'alors, à la place, survienne la modification du moi qu'il faut décrire, ainsi que dans la mélancolie, comme érection de l'objet dans le moi. »<sup>129</sup> Dans le cas du génocide, le moi est anéanti.

Au titre social et collectif, concernant le génocide, il convient de se situer au temps de la horde, signifiée par le repli tribal du bourreau. Si nous prenons quelques repères dans l'œuvre de Freud, nous notons que ce repli qui est évoqué dans *Ephémère Destinée*, la réunion devant être stable et durable, l'union des liens affectifs asseyant le sentiment communautaire « *la tendresse pour nos proches et la fierté de nos points communs* ». Repli tribal du bourreau mais continuité de la violence dans le cas du totalitarisme.

Selon René Kaes, l'idéologie est un moi-idéal qui permet au sujet d'avoir un rempart contre l'effondrement, un étayage qui ne fait jamais défaut. Il conclut avec son groupe un pacte inconscient qui renonce à la pensée élaborative et à l'individuation. Ce pacte tient lieu d'objet total, qui abolit les différences perçues comme menaçantes.

Cette conception particulière du Moi-Idéal est à l'origine d'une explication nouvelle des exterminations de masse : pour le fanatique, parce que son Moi-Idéal repose sur une identification adhésive à l'idéal incarné par le leader, tout écart par rapport à cet idéal est une menace mortelle d'arrachement : « Toute séparation, donc toute distance qui permettrait la critique, est mortelle pour l'identité archaïque ainsi recréée. le collage au leader – au Führer – ou à la croyance devient alors... vital. »<sup>130</sup>. L'extermination d'une collectivité provoquant une désintringation, une fusion régressive en deçà des lois et limites individuelles.

Le narcissisme du fanatique s'organise donc de façon singulière. Les hypothèses avancées sont soit qu'il avait déjà un Moi-Idéal au lieu d'un Idéal du moi et son adhésion au groupe, fait lié à son histoire personnelles, soit qu'il avait un idéal du moi qui a régressé au Moi-Idéal par l'intermédiaire du phénomène collectif dont le leader est à l'origine. Le leader étant alors

---

<sup>129</sup> Ibid, p 273

<sup>130</sup> DIATKINE Gilbert « Malaise dans la civilisation et désintringation pulsionnelle », *Revue française de psychanalyse* 5/2002 (Vol. 66), p. 1845-1851.

considéré comme exportant sa propre désintrinsication pulsionnelle, en expérimentant ainsi l'amour maternel, en empêchant la réflexion qui permettrait la mise en sens.

La clinique peut éclairer les extrêmes du bourreau.

#### **IE4- Jouissance et horreur :**

La jouissance du bourreau n'est plus limitée.

Nous pouvons identifier plusieurs catégories de jouissances : Jouissance phallique, liée à la parole, au langage, au hors-corps, effet de castration, .jouissance corporelle : hors langage, antérieure à la signification phallique, jouissance de l'autre. La jouissance induit un clivage réalité interne et réalité externe. La jouissance corporelle est celle que Freud remarque dans la proximité de la jouissance et de l'horreur. Découverte par le cas clinique de *l'Homme aux rats*, mettant en évidence que béatitude et barbarie peuvent se confondre ou plutôt fusionner. Il s'agirait alors d'une jouissance totalisante, qui réussirait là où cela rate dans la rencontre sexuelle. L'antisémite ou tout bourreau est un régressé anal. Pour l'anal, seule l'insertion organique dans un système social organisé valorise narcissiquement l'individu et peut lui donner un phallus.

La parole serait ce qui permet de réguler l'arrivée de la jouissance en protégeant de son excès. Jouissance et désir sont posés comme antagonistes par la clinique. Grâce à la parole via la castration, la jouissance « va passer dans les réseaux du signifiant pour y être tamisée. De ce fait se met en place une jouissance différente, une jouissance limitée, permise, qu'on a coutume d'appeler jouissance phallique ». Dans la mesure où le signifiant phallique produit par la métaphore paternelle vient attester – et en même temps verrouiller leur articulation – de l'impossibilité de la conjonction de la jouissance et de l'horrible. Dans le cas de génocide, cette régulation n'a pas lieu, tous les excès sont possibles.

Cela renvoie à la question d'Antigone. Sophocle la dépeint comme inhumaine, en proie au surmoi archaïque, dans l'envers du désir pur et incestueux qui est le rapport à la mort. Il s'agit de la jouissance incestueuse en rapport avec la Chose. Freud parlera plutôt de pulsion, Lacan de jouissance. Le rapport à l'Autre originaire est désubjectivant, déshumanisant car annihilant la parole. La jouissance est un excès, une surtension pulsionnelle, douleur, satisfaction ou insatisfaction. Si, pour Freud, l'interdicteur de l'inceste, c'est le père, pour Lacan, c'est le langage qui rend l'inceste impossible. Pour habiter le monde médiatisé des mots, le sujet humain a dû consentir à perdre la jouissance immédiate des choses. Il s'agit alors de perdre le naturel. -La Jouissance ne se limite pas à une expérience de satisfaction ou d'insatisfaction, La

jouissance est hors la loi (du langage), traumatique. Elle réside dans cet excès ("*trop-matisme*") qui est un trou(-*matisme*) dans le symbolique (Lacan, J. 1974-1975). C'est le lieu de l'insupportable. Cela se passe directement sur le brut réel du corps. Le génocide en est un exemple. Le signifiant qui devrait canaliser la jouissance par la parole et les représentations symboliques est aboli, absent. Ce sont les maux du corps et la violence agie.

La jouissance hors la loi marque l'anéantissement de l'articulation au symbolique. Seule devient prévalente, l'articulation imaginaire et réel, sous l'égide de la haine. La haine, vecteur de l'expression de l'inhumain, ne fait pas appel à la dimension symbolique. Il s'agit d'une dimension imaginaire. (*Lacan séminaire I*). Cela nous renvoie aussi au discours du maître, le maître ayant dans la tradition grecque droit de vie et de mort sur l'esclave, et la mort étant le maître absolu, le maître du maître.

La jouissance sans limite marque l'avènement de la chose, *Das Ding*,

*Das Ding* est une élaboration freudienne qui se trouve dans deux textes : *L'esquisse d'une psychologie scientifique* (1895) et *Die Verneinung* (1934). *Das Ding* conditionne le principe de plaisir et la question du désir qui s'origine du réel. Le sujet tente de retrouver la chose par la voie du symbolique, mais il ne peut y réussir car c'est un réel.

Jacques Lacan reprend ce terme de *das Ding* dans *L'éthique de la psychanalyse*, qu'il écrit *l'achose* et qui vient désigner la mise en place proprement du Réel pour un sujet dans l'émergence de sa subjectivité. *Das Ding*, *l'achose*, c'est la Chose au-delà de tous ses attributs, hors signifié. Il n'y a pas de bon et de mauvais objet, dit Jacques Lacan, il y a du bon et du mauvais, et puis il y a la Chose. *Das Ding* désigne la mère comme premier objet perdu. *Das Ding* est inaccessible, définitivement perdu et non imaginarisable. À la Chose, on n'a pas accès, on a seulement accès à ses coordonnées de plaisir. *Das Ding* vient désigner l'interdit de l'inceste, inceste comme tentative de rencontre avec la Chose, mais du fait que l'on parle, la Chose est inatteignable. C'est la topologie du signifiant qui rend compte de la Chose et qui nous barre l'accès à la Chose. Cela conditionne le fait qu'il n'y a pas de souverain Bien, en tant que celui-ci est *das Ding*, est la mère, et que c'est un Bien interdit. Toute la difficulté à parler de la Chose, c'est que c'est figurable comme un trou, comme un vide, mais en même temps c'est ce dont tout procède. Le cri serait alors une tentative d'inscrire la chose en trouant le silence. Nous recelons un vide, un creux qui nous cause en



tant qu'êtres parlants, et en même temps, ce même lieu, nous l'habitons. *Das Ding* a une dimension d'extériorité.

### **IE5-Extrêmes cliniques :**

Nous prendrons deux exemples : le pervers narcissique et le névrosé obsessionnel avant d'évoquer les aspects psychotiques de l'extermination de masse.

Rappelons les traits du pervers narcissique qui, pour ne pas se confronter à son vide intérieur, agresse l'autre en lui faisant subir ce qu'il craint le plus lui-même, à savoir son propre anéantissement. La crainte de l'envahissement, reposant sur le complexe d'intrusion que nous avons évoqué plus haut conduit à une relation de dépendance, de propriété qui assoit la toute-puissance du pervers. Si le pervers a besoin, de façon symbolique de la chair et de la substance de l'autre pour se remplir, le génocidaire actualise et réalise ce « remplissage » en détruisant et dévorant réellement la chair et la substance de l'autre.

Paul Racamier <sup>131</sup> indique que le pervers narcissique veut se défendre en expulsant douleur et contradictions internes aux dépens d'autrui, afin de se survaloriser, avec jouissance. Cela nous ramène au travail du deuil. Paul-Claude Racamier rappelle que le travail de deuil conduit à la découverte de l'objet, le travail d'élaboration du conflit et de la défense permet l'aménagement de la relation d'objet. Dans le cas du génocide, on pourrait avancer que le travail non fait est rejeté à l'extérieur, et de façon collective, expulsé vers l'autre, les autres. Les défenses majeures qui accompagnent ce phénomène sont le déni et le clivage sur lesquels nous reviendrons. Le pervers narcissique organise un meurtre psychique. Le génocidaire un meurtre réel. Le pervers narcissique a une perception confuse des limites moi et non-moi. Pour gérer ce point, il incorpore, par introjection les qualités de l'autre (stade anal comme nous l'avons vu plus haut) en déniait l'existence de l'autre. Ainsi il se construit un moi imaginaire grandiose qui masque la faiblesse du moi. L'autre n'est rien. Il empiète sur le territoire psychique d'autrui. Ce que décrit ainsi Marie France Hirigoyen peut s'appliquer au génocidaire. Le génocidaire réélise en empiétant sur le territoire culturel, le sol, le social des victimes qui sont réduites au rien. Ceci est une défense contre les pulsions de mort. Les pulsions sont assouvies, projetées à l'extérieur jusqu'au passage à l'acte meurtrier. Le pervers,

---

<sup>131</sup> RACAMIER Paul-Claude, *Le génie des origines, Pyschanalyse et psychoses*, Payot, Paris, 1992

comme le génocidaire vide l'objet d'emprise de sa substance, le réduisant à un état de chose. Il vise à anéantir l'autre en tant qu'être désirant, par une entreprise de séduction.

C'est ce qui diffère de l'anéantissement génocidaire. Il n'y a pas séduction mais destruction radicale. Au niveau de l'image, si le pervers séduit par l'image, le génocidaire détruit toute image, toute possibilité identificatoire pour la victime, se situant dans un avant du spéculaire que nous reprendrons plus tard. L'effraction est la violation d'un domaine réservé, la pénétration par la force, la violence, le début de la prise de possession. Cela ouvre une brèche dans l'individu qui anéantit les défenses du sujet.

Un autre aspect, lorsqu'il s'agit de détruire l'étranger en soi est présenté par la névrose obsessionnelle. Freud voit dans l'origine de la guerre la perception des différences. La différence, appuyée sur la race, la couleur de peau, la langue ou la religion gêne l'identification et ébrèche le sentiment d'appartenance collective. C'est la racine du désir d'exterminer l'autre pour survivre, l'autre pouvant se transformer en menace. Nous avons évoqué cela dans le complexe de sevrage. La compétition pour le savoir et l'avoir peuvent être aussi à la source de la rivalité. La question de la destruction est articulée à la dialectique du pur et de l'impur. Rendre la victime impure, c'est en premier lieu la soustraire de l'humanité. L'extermination, l'élimination, c'est vouloir la transparence. « Qu'elle soit appuyée sur la race, la couleur de la peau, la langue ou la religion, la différence, petite ou grande, gêne sur le plan identificatoire parce qu'elle introduit une brèche dans l'harmonie supposée d'une nation ou porte atteinte au sentiment d'appartenance collective. C'est là aussi que prend racine le désir d'exterminer l'autre pour survivre ».<sup>132</sup>

Pour l'obsessionnel, il s'agit de détruire l'autre parce qu'il est différent. Freud a étudié cette organisation dans *l'homme aux rats*. L'obsessionnel est marqué par l'ambivalence entre amour et haine, soumission et révolte. Ses mécanismes de défense sont l'annulation rétroactive, l'isolation, la formation réactionnelle. Il est fixé au stade sadique anal.

Nous retrouvons quelques uns de ces traits chez le génocidaire qui est caractérisé, tout comme l'obsessionnel par l'ordre, l'autorité, le sadisme, déjà exposé. Exigeant et intolérant, il apparaît froid et peu démonstratif. Il s'agit de tout maîtriser par la contrainte, la force. Ces traits sont partagés par les meurtriers exterminateurs, auxquels il faut rajouter le contrôle.

---

<sup>132</sup> CHAMOON Mounir « Génocide et ethnocide : exterminer pour survivre », *Topique* 1/2008 (n° 102), p. 41-49.

Par contre, si l'obsessionnel exerce cela sans violence physique, il contraint les autres. Son empire est totalitaire. L'autre doit agir comme il l'entend. La violence est omniprésente chez le génocidaire. L'emprise totalitaire également.

Tout comme l'obsessionnel, le génocidaire est un despote qui viole l'espace personnel de l'autre. Il assure son emprise par la force et la destruction. Il traite l'autre comme une chose contrôlable, manipulable. Il veut dessaisir l'autre de lui-même. L'obsessionnel vise à pétrifier l'autre, visant à édifier un monde monolithique qui est un monde mort. C'est ce que réalise le génocidaire : contrôle des autres, puis des morts, un monde mort.

Cela met en évidence que l'obsessionnel et le pervers asservissent et s'approprient le désir de l'autre par la relation d'emprise. Le génocidaire accomplit l'anéantissement de l'autre. Après une phase que l'on pourrait qualifier d'obsessionnelle et de perverse, il y a destruction totale.

L'autre considéré comme un objet vient colmater la brèche ouverte par la perte originaire.

C'est bien dans le registre de la psychose et plus précisément de la paranoïa que nous nous situons avec les meurtres de masse et les génocides. La maladie est quant à l'appel du signifiant paternel répond un vide, un trou. Il y a une part du réel de l'autre qui ne peut être nommée. Dans le séminaire *Les psychoses*, Lacan évoque l'absence de métaphore dans le discours psychotique. Dans le séminaire suivant, *Les formations de l'inconscient*, il parlera de métaphore paternelle, le père étant une métaphore par laquelle le signifiant paternel est substitué au signifiant maternel. Chez le psychotique, cette métaphore originaire, est forclosée ; elle est cependant inductrice de toutes les autres métaphores.

Bettelheim dira que « l'expérience concentrationnaire est une psychose imposée de l'extérieur à des sujets plongés dans la plus extrême déréliction par une clinique de fous dangereux et pervers. »<sup>133</sup> La destruction de l'image spéculaire les projette « dans l'angoisse infinie du corps morcelé se traduisant par la violence. Le camp en avait fait des petits psychotiques, psychose transitoire pour la plupart, définitive pour certains, mais laissant toujours de profondes traces, de profonds remaniements subjectifs. »<sup>134</sup> D'ailleurs, *le musulman*, mort-vivant du camp, deviendra un fondement pour l'analyse de la schizophrénie infantile que fit Bettelheim pour *l'Orthogenic School*.

---

<sup>133</sup> HADDAD Ibid, p 179

<sup>134</sup> Ibid, page 136

## **IF- Chosification :**

### **IF1- Dés appartenance**

Nous avons vu que la cruauté est une absence d'identification. Le pervers disqualifie son objet en tant que personne pensante. Il le réduit à ce statut par des violences. La victime est paralysée et soumise. C'est par la fascination de la mort que le pervers contrôle sa victime. A l'identique pour l'obsessionnel.

En cas de génocide, la victime est broyée. C'est pour cela qu'il convient de faire sortir la victime de la catégorie de l'humain pour pouvoir accomplir l'extermination. « Dire que l'on se sentait alors contesté comme homme, comme membre de l'espèce (...) c'est cela qui fut le plus immédiatement et constamment sensible et vécu, et c'est cela d'ailleurs, exactement cela, qui fut voulu par les autres. La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce »<sup>135</sup>

Il s'agit de transformer peu à peu les humains : « L'accoutumance venait [...] ce qui est la façon charitable de dire que la transformation d'être humains en animaux était sur la bonne voie. »<sup>136</sup> L'humain est chosifié ou animalisé. Laure Coret en témoigne dans sa thèse traitant *des traumatismes collectifs et de leur écriture romanesque* : « C'est le processus de déshumanisation, de *chosification*, que décrivent nos œuvres. Dans le cadre d'un État violent, brutal, dictatorial et parfois même totalitaire, nos auteurs finalement *témoignent* d'un rapport particulier à la vie, au monde, conditionné par ce processus même de violence générale où *tout est possible*. »<sup>137</sup>

La déshumanisation est au cœur de l'entreprise génocidaire, la mort n'en étant que le terme. Le génocide détruit le « radical humain » (R. Kaës) et les « présupposés de la base de la vie du sujet » (R. Waintrater). La déshumanisation précède la mort et se poursuit sur les

---

<sup>135</sup> ANTELME Robert « L'unité indivisible de l'espèce humaine » *Philosophie magazine, hors série les Philosophes face au nazisme*, n° 13, 2012, p. 95.

<sup>136</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p 111

<sup>137</sup> CORET Laure, « *Traumatismes collectifs et écriture de l'indicible : les romans de la réhumanisation (Afrique noire francophone, Amérique latine, Antilles)* / Laure Coret ; Thèse Littérature Générale et Comparée de l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint Denis, 2007

cadavres. les objectifs génocidaires diffèrent de ceux de la guerre « L'ennemi doit mourir supplicié »<sup>138</sup>.

Tout ce qui signe l'appartenance à l'humanité est pris, y compris le nom. Primo Levi en témoigne : « alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme.[...] il est impossible d'aller plus bas : il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux ; si nous parlons, ils ne nous écouteront pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusque à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière de nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste ».<sup>139</sup>

Cette transformation d'humains en animaux semble permettre au bourreau d'exterminer sa victime, le protégeant de l'identification ; En effet, tuer signifie rencontrer le regard de l'autre, ce qui démontre une humanité commune. Primo Levi, dans *Les naufragés et les rescapés* ; rapporte l'interview de Franz Stagl, ex-commandant de Treblinka, qui répond à la question interrogeant le pourquoi des humiliations et cruautés, alors que tous les prisonniers étaient condamnés. Franz Stangl indique un sens à ce non-sens : « pour conditionner ceux qui devaient exécuter matériellement les opérations. Pour leur rendre possible de faire ce qu'ils faisaient »<sup>140</sup>. La victime doit être dégradée afin que le meurtrier sente moins le poids de sa faute rendant utile la violence inutile. « L'imaginaire de la propagande taxant l'autre d'ennemi hideux, d'animal ou de chien, conduit nécessairement à passer aux actes en lui coupant le nez, les oreilles ou les bras pour lui ôter toute ressemblance humaine. Déshumaniser l'autre est donc à l'origine une opération mentale. »<sup>141</sup>

Il s'agit d'établir une distance psychique d'avec la victime, afin de se convaincre qu'il n'a plus à faire avec un être humain. « avant de mourir la victime doit être dégradée afin que le meurtrier sente moins le poids de sa faute »<sup>142</sup>. C'est une spirale de destructivité des corps afin de rendre l'autre le moins possible semblable à un être vivant, quitte à le faire même au-delà de sa mort. Émilie Carlier, femme d'un Consul de France en poste à Sivas, rapporte dans son

<sup>138</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés*, Gallimard, Paris, 1989, p 119

<sup>139</sup> LEVI Primo « *Si c'est un homme* », Julliard, 1987, p 30

<sup>140</sup> Levi, Ibid, page 124

<sup>141</sup> DONIKIAN Denis, <http://denisonikian.blog.lemonde.fr>

<sup>142</sup> Ibid page 124

journal, en date du 12 novembre 1895 : « On a vu ainsi passer des Arméniens qui n'essayaient pas de se défendre. On les déshabillait et on les mutilait horriblement avant de les tuer ». <sup>143</sup>

Dans la Turquie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les arméniens sont considérés comme des infidèles, des « *guiavours* » (infidèles, chiens) mis au ban de la société. Les premiers massacres de 1895-96 attestent du processus de déshumanisation, repris par les jeunes turcs en 1915. Un arménien n'avait pas plus de valeur qu'un chien, infidèle qu'il faut tuer, au non du djihad. Les études portant sur le nazisme font effet de l'influence jouée par Luther au sujet de la langue allemande, promue au statut de langue sacrée. Plus tard, au siècle des Lumières, la question de la langue est remplacée par celle de la filiation biologique, la référence est aux sciences naturelles. Buffon classera les espèces en donnant le concept de dégénération, l'âne par exemple étant un cheval dégénéré. On peut considérer que ce concept sera déterminant pour les théories d'appartenance à l'espèce et aux théories raciales.

L'obsessionnel comme le génocidaire refuse à l'autre le droit de désirer. Le génocidaire lui refuse le droit de vivre, le statut de sujet. Michel Fain parle d'une culture d'instinct de mort : <sup>144</sup> « Une pure culture d'instinct de mort peut exercer ses effets au-delà de la douleur morale. [...] peut-on décrire une relation entre deux êtres au cours de laquelle l'un serait pour l'autre une pure culture d'instinct de mort ? Un objet poussant le sujet à désobjectaliser ? »

Celui qui n'est plus reconnu comme homme devient un numéro, sans visage et sans nom, placé en position d'objet réel, il est le « cafard », celui qu'on écrase, la vermine, le déchet. Dans le discours raciste ou génocidaire, l'autre apparaît comme une bête immonde, rempli d'une jouissance dégoutante et écœurante, on en a la phobie. Il ne s'agit plus que de « vermine, pas des ennemis. » <sup>145</sup>

Primo Levi décrit cette réduction de l'humain à du bétail qui facilite le travail des exécutants: « Il ne s'agit plus seulement de mort, mais d'une foule de détails maniaques et symbolique, visant tous à prouver que les juifs, les tziganes et les Slaves ne sont que bétail, boue, ordure. Qu'on pense à l'opération de tatouage d'Auschwitz, par laquelle on marquait les hommes comme des bœufs, au voyage dans les wagons à bestiaux qu'on n'ouvrait jamais afin d'obliger les déportés [...] à rester des jours entiers au milieu de leurs propres excréments, au numéro matricule à la place du nom, au fait qu'on ne distribuait pas de cuillère [...] les

<sup>143</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p 122

<sup>144</sup> FAIN Michel « La vie opératoire et les potentialités de névrose traumatique » *op. cit.* p. 5. Cité dans RIBAS Denys « Chroniques de l'intrication et de la désintrication pulsionnelle », *Revue française de psychanalyse*

<sup>145</sup> ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996, p87

prisonniers étant censés laper leur soupe comme des chiens ; qu'on pense enfin à l'exploitation infâme des cadavres, traités comme une quelconque matière première propre à fournir l'or des dents, les cheveux pour en faire du tissu, les cendres pour servir d'engrais, aux hommes et aux femmes ravalés au rang de cobayes sur lesquels on expérimentait des médicament avant de les supprimer. »<sup>146</sup>

L'institution nazie procède à l'écorchage, comme s'il s'agissait d'animaux, pour la collectivité. Ainsi, Franz Blaha, médecin tchèque à Dachau, décrit la production et l'utilisation d'articles cadeaux en peau de détenus. Des détenus furent tués pour leur peau, transformée en sac à main, abat-jour, reliure de livre.

Le monde de rapports symboliques qui dépassent l'individu est aboli par le génocide, l'homme étant réduit à son corps comme « réalité organique »<sup>147</sup>, les humains qui subissent coercition et violence ne sont réduits qu'à leurs corps. La peau protectrice n'opère plus sa fonction de contenant du corps et au symbolique, du psychisme. Nous pouvons rapprocher cela du *moi-peau*, de Didier Anzieu. Didier Anzieu parle de moi-peau qui protège le sujet en le protégeant de la confrontation à l'investissement objectal ; Il s'agit dans le cas du génocide d'un moi-peau rééalisé. Il s'agit de vraie peau en lieu et place d'enveloppe psychique, de peau maternelle symbolique arrachée. Primo Levi détaille le fait que « le corps humain est considéré comme un objet, une chose n'appartenant à personne, dont on pouvait disposer arbitrairement. »

Didier Anzieu avance également que le psychisme est dépendant du fonctionnement de l'organisme vivant qui lui sert de support mais aussi des représentations émanant des groupes dont il fait partie. Le double étayage du psychisme sur le corps organique et le corps social est ici anéanti. Cela renvoie également au mytheme de *Marsyas*, écorché vivant par Apollon, à Saint Barthélémy. « La peau arrachée au corps figure l'enveloppe protectrice, le pare-excitation, qu'il faut fantasmatiquement prendre à l'autre pour l'avoir à soi ou pour redoubler et renforcer le sien propre. »<sup>148</sup>. Si dans le cas du mythe, cette peau présente une valeur symbolique, dans le cas du génocide, il s'agit d'une utilisation technique et marchande.

De la même façon, la victime ne reconnaît pas de visage humain dans son bourreau, bourreau qui devient sans visage, citons Carlo Levi : « nos persécuteurs n'avaient pas de nom, ils

---

<sup>146</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 259

<sup>147</sup> LACAN J. *Le séminaire, livre XIX, ou pire*, Seuil, 1972, p 104

<sup>148</sup> ANZIEU Didier, *Le moi-peau*, Dunod, Paris, 1995, p 71

n’avaient pas de visage, ils étaient lointains, invisibles, inaccessibles. »<sup>149</sup>. Sans visage et sans nom. Egalement Rithy Panh affirme « Ce qui blesse est sans nom. »<sup>150</sup>

Cette chosification s’opère par l’abolition du symbolique et par une opération imaginaire qui transforme les hommes en animaux, en objets ou en numéros. Ainsi, sortis de l’appartenance à l’humanité, ils sont plus régis ni protégés par les lois humaines. Les agresseurs, qui se situent, pour eux, toujours dans la catégorie de l’humain, peuvent leur appliquer des lois et des traitements « inhumains », puisqu’ils les appliquent à des « non-humains », à ceux qui n’appartiennent plus à « l’espèce humaine »<sup>151</sup>.

Dans tous les cas, il s’agit du « monde du mourir, où l’on enseigne aux hommes qu’ils sont superflus à travers un mode de vie où le châtement n’est pas fonction du crime, où l’exploitation se pratique sans profit, où le travail ne produit rien, est un lieu au se fabrique quotidiennement de l’absurde.»<sup>152</sup> D’ailleurs, « Il vaut mieux tuer un innocent que de garder en vie un ennemi. »<sup>153</sup>

Il s’agit d’aller jusqu’à détruire même le processus de penser. Se poser des questions conduit au désespoir dans un monde sans logique et sans morale ; Primo Levi indique que « l’homme simple, habitué à ne pas se poser de question était à l’abri de l’inutile tourment des pourquoi. »<sup>154</sup>, il ne faut pas se poser de questions. Cela devient un mode de survie : « Clausner me montre le fond de sa gamelle. Là où les autres ont gravé leur numéro, là où Alberto et moi avons gravé notre nom, Clausner a écrit : « ne pas chercher à comprendre ».<sup>155</sup>

Il s’agit « d’un monde à l’envers. »<sup>156</sup> La pensée elle-même se retire. S’il n’y a pas de « pourquoi ? » au camp d’extermination, c’est parce que la métaphore fondatrice de l’humain y est déniée. Primo Levi ajoute : « L’explication est monstrueuse, mais simple : en ce lieu, tout est interdit, non certes pour des raisons inconnues, mais bien parce que c’est là précisément toute la raison d’être du Lager. » À Auschwitz, c’est la métaphore elle-même qui est détruite, il n’y a plus de pacte auquel se référer, fût-ce dans sa seule tête, plus de Tiers à pouvoir

<sup>149</sup> LEVI Primo, *Si c’est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 235

<sup>150</sup> RITHY PANH, « *L’élimination* », Grasset, janvier 2012, p 15

<sup>151</sup> ANTELME Robert, *L’espèce humaine*, Gallimard, 1996

<sup>152</sup> ARENDT Hannah, *Les origines du totalitarisme*, Quarto, Gallimard, 2002, p 809

<sup>153</sup> *ibid*

<sup>154</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989 , p 140

<sup>155</sup> LEVI Primo, *Si c’est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 135

<sup>156</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés*, Gallimard, Paris, p 133



convoquer et d'ailleurs les crimes qui y ont été commis étaient sans nom. Ce n'est que dans l'après-coup qu'ils ont été appelés *crimes contre l'humanité*, car au moment où ils ont été perpétrés, ils dépassaient l'entendement.<sup>157</sup>

C'est le chaos qui prédomine : « Car au Lager, on perd l'habitude d'espérer, et on en vient même à douter de son propre jugement. Au Lager, l'usage de la pensée est inutile, puisque les événements se déroulent le plus souvent de manière imprévisible. ; il est néfaste, puisqu'il entretient en nous cette sensibilité génératrice de douleur, qu'une loi naturelle d'origine providentielle se charge d'émousser lorsque les souffrances dépassent une certaine limite. »<sup>158</sup>

Bruno Bettelheim, survivant des camps et qui a travaillé avec les enfants autistes indique les points communs entre ces deux cliniques : « Les camps de concentration avaient perdu leur humanité en réaction à des situations extrêmes. Les enfants autistiques se retirent du monde avant même que leur humanité se développe vraiment. Y aurait-il un lien, [...] entre l'impact de ces deux sortes d'inhumanité que j'avais connues »<sup>159</sup>.

## **IF2- Glissement langagier**

Les génocidaires et plus particulièrement les idéologues nazis, voulant abolir l'humanité se réfèrent à la logique binaire de la rationalité scientifique. Cela signe une abolition du tiers et la réalisation d'un système politique grâce à l'appui de la justification idéologique, le racisme, les nouveaux moyens techniques. Il s'agit de statistiques, de plan meurtrier d'élimination rationalisé par la mathématique, Primo Levi témoigne que « ce qui compte pour l'administration du Lager, ce n'est pas tant d'éliminer vraiment les plus inutiles que de faire rapidement place nette en respectant le pourcentage établi. »<sup>160</sup>

Cela est exprimé dans un langage mathématique, langage qui ne permet pas le glissement du langage articulé. Il s'agit donc d'un dévoiement des règles et lois du langage, qui pervertit l'expression. Rithy Panh fait part d'un « cahier de pratique et d'idéologie »<sup>161</sup>, d'un enseignement qui s'ordonne en séminaire, dévoyant la pensée, la gauchissant à l'alibi d'élaborations intellectuelles et de références philosophiques qui subvertissent la pensée

<sup>157</sup> LEBRUN Jean-Pierre, « *Malaise dans la subjectivation* », in Jean-Pierre Lebrun, *Les Désarrois nouveaux du sujet* èrès « Point Hors Ligne », 2005 p. 13-101. <http://www.cairn.info/les-desarrois-nouveaux-du-sujet---page-13.htm>

<sup>158</sup> Levi ibid p 226

<sup>159</sup> POLLAK Richard, *Bruno Bettelheim ou la fabrication d'un mythe, une biographie*, Seuil, 2003 cité dans Haddad page 178

<sup>160</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, , p 169

<sup>161</sup> RITHY PANH, « *l'élimination* », Grasset, janvier 2012, p 206

individuelle, du bourreau même.» Cette logique comptable se nourrit de chiffres, de statistiques. Ce glissement langagier voudrait faire coïncider mots et choses ; la mécanique qui s'installe voudrait, par cette coïncidence dénier l'écart nécessaire à l'énonciation à l'alibi de la science. Cependant, si la méthode scientifique signe le progrès de la civilisation, faire coïncider mots et choses, c'est le meurtre. Cet alibi scientifique permet de dévoyer le discours scientifique afin de vider les mots de leur sens pour les rendre simplement utilitaires, on en arrive à l'absolu de la science poussé à son terme, qui est « comme une idéologie de la suppression du Sujet ».

La perte du patronyme, que l'on retrouve chez Primo Levi « de la manière la plus collective : c'était le sort commun de tous ces déportés, privés d'entrée de leurs noms et voués, par la volonté meurtrière des nazis, à l'anonymat des matricules tatoués à même la chair des captifs. Mais cette atteinte du patronyme, chez P. Levi, semblait aller au delà. »<sup>162</sup>

Le fait de numéroter les détenus participe à cela ; « J'avais oublié jusqu'à mon nom. A Auschwitz, à la fin, je n'étais plus là. [...] j'avais un numéro, A7713. C'était ça. J'étais un numéro. »<sup>163</sup>

« Montre-moi ton numéro : toi, tu es les 174517. Cette numérotation a commencé il y a dix-huit mois, et elle englobe Auschwitz et les camps annexes. »<sup>164</sup> Le symbolique n'est plus intriqué au réel. Freud dit que ce qui n'est pas symbolisé fait retour dans le réel. Ici le mot devient toute la chose même, en l'occurrence le chiffre.

Le chiffre induit une fixité, il est mis à la place du point de capiton, point d'attache où se nouent le signifiant et le signifié. Le point de capiton lie ensemble les différentes couches d'un matelas<sup>165</sup>. Le point de capiton est un terme de matelassier (là où l'aiguille entre et sort) permet de faire tenir le discours par ces points d'attache. Lorsque le signifiant et le signifié ne se nouent pas, le discours est impersonnel ; Tel est le cas lorsqu'on désigne le sujet par des numéros, cette dépersonnalisation du discours est aussi une désobjectivation. Ceci évoque l'univers du psychotique, dont le langage se décompose. L'utilisation des chiffres serait un effort de reconstruction d'un univers symbolique permettant de réordonner le monde ; Monde réordonné de façon délirante, fixe et non dialectisée. La fixité fait contre-point au

<sup>162</sup> BLEVIS Jean-Jacques, « *Coalescence de traumas* », in Patrick Chemla, *Actualité du trauma* ères « Hors collection », 2002 p. 87-98

<sup>163</sup> SEMPRUN J, WIESEL E, *Se taire est impossible* p 13 cité dans Piralian Génocide, disparition, déni.

<sup>164</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 66

<sup>165</sup> LACAN J., *Le séminaire, Les psychoses, Livre III*

capitonnage. La fixité induit des catégories marquées, clivées, distinctes. Le bien et le mal par exemple « La rationalité délirante du massacre s’habille du discours de la Science ou de la politique sécuritaire. »<sup>166</sup>

La science subvertit les catégories du réel et du symbolique. La science refoule le savoir mythique, ce qui est privilégié ce sont les vérités numériques.

---

<sup>166</sup> SEMELIN Jacques, Vidéo, *résister au génocide*, bibliothèque de Lyon, 21/04/09 conférence.

### **IH- Symbolique anéanti :**

#### **.IH1- Destruction du nœud borroméen**

Les chiffres anéantissent la singularité de chaque individu. Le symbolique, dans le totalitarisme se réélise, ce qui donne un « monde de pierres où personne ne copie plus personne. »<sup>167</sup> Etre les mêmes c'est vouloir tous le même objet perdu. Ce qui diffère de l'identique auquel vise le génocidaire.

Rappelons que pour la psychanalyse, essentiellement Lacanienne, l'homme s'inscrit dans trois registres : réel, imaginaire, symbolique. Le réel est un impossible à imaginer et à dire, l'imaginaire concerne le corps et son image et le symbolique concerne le langage. Pour figurer cela Lacan imaginera trois anneaux enlacés en nœud (borroméen), anneaux dont la propriété est de se désunir si l'un d'entre eux est rompu. La rupture de ce nœud conduit à ce qu'il appellera la « forclusion du nom du père », qui conduit à la folie.

Le psychanalyste Gérard Haddad, dans son étude sur les camps, indique que : le projet totalitaire est de détruire le Nœud Borroméen, ce qui induit la haine des juifs, qui coupe le monde la mère Nature et qu'il s'agit de l'effacement total, de la forclusion du signifiant paternel ou maternel. La destruction du nœud Borroméen étant le projet véritable. Puisque le signifiant paternel coupe le reste de l'humanité « de notre mère nature et de son énergie chthonienne »<sup>168</sup>.

Gérard Haddad avance que le vrai projet de l'extermination serait « la destruction du mystère de la filiation », la rupture du nœud qui lie ensemble imaginaire, symbolique et réel »<sup>169</sup>.

Insistons sur la dimension du réel, « impossible à imaginer et à dire » du génocide. ;<sup>170</sup> le génocide ou le camp est « le réel qui devient possible ». Ce réel devenu possible, conjugué à l'abolition du symbolique crée une psychose, une folie artificielle : Une paranoïa meurtrière déjà évoquée. Comment cette abolition de la dimension symbolique du langage se manifeste-t-elle ? En cas de génocide, de meurtre de masse, elle est écrasée. Pour mieux comprendre cet

---

<sup>167</sup> REY-FLAUD Henri, *L'éloge du rien*, il faut croire quelque chose dans le monde, Seuil, Champ Freudien, 1996, p93

<sup>168</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 149

<sup>169</sup> Ibid p 157

<sup>170</sup> Ibid

écrasement, il nous faut revenir à la construction du langage et de l'accès au symbolique pour l'enfant.

Au début, l'enfant se situe dans le pulsionnel. Le pulsionnel est un tout indistinct où il se confond avec sa mère en un réservoir de jouissance absolue et illimitée. Puis il se reconnaît comme un autre dans le miroir, un autre distinct de sa mère. Ce moment est appelé stade du miroir. C'est le début du narcissisme fondateur de l'identité. L'enfant se détache par étapes de sa mère, en construisant un écart fondé sur le langage et son système qui lui permet d'accéder à la relation de sujet à sujet, avec un autre différent de lui. Ensuite, il accède au lien social. Cette évolution est possible par l'apprentissage de la limite et de la loi, tant au sein de la famille que dans le social, où la loi est inscrite dans le langage particulier qui est le juridique.

Détaillons ces étapes.

Le petit humain vient au monde dans un bain de langage. Le langage parlé est une suite d'énonciations, un mot après l'autre en successions de signifiants. Les premières lois correspondent à celles du langage. Le langage constitue donc une première limite. Ensuite, dans la famille, le père s'inscrit en tiers médiateur et séparateur. Il représente la loi qui fonde le social, en interdisant crime et inceste. Ainsi, la mère est interdite à la satisfaction de la jouissance de l'enfant. La jouissance absolue, retour au sein maternel ou inceste est impossible, si ce n'est par la mort.

En cas de génocide, l'interdit et la limite constitués par le symbolique des lois du langage disparaissent. Subsiste seule la toute-puissance de l'agresseur qui rappelle la toute-puissance du petit enfant avant sa rencontre avec la limite. Il y a retour à la jouissance totale. La dimension séparatrice est effacée et permet à l'effroi et à la pulsion de régner de façon absolue. Nous pouvons donc dire que le génocide marque un retour à l'archaïque.

Ce retour à l'archaïque se manifeste également par la haine. Nous retrouvons la haine archaïque de l'enfant pour l'autre, ce différent qui serait le siège de l'aliénation. Nous avons précédemment évoqué ce moment qui est désigné par le nom de stade du miroir lorsque le petit enfant est aliéné dans la réalité de l'autre. Pour supporter l'absence et la distance d'avec sa mère, le petit enfant s'en rend maître en jouant mais aussi en détruisant, il se « rend maître

de la chose pour autant qu'il la détruit. ».<sup>171</sup> Il n'y a pas d'autre issue que la destruction de l'autre. On touche à « la structure la plus fondamentale de l'être humain sur le plan imaginaire-détruire celui qui est le siège de l'aliénation »<sup>172</sup> Pour le petit enfant, cela se situe sur le plan imaginaire. Dans le cas du génocide, cela se manifeste dans le réel. C'est là toute l'effroyable différence. Ce retour vers l'archaïque éclaire l'aspect totalitaire du génocidaire : Pour l'enfant, il s'agit de haine destructrice, à l'égard du double vu dans le miroir. Dans le cas du génocide, dans un délire paranoïaque, il y a destruction réelle. Il s'agit d'une destruction des corps et du règne absolu de la pulsion. Le réel défini par Lacan comme « impossible » devient possible. Par la destruction de la dimension symbolique, du bris de l'anneau plus rien ne tient de ce qui structure l'humain puisque, rappelons le, si un anneau est brisé, tous les autres se défont. Nous en déduisons que le symbolique et le symbole semblent essentiels quant à la qualité d'humain, au nouage des anneaux, à la protection contre l'absolu et le totalitarisme.

Le symbolique serait un marqueur fondamental de l'humain. Pour Lacan, « Si on doit définir à quel moment l'homme devient humain, c'est au moment [...] où il entre dans la relation symbolique [...] relation symbolique éternelle en ceci que le symbole introduit un tiers, élément de médiation. »<sup>173</sup> Le symbole est ce qui signe socialement l'identité. Les éléments qui font partie de l'identité sont le nom, l'appartenance, la filiation. Lacan en se référant au tiers médiateur nous renvoie à ce que nous avons exposé de la construction de l'enfant. Si nous en revenons à l'image des anneaux, celui du symbolique ayant disparu, il ne resterait que ceux de l'imaginaire et du réel.

L'anneau du symbolique permettait de lier les coordonnées de l'humain et de limiter l'imaginaire et circonscrire le réel. L'abolition de cette dimension induit le « tout est permis », déchainement de l'imaginaire, déchaînement de la haine. Le génocidaire se fonde sur un rapport imaginaire, non tempéré par la dimension symbolique. Pour Lacan, l'agression « n'a rien à faire avec la réalité vitale, c'est un acte existentiel lié à un rapport imaginaire »<sup>174</sup>. Ce rapport étant imaginaire, permet d'imaginer et de mettre en acte le meurtre de la mémoire et de la mort. . Il est impossible à un être humain de disparaître sans laisser de trace symbolique. C'est ce que le délire génocidaire de toute-puissance voudrait anéantir.

---

<sup>171</sup> Ibid.

<sup>172</sup> LACAN J., *Le séminaire livre I*, les écrits techniques de Freud, Seuil, Paris, 1975, p 194

<sup>173</sup> LACAN J., Ibid., p 178

<sup>174</sup> LACAN J., ibidem p 200

La destruction du sujet, telle que nous l'avons évoquée détruit l'activité symbolique (symbolyse)<sup>175</sup> de tous les attributs du sujet, de la transmission. L'être et donc l'homme se situe entre les dimensions du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Si à la jonction du symbolique et de l'imaginaire nous trouvons l'amour, à la jonction du réel et du symbolique, l'ignorance, à la jonction de l'imaginaire et du réel se situe la haine. Lacan nous déclare que « Dieu merci, le sujet est dans le monde du symbole, c'est-à-dire dans un monde d'autres qui parlent. C'est pourquoi son désir est susceptible de la médiation de la reconnaissance. Sans quoi toute fonction humaine ne pourrait que s'épuiser dans le souhait indéfini de la destruction de l'autre comme tel »<sup>176</sup>. Nous voyons donc la encore la fonction protectrice du symbole et l'articulation importante constituée par la fonction du symbolique au réel.

Il nous faut remonter à l'élaboration de l'appareil psychique selon Freud pour analyser les bases de l'inscription symbolique. Les apports de la clinique de l'autisme, sujet en panne sur le chemin de la symbolisation aident à la compréhension conceptuelle. Nous pouvons considérer que le génocide, en annulant les coordonnées d'inscription du sujet anéantit le symbolique. Cela nous permet de nous situer avant l'objet du névrosé et du pervers, plus en amont dans le phénomène génocidaire.

Le concept freudien des registres d'inscription corrélé aux modèles infantiles précoces de création et d'investissement d'objet décrits par l'école anglaise, et plus particulièrement Esther Bick, Alfred Bion et Daniel Winnicott éclaire la préhistoire de ces phénomènes, car se situant en amont de l'étude freudienne.

## **IH2- Registres d'inscription :**

Il s'agit pour Freud, de parcourir plusieurs registres d'inscription pour élaborer l'appareil psychique. Il s'agit de passer des sensations et empreintes aux perceptions et images puis aux traces significantes pour enfin arriver aux représentations conscientes de l'objet. Les différents types d'objets décrits par les différents auteurs peuvent être discriminés selon ces registres. La clinique de l'autisme permet de mettre en évidence ces divers types et les carences d'inscription, en rapprochant objet autistique et objet transitionnel. L'objet sensuel est lié aux empreintes primitives et aux sensations. Pour Esther Bick, il est chargé de tenir ensemble les différentes parties de la personnalité. Cet objet a une fonction de contenant en substitution du

---

<sup>175</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p138

<sup>176</sup> Ibid p 46

sein, une qualité de l'objet représentant l'objet total. C'est l'époque de la cacophonie cérébrale.

Le second registre est celui de l'inscription des images. C'est un premier mode élémentaire de pensée. Pour Winnicott il y a des objets transitionnels de première et de seconde génération. C'est une dialectique entre les parties et le tout. Il s'agit de la mise en signe du réel par des registres d'inscription successifs afin de constituer le bord.

L'objet transitionnel de première génération est un objet réel qui est présent dans la première année de l'enfant, qui a toujours un nom. Il y a glissement métonymique, sans véritable perte, on passe d'identique à identique. Il y a recouvrement. Le monde est présent sous forme de bouts parcellisés ; le nourrisson surmonte ainsi sa peur du corps morcelé suscitée de par la séparation d'avec le sein et renouvelée par la perte des fèces. Cet objet de première génération supporte la première identification de l'enfant. Il sert de bordure symbolique interne. Il a un statut d'images présymboliques.

L'objet de seconde génération a une fonction d'apaisement qui peut être transférée sur un autre objet. Il s'agit d'une mise en place symbolique par l'intermédiaire de la métaphore. L'objet porte un nom redoublé (bibbi, nounou). Il est polysémique, il ne vient pas à la place du sein mais à la place de l'Autre, le grand Autre originel étant la mère. Il a un statut de traces symboliques. Il diffère de l'objet fétiche, qui, au champ de la perversion, est une identité de substitut du pénis qui fait défaut à la mère.

L'objet autistique est une invention qui permet de parer l'échec de l'action de symbolisation du langage. C'est un objet réel qui comble la perte réelle. C'est un substitut au défaut de bordage symbolique. C'est une tentative de comblement. Objet autistique et objet transitionnel ont la même fonction : supporter la première unité subjective de l'enfant. Ce qui diffère c'est que l'objet transitionnel a un statut de signe symbolisé qui permet à l'enfant de se constituer autour d'un point de vide. L'objet autistique se situe autour d'un plein.

L'autiste se situe en amont du névrosé et du pervers. Le premier mode d'accès à la réalité est l'objet transitionnel, pas totalement élaboré pour l'autiste, mais facteur de développement pour le sujet sain, bordage des sensations, métabolisation des sensations en images, premier langage symbolique.



Dans *Deuil et Mélancolie* et *Ephémère Destinée*, l'objet frappé de perte apparaît comme toujours remplaçable au terme d'une élaboration psychique particulière. Cela ne peut s'effectuer que si le sujet a un réceptacle symbolique inconscient qui conserve les signifiants fondamentaux de son histoire, ce qui permettra le jeu des substitutions nécessaires au remplacement de l'objet perdu. Dans le deuil mélancolique, il y a défaut ce de lieu symbolique de dépôt, l'objet perdu a emporté avec lui le noyau hors représentation que nous objet petit *a* pour Lacan. Il devient l'incarnation réelle du fond perdu de son être. En ce sens, la position autistique est le modèle archaïque de la mélancolie. Dans le cas du génocide, il n'y a plus de lieu symbolique de dépôt.

Le dernier niveau du meurtre du symbolique est le meurtre du langage, des lois du langage, fondatrices de l'humanité. Afin d'aborder ce point, plaçons-nous au plan symbolique, avec l'aide de quelques apports conceptuels. Primo Levi insiste sur ce fait essentiel de la non-accession au langage. « Absence de langage que les bourreaux dressèrent en même temps que leurs barbelés. »<sup>177</sup>

### **IH3- Enucléation du signifiant du nom du père : <sup>178</sup>**

Le Nom du père est massacré. Le « Nom de pères destitués par l'Histoire et l'empêchement à parler en son nom propre, en tant que sujet différencié de ses semblables./ (...) il s'agit de Nom de père non inscrits comme tels dans l'histoire du monde, génocide ni reconnu par son auteur, ni sanctionné par une instance internationale ». Pères destitués par l'histoire, lignée ?<sup>179</sup>

La fonction nommante du Père est l'acte de nommer ; Jean Pierre Lebrun<sup>180</sup> insiste sur le fait de la différence qu'il y a entre le Père comme nom et le père donneur de nom. « le père comme nom et comme celui qui nomme , ce n'est pas pareil ». <sup>181</sup> Le nom du père n'est pas le nom du géniteur ou du patronyme. Le social détient le pouvoir de « nommer à », Il nous est difficile de ne pas citer en écho cette phrase de H. Arendt : « En écrasant les hommes les uns contre les autres, la terreur totalitaire détruit l'espace entre eux. Elle substitue un lien de fer qui les maintient si étroitement ensemble que leur pluralité s'est comme évanouie en un

<sup>177</sup> BENSLAMA Fethi, « Le propre de l'homme », dans ANTELME Robert, *Témoignage du camp et poésie*, dans *Textes sur l'espèce humaine, Essais et témoignages*" Gallimard, 1996, p 92

<sup>178</sup>HADDAD Ibid, p 142

<sup>179</sup> ALTOUNIAN Janine, *La survivance, traduire le trauma collectif*, DUNOD 2000 , p 27

<sup>180</sup> LEBRUN Jean-Pierre, « *Malaise dans la subjectivation* », in Jean-Pierre Lebrun , *Les Désarrois nouveaux du sujet èrès* « Point Hors Ligne », 2005 p. 13-.

<sup>181</sup> LACAN J , « Joyce le symptôme I », dans *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987, p. 28.

Homme unique aux dimensions gigantesques », <sup>182</sup>c'est une assignation obligée. C'est ce qui se passe pour le génocide et le totalitarisme.

De façon générale, et selon Eric Porge, le nom du père fonctionne à deux faces, comme Janus ; il fait point fixe à partir duquel l'histoire du sujet commence en occultant le trou constitutif du langage mais aussi il est aussi ce trou mis en acte. Cela renvoie, dans la théorie Lacanienne, au trou du symbolique qui est l'interdit de l'inceste. Le Nom du Père implique le trou, et le sujet se soutient du vide. La Science et le discours totalitaire qui imite le discours de la Science et s'en justifie, introduit un réel symbolisé qui masque qu'il est troué. Le Nom du Père est écarté du discours scientifique. Pour Lacan, cela est le retour du Nom du Père dans le réel, ce qui équivaut à une forclusion du Nom du père dans le social. Le Nom du Père dans ce cas est disqualifié. Le Nom-du-Père est le signifiant maître garant du symbolique, marque de la désignation du langage et marque de la transmission de la loi de castration transmise par le Père à l'enfant.

Le processus de la symbolisation qui amène le signifiant du Nom du Père est en quatre étapes : C'est la mère qui transforme l'instinct en pulsion. L'absence, en rentrant en jeu permet le passage au registre de la pulsion ; La mère accepte d'être manquante en tant que totalité pour l'enfant ; Un autre que la mère vient garantir et soutenir l'altérité, obligeant le sujet à se confronter au non-symbolisable.

La métaphore paternelle consiste à substituer au signifiant de l'absence (de la mère), absence qui signifie son désir autre que le désir pour l'enfant, un autre signifiant qui est désigné comme signifiant du Nom du Père. Ce terme, emprunté par Lacan à la linguistique, est en poésie, la substitution d'un signifiant à un autre afin de produire une signification nouvelle. Pour Lacan, le passage d'un ordre nouveau substitutif de l'ancien, en relation avec le complexe d'Œdipe, permet la substitution du Nom du Père au désir de la mère, ce qui produit une signification nouvelle : la signification phallique. Cela est un nouage entre la mère, l'enfant et le phallus, l'enfant n'est plus assujéti à être le signifié du désir maternel, de ne plus être assujéti aux caprices dont il dépend.

Aucun signifiant ne pourra désigner le sujet dans sa totalité et recouvrir tout du réel. Le Nom-du-Père désigne un vide, un trou dans la nomination. Cela signe le renoncement à la jouissance incestueuse (la mère) réalisée par l'inscription dans le langage, via la parole du père. Le renoncement que *l'infans* effectue via le refoulement originaire lui permet de parler.

<sup>182</sup> *La Vie de l'esprit*, tome 1, « La pensée », Paris, PUF, 1981, p. 204.

Cela est réactualisé par la crise Oedipienne..De fait, le processus de la métaphore maternelle décrit par Lacan résume tout cela. (1959). Lacan indiquera la formule de la métaphore paternelle et dans le séminaire *les formations de l'inconscient* que le signifiant Nom-du-Père est venu se substituer au désir primordial de la mère qui devient refoulé. Cela devient le refoulement originaire, première étape du processus de symbolisation qui fait écho au mythe freudien de *Totem et Tabou*.

Le sujet, par la métaphore paternelle métaphorique du Nom du père entre dans la fonction phallique en substituant un signifiant à l'absence du désir de la mère. Le phallus devient le signifiant de l'absence de la mère. Lacan dira que le Nom est substitué à une place, un signifiant, fruit d'une première symbolisation, symbolisation de l'absence de la mère par l'opération du fort-da. Présence, absence de la mère puis absence de la mère amènent l'enfant à penser qu'elle est appelée ailleurs par un désir mystérieux ; L'absence de la mère devient le signifiant du mystérieux.

Les expériences génocidaires et de camp endommagent dans l'Autre du sujet, le signifiant paternel, « l'essaim », c'est-à-dire la structure. Le camp et le génocide attaquent l'ordre symbolique et la Loi qui l'organise. Cela vise la destruction du signifiant du Nom du Père, qui est le rempart contre le totalitarisme. Il s'agit d'un projet psychotique mis en œuvre. « La vérité émerge des pierres », en l'occurrence des témoins qui parlent du « mal du déporté.»<sup>183</sup>

Lacan, dans son *séminaire III sur les psychoses*, compare la fonction du Nom du Père à une grande route, principe organisateur de l'agglomération des villes. Ce serait ce qui rassemble, organise, ordonne « autour d'elle et de ce fait polarise la signification. »<sup>184</sup>. Principe ordonnateur de la vie du sujet, il est absent dans la psychose, forclos, ce qui induit la décomposition du lieu de l'Autre. Tout comme dans le cas du Président Schreber, cela induit un gouffre, un monde qui tombe en morceaux et une souffrance qui se rajoute aux sévices physiques subis. Dans le cas de génocide ou d'extermination de masse, le sujet revient à ce moment d'avant le nouage, il est assujetti aux caprices de l'autre.

Le phallus étant le signifié des allées et venues de la mère, l'enfant va se repérer par rapport à cette signification phallique. Avant il n'y avait que l'innommable, l'indicible, le rien qu'il était dans le désir de la mère, identifié à l'objet comblant de l'autre.

---

<sup>183</sup> HADDAD Ibid, p 173

<sup>184</sup> BOSQUIN-CAROTZ, psychanalyste, *l'usage du point de capiton, procédé de traduction de la jouissance.*, <http://cripsa.over-blog.com/article-27790670.html>

La victime du génocide est plongée dans l'avant de la signification phallique, immergée dans l'innommable, jouet de l'autre, objet comblant. C'est ce que Lacan repèrera (leçon du 15/01/58) comme voie imaginaire conduisant à la perversion, où le sujet se fait phallus pour la mère. La métaphore paternelle n'est pas venue se substituer au désir primordial de la mère. Il y a donc anéantissement de ce signifiant valant comme signifiant de l'Autre de la loi. Il y a surgissement du refoulé dans le réel, ce qui annule les défenses des victimes. Le signifiant s'est déchainé dans le réel, après la faillite du Nom du Père ; le Nom du Père sera ensuite théorisé comme le quatrième nœud, permettant de faire tenir ensemble Réel, Imaginaire, Symbolique.

La métaphore paternelle a pour effet pour l'enfant, pré-sujet comme pour la mère, de faire subir les effets de la castration. Ceci diffère de la théorie Freudienne pour laquelle seul l'enfant est concerné par la coupure castratrice. En bref, il y a trois temps logiques pour l'advenue de l'enfant comme sujet : position initiale de complétude d'avec la mère, orientation du désir vers le père (porteur du phallus et objet du désir de la mère), intériorisation du manque de l'Autre parental (soumis à la loi de la castration et ne pouvant disposer de tous les signifiants pour désigner la totalité du réel du sujet c'est-à-dire la vérité).

Le passage *de l'infans* dans l'ordre symbolique est marqué par la Loi de la castration, l'accès au langage et à sa place dans la généalogie, celle d'un devenir père. Nous avons vu que dans le cas du génocide, il y a forclusion, ce qui marque un processus psychotique. Origine et originaire sont confondus.

Il s'agit de passer du sans-nom au nommé. Le phallus est le corps non barré par la castration. L'enfant est donc en position de phallus au départ car il incarne ce qui manque à la mère dans le fantasme de complétude imaginaire qui les unit tous les deux.

Si la référence phallique ne vaut plus, les pulsions ne seront plus refoulées. Jean Pierre Lebrun rappelle que le Phallus est le signifiant qui signifie ce que nous payons comme prix au fait d'être entrés dans le langage, à savoir une impossibilité de rendre compte de la différence des sexes autrement que de manière asymétrique. Du fait du langage, le Phallus, et du fait du Phallus, plus moyen de lire hommes et femmes comme complémentaires. Toujours d'abord et avant tout, du fait de notre prise dans la parole, existe ce vice de structure auquel chacun des deux sexes se confrontera différemment sans jamais à deux refaire totalité.

Cela situe le phallus dans l'articulation au corps, à la parole, à l'image (réel, symbolique, imaginaire). La cicatrice du traumatisme dans le symbolique est l'ombilic du rêve (Freud) nommé par Lacan trou réel dans le symbolique. L'image spéculaire est trouée par un inimaginable. L'image spéculaire cache d'un voile la confusion chaotique du réel. Ces coupures métaphoriques mettent le sujet en position de recevoir l'usufruit d'un corps, d'une parole et d'une image. L'objet de partage, se « pétrifie, dans un effet de réel, bloquant le processus métaphorique et faisant surgir hors refoulement la figure incarnée du signifiant phallique. »<sup>185</sup>

Le nazisme et tout totalitarisme génocidaire montre « ce qu'il advient lorsque le signifiant phallique  $\phi$  sort du lieu d'abri où le refoulement originaire l'avait assigné et fait irruption sur la scène du monde : un objet réel est advenu au point vide de la structure du langage ; Les sujets ne sont plus placés sous le chef d'un signifiant qui advient comme « trait unaire » (la deuxième identification) : l'incarnation réelle de  $\phi$  dans un objet marque le retour de la première identification, où le Père archaïque incarne l'Idéal. »<sup>186</sup>

*« Ils sont tombés sans trop savoir pourquoi  
Hommes, femmes et enfants qui ne voulaient que vivre  
Avec des gestes lourds comme des hommes ivres  
Mutilés, massacrés les yeux ouverts d'effroi  
Ils sont tombés en invoquant leur Dieu  
Au seuil de leur église ou le pas de leur porte  
En troupeaux de désert titubant en cohorte  
Terrassés par la soif, la faim, le fer, le feu »*<sup>187</sup>

*Charles Aznavour, extrait de la chanson, « ils sont tombés ».*

<sup>185</sup> REY-FLAUD Henri, *L'éloge du rien*, il faut croire quelque chose dans le monde, Seuil, Champ Freudien, 1996, p92

<sup>186</sup> REY-FLAUD Henri, *L'éloge du rien*, il faut croire quelque chose dans le monde, Seuil, Champ Freudien, 1996, p92

<sup>187</sup> AZNAVOUR Charles, Clip *Ils sont tombés* <http://www.youtube.com/watch?v=rYnC3sggR-Y>

## PARTIE DEUX

### La mémoire traumatisée :

*Mais si elle reste obscure, dans un coin du monde,  
La terre qui couvrira mon corps,  
Et que mon souvenir aussi se ternisse,  
Oh! C'est alors seulement que je serai mort."*

*Extrait de Bédros Tourian (1852-1872)<sup>188</sup>*

La pensée du traumatisme occupe une grande place dans la pensée psychanalytique depuis son début. Le deuil est un traumatisme, la mélancolie un deuil impossible. D'une façon générale, le trauma est ce qui fait effraction, qui échappe à la causalité, c'est ce « qui arrive sans qu'on en sache la raison. »<sup>189</sup> Le traumatisme laisse dans la stupeur et la sidération, mettant la langue dans une impasse. Cela opère comme un refoulement, oublié et conservé, rejeté mais actif. Après un génocide, le groupe et le sujet sont dans une catastrophe psychique et sociale, l'espace mental de l'individu est affecté ainsi que ses groupes d'appartenance, « famille, peuple, religion, une destruction partielle ou totale de chacune des institutions qui en constituaient le fondement. »<sup>190</sup>

Nous allons détailler ces aspects et voir comment ils se manifestent dans les suites individuelles et collectives du trauma génocidaire.

---

<sup>188</sup> <http://www.netarmenie.com/culture/poesie/tourian.php>

<sup>189</sup> Cours EAD M2 2011-12 CAUSSE J.D, *Freud et le lien amoureux dans La ligature de l'amour et de la haine en psychanalyse*

<sup>190</sup> WAINTRATER Régine, « Refus d'hériter : la transmission au regard du génocide », *Champ psychosomatique*, 2011/2 n° 60, p. 141-154. DOI : 10.3917/cpsy.060.0141 P 2

## **II-A-Commémorer :**

Dans le Génocide, il y a atteinte aux lois du langage, au symbolique mais aussi à la mémoire. Cela se manifeste de différentes façons. D'abord, par la disparition des corps que nous avons déjà évoquée, mais aussi l'effacement des traces culturelles et mémorielles telles les cimetières. C'est une tentative de maîtrise du temps et de destruction de l'avenir, le bourreau se réclamant d'éternité. Rappelons la Roumanie où les églises et cimetières des villages ont été rasés par Ceaucescu. C'est une tentative, pour le « génie des Carpates » de devenir le père fondateur, fondant le passé de son pays.

### **IIA1- Commémorations collectives :**

On observe alors deux attitudes mémorielles : le déni ou la compulsion commémorative ; Ces postures antagonistes ont été pointées récemment, en mars 2012, par l'historien Benjamin Stora, concernant le conflit algérien.<sup>191</sup> « Tandis que l'Algérie est dans une commémoration exacerbée de la victoire, la France va tout faire pour oublier la défaite ». On note aussi un grand silence des partis politiques, de l'Etat. Pas de déclaration ni de commémoration en France ; en Algérie, à l'identique, un silence étonnant règne. « Au silence étrange des politiques répond la profusion d'initiatives impulsées par la société. »

Le trauma collectif peut être rapproché du trauma individuel en ce que cela fait trace pour du hors symbolique. Jacques Lacan parlera du traumatisme comme d'un ratage. En effet il est impossible d'offrir un lieu en soi-même à ce qui nous arrive, cela reste hors sens. La tentative de réparation se signifie par la répétition qui conserve le traumatisme.

La commémoration est ressentie par certains comme « une foire à la douleur »<sup>192</sup>. La compulsion commémorative s'appuie sur la compulsion de répétition, reliée à l'instinct de mort. Ce côté obsessionnel réfère à la névrose obsessionnelle que nous avons évoquée précédemment. C'est l'aspect collectif et social des suites du trauma. Commémorations collectives par les cérémonies, les stèles, les inscriptions funéraires, commémoration personnelle par le symptôme.

---

<sup>191</sup> STORA Benjamin, historien, , *entretien spécial Algérie, Télérama* N° 3244, du 17 au 23 mars 2012 p 18

<sup>192</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 76

Commençons par la plus bruyante : la commémoration publique, qualifié de rhétorique par Primo Levi : « une certaine dose de rhétorique<sup>193</sup> est peut-être indispensable afin que le souvenir demeure [...] Il n'est pas dit que les cérémonies et les célébrations, les monuments et les drapeaux soient toujours et partout à déplorer. »

La commémoration est à rapprocher de « l'acharnement informatif » des récits d'un témoin des massacres d'Arménie, Johan Lepsius, manière de répondre à l'acharnement des meurtriers. Les survivants du Rwanda témoignent avec acharnement, de la même façon.<sup>194</sup>

« Le temps a passé dans un deuil impossible, la désolation pour paysage et des pierres d'attente, dans un champ dévasté, qu'aucune stèle ne commémore. »<sup>195</sup>

Les monuments sont porteurs des représentations et présentent le lien social. Liés au symbolique, ils relient le corps à la terre car ils sont inscrits dans le temps et l'espace. Ce sont des marqueurs d'espace et des identifiants. Des signifiants. Détruire les traces culturelles détruit les vivants mais aussi leur passé, la mémoire collective n'a plus d'inscription matérialisée. On élève alors des stèles commémoratives et on institue une journée « du souvenir », par exemple, pour le génocide arménien, le 24 avril. Il faudra attendre 1980 pour que l'Etat juif inscrive le génocide dans la mémoire officielle. « Le jour de la *shoah* fut institué, qualifié par certains d'orgie de deuil ». L'histoire du génocide juif est désormais enseignée dans les écoles et les universités.

Michel Gurfinkiel, dans « *un devoir de mémoire* », nous fait part de son étonnement, enfant, devant un monument dédié à la mémoire des déportés qui représente une forme humaine « qui n'a ni face, ni membre » et reçoit pour réponse de la part de son père : « parce que dans les camps, nous n'avions pas de visage ». <sup>196</sup> Effacement.

Pour résister à l'effacement, la commémoration se double d'une compulsion au témoignage

---

<sup>193</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante an après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p 20

<sup>194</sup> Source amnésie internationale, colloque Marseille, 24 mars 2012.

<sup>195</sup> CHALIAND Gérard, *Mémoire de ma mémoire*, Julliard, Paris, 2003, p 95

<sup>196</sup> GURFINKIEL M., « Un devoir de mémoire, » Ed. aplephe-Jean Paul Bertrand cité dans HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 119



« D’où sans doute face à cela l’obsession, l’acharnement des rescapés à vouloir témoigner et la hantise de la mort du dernier témoin vivant qui signifierait alors le risque de la disparition et la chute dans le néant de tout le groupe. Comme si tant que quelqu’un pouvait encore témoigner de cette volonté d’effacement des disparus, cet effacement était tenu en échec. »<sup>197</sup>

Echec qui permet de faire le travail de deuil qui était en panne de symbolisation :

« Ce n’est donc que par cette reconnaissance que ces disparus peuvent, en réapparaissant, être réinstallés dans l’humanité et en redevenant des humains qui, ont vécu, qu’ils peuvent devenir des morts ordinaires pour leurs descendants. Des morts ordinaires dont il redevient alors possible à la fois de se souvenir et de faire le deuil (Car nul ne peut naître ni faire le deuil d’un inexistant. »<sup>198</sup>

Cependant, la commémoration seule ne suffit pas à la réparation :

Les commémorations n’ont pas apaisé le chagrin. Les témoignages sont produits en nombre, par les descendants ainsi que des œuvres d’art. « On a commémoré jusqu’à l’épuisement, on a bâti de gigantesques musées, élevé des monuments impressionnants, [...] et pourtant nous restons insatisfaits, inconsolables. »<sup>199</sup>. De façon paradoxale, la victime se trouve prisonnière de la relation mortifère avec le bourreau. En sortir voudrait dire abandonner les morts. La toute-puissance imaginaire sauve de façon inattendue les morts du néant et de l’effacement.

Primo Levi, quant à lui, parlera d’hypermnésie (*Si c’était un homme*),<sup>200</sup> les souvenirs ayant la vivacité d’un éternel présent, la faculté d’oublier, le refoulement semblant ne pas fonctionner

Rithy Panh indique une autre stèle, une autre voie possible pour restituer la vie et faire le deuil : «il y a une autre stèle, le travail de recherche, de compréhension, d’explication [...] Lutte contre l’élimination. [...]Il nous fait vivants »<sup>201</sup>

## **IIA2-Commémorer par le symptôme**

Au titre individuel et psychanalytique, on parlera de commémoration du trauma par le symptôme; « ce qui fait trace serait donc cette nécessité intrapsychique de commémorer par le symptôme quelque chose qui n’est pas symbolisé. Telle est la répétition liée à la pulsion de

---

<sup>197</sup> LEVI Primo

<sup>198</sup> PIRALIAN Hélène, <http://www.atlantico.fr/decryptage/senat-vote-loi-penalisation-deni-genocide-armenie-turquie-helene-politique-psychologie-peuples-piralian-simonyan-2776>

<sup>199</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 276

<sup>200</sup> LEVI Primo *Si c’est un homme*, Julliard, 1987

<sup>201</sup>RITHY PANH, *L’élimination*, Grasset, janvier 2012, p 205

mort. »<sup>202</sup> Le symptôme est une formation de compromis pour la théorie Freudienne et est le Nom-du Père pour Lacan (théorie des nœuds borroméens, 1975-76).

Le trauma génocidaire induit un collage point à point avec l'autre. Se décoller permet de retrouver une historicité. « Faire récit est le travail de l'historien à partir des faits, des archives, des témoignages, des images aussi. Pour le psychanalyste, c'est parce qu'un récit ne se constitue pas, ou parce que qu'il se fige dans une répétition lancinante, qu'apparaît le symptôme qui vient dire autrement ce que les mots, ni l'acte créateur d'ailleurs, ne parviennent plus à exprimer.»<sup>203</sup>

Pour Freud, répéter serait une tentative de réduire le trauma. Cette compulsion de répétition est liée au refoulement ; le refoulement est assimilé à l'étranger en soi. C'est une tentative de fuite, qui maintient le refoulé hors la loi. Le moteur du refoulement est le danger réel, c'est-à-dire l'angoisse de castration. Il permet d'exclure du moi, moi régit par les lois de l'inconscient, la motion refoulée tombant alors sous l'influence de la compulsion de répétition, opérante comme facteur de fixation.

On ne recommence jamais à l'identique, mais en repassant par ce qui a été, il est toujours possible de commencer. C'est en somme ce que tente la répétition, la commémoration ou le symptôme. Freud placera le traumatisme et le refoulement comme fondateurs de l'histoire et des personnes. En effet, dans son dernier texte, *Moïse et le monothéisme* il indiquera que traumatisme, conflit, refoulement « font l'histoire du peuple juif » tout comme ils organisent l'histoire de chaque individu ; l'enjeu est alors de se réconcilier avec le refoulé en passant par *remémoration, répétition, perlaboration*. Le refoulé exerce sans cesse une poussée de sens inverse pour maintenir l'équilibre et sa levée entraîne une réorganisation économique. Le moment du symptôme est révélateur d'un conflit ; c'est une articulation entre réel et fantasme, désintringation pulsionnelle et représentations culturelles.

Jorge Semprun, dans *L'écriture ou la vie*, pose la dialectique de la mémoire et de l'oubli. Cela a à voir avec l'après-coup, car « je trouve injuste, presque indécent, d'avoir traversé dix-huit mois de Buchenwald sans une seule minute d'angoisse, sans un seul cauchemar [...] pour me retrouver désormais, revenu de tous cela, mais en proie parfois à l'angoisse la plus nue, la

<sup>202</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 128

<sup>203</sup> STORA B, dans MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 11

plus insensée, puisque nourrie par la vie même[...] autant que l par le souvenir de la mort. [...] tout recommencerait, tant que je serais vivant : revenant dans la vie, plutôt. Tant que je serais tenté d'écrire. Le bonheur de l'écriture, je commençais à le savoir, n'effaçait jamais ce malheur de la mémoire. Bien au contraire ; il l'aiguissait, le creusait, le ravivait. Il le rendait insupportable. »<sup>204</sup> C'est l'emprise imposée par le génocidaire, la toute-puissance imaginaire et ses effets sur la victime. L'interdit de dire affronté est la transgression. Parler voudrait valoir transgresser les codes et les non-dits du groupe. « J'avais choisi entre l'écriture et la vie, j'avais choisi celle-ci. J'avais choisi une longue cure d'aphasie, d'amnésie délibérée, pour survivre. »<sup>205</sup>

Et par ailleurs : « il s'avérait qu'écrire, d'une certaine façon, c'était refuser de vivre [...] j'ai décidé de choisir le silence bruisant de la vie contre le langage meurtrier de l'écriture [...] j'ai choisi l'oubli. »<sup>206</sup> Cette stratégie ne fonctionne pas, Semprun en témoigne plus loin : « malgré les détours, les ruses de l'inconscient, les censures délibérées ou involontaires, la stratégie de l'oubli ; malgré tant de pages déjà écrites pour exorciser cette expérience, la rendre au moins partiellement habitable ; malgré tout cela, le passé conservait son éclat de neige et de fumée, comme au premier jour. »<sup>207</sup>

Cette amnésie de défense se décline autrement ; pour les victimes elles-mêmes, cela peut être vécu comme un secret de famille, terme employé par Janine Altounian. Ce secret est un interdit de témoignage sous peine de mort. « *Exterminez tous les enfants en âge de se souvenir* »<sup>208</sup> Cet ordre, donné pour le génocide Arménien par Taalat Pasha à ses valis par télégramme fut doublé de celui d'exterminer toutes les femmes et tous les enfants, sans doute pour tuer la mémoire elle-même.

Pour Gérard Chaliand, « La mémoire de ma mémoire n'est pas ce que j'ai vécu mais ce dont j'ai hérité. L'écho du passé. Elle est la partie immergée de mon histoire. [...] le caillot que j'avais dans le poing au jour de ma naissance et dont, enfant, on a transmis la tragédie. Et que j'ai voulu oublier. » (Avant-propos de l'ouvrage *mémoire de ma mémoire*)<sup>209</sup>

<sup>204</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 171

<sup>205</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 205

<sup>206</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 235

<sup>207</sup> Ibid page 239 Semprun

<sup>208</sup> Télégramme de Tallat à ses valis 1915

<sup>209</sup> CHALIAND Gérard , *Mémoire de ma mémoire*, Julliard, Paris, 2003, p10

En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud explicite que le sujet tente de faire comme si ce qui est arrivé (traumatisme) n'était pas advenu. C'est une tentative d'annulation de l'évènement. Le psychisme procède alors à l'effacement de l'évènement. Un double effacement : l'acte qui efface ce qui est arrivé s'efface lui-même. Le trauma demeure hors-sens pour le sujet. Le trop plein en est impossible à métaboliser. Impossible par l'angoisse, impossible par l'affect. La stratégie est alors l'oubli ou le dépouillement d'affect, la déliaison qui isole. C'est l'isolation qui signe un impossible à inscrire dans le champ de la représentation. Sur cet arrière-plan de trauma isolé ou refoulé, un petit évènement postérieur peut prendre valeur traumatique. C'est l'après-coup. A l'identique, au collectif et social, le double effacement du déni négationniste.

Hypermnésie, trous de mémoire sont les deux extrêmes défensifs ; on peut aussi constater une transformation de la structure de la mémoire. On dit que la mémoire du traumatisée est parfois feuilletée, l'éclatement de la structure moïque s'étant ensuite réorganisée en feuillets. On retrouve cela dans le récit du peintre François Rouan, aux tableaux tressés en structure feuilletée.

De la même façon, l'amnésie est « feuilletée », comme en témoigne l'œuvre de Georges Perec et son roman *W, un souvenir d'enfance*,<sup>210</sup> qui entremêle souvenirs autobiographiques et utopie, retour du refoulé qui n'abolit pas le récit. Cela montre que la dimension de l'horreur est liée à celle de la fiction car cela est inimaginable sinon.

---

<sup>210</sup> PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, Paris, 1975

### **IIB-Hors temps de l'effroi :**

Freud dans le texte *Ephémérité*, évoque les notions de temps et de réel. Freud se situe face à la nature et au temps, en période de guerre, saisi par la beauté et la fugacité splendide de la nature. Surgissement du réel qui est en permanence et par essence plein, « L'homme est déjà plongé dans le temps afin qu'il puisse sortir de l'immédiateté narcissique et aller vers la perte dans le temps où il se constitue être-pour-la-mort ».<sup>211</sup>

Cela ouvre à un au-delà qui dépasse, surpasse, qui est d'un autre ordre : « la transcendance | qui] nous permet de définir ce qu'il en est du temps inscrit comme illimité et présence qui fait de l'homme un être situé [...] mais l'espace de la transcendance ne se remplit pas, il demeure et subsiste comme tel. »<sup>212</sup>

Les victimes du meurtre de masse et leurs descendants sont souvent dans le hors-temps de l'effroi, médusant. Le traitement du temps est perturbé. Le traitement du temps devient symbolique de la vie des déportés : l'atemporalité propre à l'univers concentrationnaire peut être analysée comme le miroir de l'inertie de la conscience des déportés et de l'effacement de leur humanité. On retrouve fort rarement ce problème dans les récits testimoniaux arméniens, ce qui s'explique assez aisément du fait qu'ils ont subi une longue déportation, où les jours se succédaient de façon répétitive certes, mais dans divers lieux au fur et à mesure de leur progression et en conservant un contact (même superficiel) avec le monde libre, tandis que le camp de concentration est un lieu clos, un « *anus mundi* » qui enferme rapidement le déporté dans un monde singulier sans aucun contact avec la réalité extérieure – voire avec la réalité tout court -, un monde aux règles et aux repères propres.

C'est le règne absolu de la peur qui se manifeste sous ses formes extrêmes que sont l'Angoisse et l'effroi que nous allons maintenant définir.

Pour distinguer ces termes et discriminer ce qu'ils recouvrent, nous nous référerons au texte de Freud, « *Au-delà du principe de plaisir* », (1920). Freud établit des gradations entre effroi, peur et angoisse au regard du danger. La peur s'applique à un objet déterminé, défini.

L'angoisse est un signal d'alerte, une attente qui prépare au danger. La menace peut être

<sup>211</sup> SALIGNON B., Cours V22PHP7 2010-2011, p 14

<sup>212</sup> Ibid. 18

canalisée, intégrée. L'effroi ne permet pas la mobilisation des ressources psychiques car il arrive tout d'un coup. Cela engendre une temporalité particulière ou l'évènement traumatique est effacé dans le mouvement même de son surgissement

Dans *Inhibition, symptôme, Angoisse*,<sup>213</sup> texte de 1926, Freud établit la deuxième théorie de l'angoisse, fondée sur l'angoisse de castration. Avec les apports d'Otto Rank (angoisse de la naissance), l'angoisse est fondée sur une angoisse de séparation issue des premières pertes vécues, sein maternel, fèces. Ces pertes d'objets répétées préparent à la castration dont la première expérience est la naissance ; en effet la mère assimilant l'enfant au pénis dont elle est dépourvue, cela serait une première castration. Les apports de Ferenczi permettent d'expliquer la phase phallique ; l'angoisse précédente n'est pas abrégée<sup>214</sup> (naissance) mais transformée en ce sens qu'il s'agit d'une menace de séparation d'avec l'organe génital, le pénis, hautement investi car potentiellement garantissant l'union génitale avec la mère. Freud s'appuiera sur l'étude du mécanisme de la phobie, notamment la phobie du petit Hans (*dans Cinq psychanalyses*) pour éclairer le mécanisme de l'angoisse et de l'angoisse de séparation.

Lacan dans le *Séminaire IV, la relation d'objet*, reprenant l'étude du « petit Hans », remarque que l'enfant tout entier est la métonymie du phallus (qu'elle n'aura pas) pour la mère de Hans. Le pénis devient à cette époque pour Hans objet de satisfaction. L'angoisse survient entre ce pour quoi il est aimé et ce qu'il peut donner. Il est objet de plaisir donc objet passif. Hans est capturé dans l'imaginaire et s'imagine tel qu'il est imaginé. En tant que sujet réel, il s'imagine autre que ce qui est désiré, ce qui le rejette du champ imaginaire où la mère pouvait trouver à se satisfaire grâce à la place qu'il occupait. De là, naît l'angoisse de séparation. La névrose serait l'impossibilité de l'avènement symbolique.

Ceci est pour le cas général des névroses. Dans le cas du génocide, on parlera d'effroi et d'angoisse. Jorge Semprun témoigne de l'angoisse qui l'étreint, « une angoisse diffuse et profonde, la certitude angoissée de la fin du monde, de son irréalité en tout cas. [...] Tout devient chaotique, quand cette angoisse réapparaît. On se retrouve au centre d'un tourbillon de néant, d'une nébuleuse de vide, grisâtre et rouble. [...] rien n'est vrai que le camp, tout le reste n'aura été qu'un rêve, depuis lors. »<sup>215</sup>

En effet, la première angoisse survient lors de l'absence de la mère révélée par la survenue d'un étranger. Cette angoisse est contemporaine de l'émergence des défenses archaïques.

<sup>213</sup> FREUD S., *Inhibition, symptôme et angoisse* PUF, Paris, 1973.

<sup>214</sup> *Abréaction* : apparition dans le champ de la conscience d'un affect jusque là refoulé, source CHEMANA R. VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, Paris, 2002

<sup>215</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 245

L'angoisse entraîne l'utilisation d'un mécanisme de défense archaïque qui est le clivage, nous allons étudier ce phénomène ainsi que les autres défenses

*Dans mes cahiers*

*D'école maternelle*

*Il y aussi un oiseau*

*Volant d'une seule aile*

*Extrait du poème « Car je n'y suis pas » de Véhanoush Tékian <sup>216</sup>*

---

<sup>216</sup> COLLECTIF *Avis de recherche, une anthologie de la poésie arménienne moderne*, Ed Parenthèses, Marseille, 2006, p 87

## **IIC- Déconstruction du sujet :**

### **IIC1-Le Moi éclaté :**

Il ya destruction du moi : le moi est un rejeton ancien de l'idéal du moi qui permet une identification tardive, le surmoi. La constitution du moi signe l'humanisation.

La coalescence qui aboutit au moi est le moment où émerge l'angoisse de l'étranger. Ce moment est celui de l'émergence des processus de constitution du moi qui s'organiseront en défense du moi qui n'existait pas encore avant leur coalescence. Ceci peut éclairer l'éclatement du moi, puisque les défenses protectrices sont abolies, comme nous le détaillerons dans la suite du texte. Il ya écrasement de l'identité et du moi, de l'individualité propre spécifiée par le trait unaire.

La jouissance est clivée par rapport au corps et au trait unaire, marque pour la mort. Le trait unaire se perd s'il y a crime de masse. Pour Freud, le trait unaire est ce qui reste lorsque l'objet est perdu. L'investissement qui se portait sur l'objet est remplacé par une identification partielle qui n'emprunte qu'un trait. Lacan s'appuiera sur cette notion ainsi que sur la linguistique de Saussure pour élaborer le concept de trait unaire. C'est un signifiant « ultime » dont l'inscription réalise une trace, une marque. Sa fonction est de pouvoir assurer le comptage et la différence. L'exemple célèbre qui l'illustre est celui de la côte d'animal préhistorique observée au musée de *Saint-Germain-en-Laye*, portant des traits supposés être les coches de la chasse d'un chasseur. Cela introduit le registre du symbolique.

Dans le registre symbolique, l'identité se fonde par la place, alors que le signifiant se répète. Le trait unaire permet le comptage et est donc le support de l'identification du sujet. L'enfant, quand il compte des objets, se compte lui-même. Par la suite, l'enfant se décomptera, ce qui permettra son identification comme « un ». Pour Lacan, le trait unaire, c'est aussi ce qui a effacé l'objet. (image de l'identifiant phallique). « L'identification au trait unaire, qui est donc corrélatrice à la castration et de la mise en place du fantasme, constitue la colonne vertébrale du sujet »<sup>217</sup>. Identifié au trait unaire, le sujet est un et identique aux autres sujets castrés. Il est identique aux autres mais s'en distingue par une « petite différence » (Freud). Ce trait permet l'identification imaginaire. C'est le trait unaire qui permet à l'enfant d'intérioriser l'image du corps donnée par l'expérience spéculaire. Le signe donné par l'adulte quand l'enfant se

<sup>217</sup> CHEMANA Roland, VANDERMERSCH Bernard, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Editions Larousse, Paris, 2002, p 438



retourne vers l'adulte à la recherche d'un signe fonctionne comme trait unaire. Ceci est la base de l'idéal du moi.

Dans le champ de l'inhumain, il y a défaut de cette constitution ou régression au stade antérieur à sa construction, l'amour est dissout par la passion imaginaire de capturer l'autre et de le détruire. La dimension de l'amour n'est pas construite au niveau structurel. L'Oedipe n'est pas dépassé. Le surmoi n'est pas efficace, la castration symbolique est évitée. C'est la fixation à un stade sexuel infantile qu'on ne peut dépasser, qui s'appuie sur le déni et le clivage. Il n'y a pas d'accès à la réalité.

Le moi du sujet « exposé à un traumatisme violent éclate, se pulvérise même. »<sup>218</sup>. Cette idée a été avancée par Lacan. Cela rappelle la théorie de l'objet « *a* », déchet de l'opération signifiante, est à rapprocher du projet génocidaire ou concentrationnaire de réduire le déporté à l'état de déchet, comme nous l'avons vu dans la première partie, en détruisant l'armature symbolique constituant l'humanité du sujet. « Les enfants pleurent les larmes de leurs parents. Les résidus font des enfants de résidus. »<sup>219</sup>

Il y a nécessité de la reconstruction du moi, c'est-à-dire de l'image que le miroir nous renvoie. La reconstruction sera celle d'un ersatz de moi, fragile à chaque agression ou violence. C'est une reconstruction feuilletée, comme en oignon. Cela renvoie à la mémoire feuilletée que nous avons précédemment évoquée. Cette structure est en miroir de la structure totalitaire. Hannah Arendt nous témoigne que cela masque le véritable détenteur du pouvoir. L'imaginaire épuisé peut renoncer à produire un étayage. C'est la dislocation du sujet dont Bettelheim, psychanalyste et survivant des camps nous témoigne : « j'avais fait l'expérience, sans savoir si elle finirait un jour, d'être à la merci de forces sur lesquelles je ne pouvais avoir aucune influence. C'était l'expérience de vivre isolé de sa famille et de ses amis, d'être sévèrement restreint dans l'échange des informations. En même temps, je me sentais soumis à une manipulation quasi-totale par un environnement qui semblait tout faire pour<sup>220</sup> détruire mon existence indépendante, sinon ma vie ».<sup>221</sup> Cela réduit les sujets à l'état de

---

<sup>218</sup> HADDAD Ibid, Ibid p 123

<sup>219</sup> ALTOUNIAN, Ibid

<sup>220</sup> BETTHELHEIM Bruno, *La forteresse vide*, Ed Gallimard, Paris 1969, Coll connaissance de l'inconscient, p

24

<sup>221</sup>

« *musulmans* », terme rapporté par Primo Levi dans son ouvrage, *l'espèce Humaine*, c'est-à-dire le sujet qui s'abandonne à la mort.

## **IIC2- Pré-Phallique :**

Le stade antérieur où se situe l'inhumain en jeu dans le génocide est un stade d'avant la castration, avant l'avènement de la fonction phallique, qui prépare la surrection du sujet. Le sujet commence dans le fantasme parental et s'inscrit dans l'histoire inconsciente de la famille. *L'infans* est symbole du désir qui l'a engendré et non pas créé.

Pour A. Didier –Weill, cette dimension pré-phallique, pré-spéculaire, se situe au sein de la voix maternelle et rend compte de la façon dont elle-même s'est positionnée face à l'appel de la castration. Pour cet auteur, au-delà du champ du miroir (champ visuel) apparaît un champ sonore : le timbre de la voix de la mère transmettant un savoir sur la privation, la différence des sexes, traumatisme initial de la mère. Ce serait la transmission du réel d'un manque de signifiant au sein de la présence maternelle. Le manque symbolique est transmis, y compris en présence de la mère. C'est l'absence dans la présence. Cela signifierait, par le réel de la voix maternelle, une signification des conditions du désir qui induiront plus tard la signification du Phallus. La voix de la mère contiendrait les germes de l'avènement du sujet, l'articulant à l'ordre symbolique, à *la Chose*. Il s'agit ici des fondations du sujet. Les fondations du sujet s'origineraient donc dans l'inconscient maternel. Cela dirait quelque chose de l'histoire et du rapport à la castration. Il s'agit ici du sujet, pas encore du Moi.

Ce rapport originaire au monde symbolique, de la parole, du signifiant contenus dans la mélodie de la voix maternelle permettraient peut-être, y compris en cas de génocide une conservation ou un réaccès possible aux bases du sujet et à sa reconstruction ; en régressant à ces stades. Cela présupposerait, que, même en cas de destruction massive, d'asservissement, quelque chose subsisterait toujours de sa condition de *parlêtre*,<sup>222</sup> antérieure à la constitution du Moi. Cela indiquerait une phase primitive du trait unaire<sup>223</sup>, ce trait serait alors la base première de l'identification, appartenant au réel et au symbolique. La forme élémentaire du signifiant est le son. Ce serait le germe de la parole.

<sup>222</sup> Contraction des mots parler et d'être. Mot initié par Jacques Lacan.

<sup>223</sup> *le trait unaire* (traduction par Jacques Lacan de « *l'Einzigster Zug* ») est ce qui fonctionne comme support de la différence. Le trait unaire est ainsi une inscription, mais n'est pas une écriture au sens de l'écriture alphabétique. Par son élaboration Jacques Lacan s'est intéressé à la marque distinctive qu'est chaque sujet dans le langage. Cette marque a été repérée comme étant le trait unaire, soit une inscription. Et Jacques Lacan a fait du trait unaire l'attache liant le sujet au langage.

Cette destruction de l'image spéculaire induit la destruction du moi. L'image dans le miroir participe à la construction du narcissisme.

### **IIC3- Narcissisme de mort :**

Le narcissisme primaire désigne un état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même, anobjectal : il est spécifié par une absence totale de relation à l'entourage, c'est une identification narcissique à l'objet, l'intériorisation d'une relation, comme décrit dans *Deuil et mélancolie* en 1916. « L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné ».<sup>224</sup> Il y a indifférenciation du moi et du ça, comme dans la vie intra-utérine dont le sommeil serait une reproduction « Chez le dormeur se trouve reproduit l'état de répartition primitif de la libido : il présente notamment le narcissisme absolu, état dans lequel la libido et l'intérêt du *moi* vivent unis et inséparables dans le *moi* se suffisant à lui-même. »<sup>225</sup> Cet " état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même « et de toute-puissance du Moi est ce que l'on appelle le narcissisme primaire - Une illustration de cela peut être trouvée chez les enfants et les peuples primitifs, dans *Totem et tabou* (1913) : Surestimation de la puissance des désirs et des actes psychiques, " toute-puissance de la pensée ", croyance à la force magique des mots, c'est l'époque de la pensée magique.

Le retour au narcissisme primaire est un mouvement naturel selon Freud : Ces masses humaines ont à s'unir entre elles. « Ainsi, l'éros soutient la quête narcissique : reconstituer ontologiquement l'existence, et donc faire cesser les différences entre les humains pour les agglutiner vers une totalité. » Freud ne manque pas de relever le caractère religieux de cette aspiration »<sup>226</sup>. Pour le totalitarisme, sorte de religion, il s'agit d'agglutiner vers une totalité, mais afin d'anéantir. Ce n'est pas Eros qui est opérant mais Thanatos.

Le Moi n'existe pas d'emblée comme unité. Freud avance donc que " quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme. " Si l'on veut conserver la distinction entre un état où les pulsions sexuelles se satisfont de façon anarchique, indépendamment les unes des autres, et le narcissisme où c'est le Moi dans sa totalité qui est pris comme objet d'amour, on est ainsi amené à faire coïncider la prédominance du narcissisme infantile avec les moments formateurs du Moi. « Le narcissisme en tant que stade rend compte nécessairement d'un Moi, " objet des pulsions

<sup>224</sup> FREUD S. *Deuil et mélancolie*, 1916

<sup>225</sup> FREUD S., *Introduction à la psychanalyse*, 1916

<sup>226</sup> Cours EAD M2 2011-12 CAUSSE J.D, *Freud et le lien amoureux dans* « La ligature de l'amour et de la haine » en psychanalyse, p22

libidinales, et implique la capacité d'un sujet à se représenter ce qu'il désignera ultérieurement comme son Moi et qu'il confondra en partie avec la représentation de son propre corps. »

Le narcissisme primaire est modifié par les conditions extrêmes de l'extermination de masse, et devient un narcissisme de mort, d'après André Green<sup>227</sup>. Le narcissisme est théorisé par Freud comme auto-centré. Cela sera suivi par la théorie des pulsions.

En raison de cette proximité chronologique, on peut imaginer qu'il y aurait aussi un narcissisme de mort qui va vers la désunion et le retour à l'inertie. Ainsi l'anorexie permet de faire penser à un narcissisme négatif. Le psychisme fonctionne à contrario, la recherche du plaisir n'est pas le facteur dominant. Le psychisme fonctionne de façon gelée. Le narcissisme négatif serait l'aspiration au niveau zéro. L'attaque contre les liens décrite par Bion et Lacan serait une expression de la pulsion de mort. Dans le cas du génocide, il y a attaque par l'agresseur, porteur de la pulsion de mort, des liens. C'est l'extinction de l'activité projective qui se manifeste par le sentiment de mort psychique.

La destructivité peut être mise au service de fins défensives. Un appareil psychique peut se servir de la destructivité contre la destructivité. Quelque chose intolérable peut être combattu par une autre chose intolérable afin de la faire disparaître. La destructivité est une incapacité d'élaborer la situation primitive non supportable pour le sujet.

L'appareil psychique est mis dans des conditions inacceptables. Elaborer permet de rendre la situation un peu plus tolérable. Le négatif, pour André Green permet d'accéder à la sublimation : c'est la transformation des coordonnées pulsionnelles qui sont à la racine de la créativité pour en faire autre chose. Nous devenons sensibles à la métaphorisation, sens qui n'est pas lié directement à une réalité et qui transforme l'objet. Il permet de se protéger contre la résurgence de l'angoisse. Cela diffère du point de vue de Bion ; pour cet auteur, il faut évacuer le négatif, la frustration, ou l'élaborer : ou c'est inacceptable, ou cela ne me fait rien. Seul moyen d'avancer.

### **IID-Déni, négationnisme**

---

<sup>227</sup> GREEN Andre, *La négation et le négatif dans la psychanalyse contemporaine*, 25 mars 2003 rencontre avec A. Green, fichier son, Denis Diderot, Paris, Dans le cadre du CYCLE DE CONFERENCES proposé par l'Institut Roland Barthes, Université Paris 7-Denis Diderot

Déni et reconnaissance sont les deux catégories de liens au passé. Aux signifiants communs du passé. Il ya d'une part déni chez le sujet victime, avec symptôme d'effondrement psychique et déréalisation et déni par autrui, négationnisme. Le déni portera alors sur le moment de l'effroi lui-même, à savoir le trauma. On observe un double mouvement, déjà évoqué pour le traitement mémoriel : d'une part tentative d'inscription, de reconnaissance dans le temps et l'espace, de l'autre maintien du déni ou révisionnisme. Cela va plus loin que l'oubli, évoqué pour l'oubli et la mémoire. Les tentatives de reconnaissance entraînent des menaces de mort, de la violence. Seul le déni est accepté, car il est par nature non symbolique et donc inscrit dans le registre de la violence. Le refoulement massif portera alors sur la vie d'avant. Le traumatisme devient une origine pour le sujet. La répression est une conséquence du refoulement, l'exercice du refoulement.

Dans le séminaire, *d'un discours qui ne serait pas du semblant*,<sup>228</sup>, Lacan définit le refoulement comme ce qui disqualifie, comme un effet de vérité. Il touche donc au Réel.

Cela a pour conséquences de masquer la question de la filiation et de l'énigme de l'origine. Le choix entre folie et déni est un choix forcé, pour préserver sa structure.

Le déni, *Verleugnung* freudienne diffère cependant du refoulement et de la négation. Par exemple affirmer la non-existence de quelque chose qui existe. C'est l'incroyable, l'inimaginable de cette réalité terrible qui force l'esprit au déni. Le déni est une conséquence de la sidération. Celui qui dénie dit le vrai du vrai d'un autre sujet. Cela pétrifie sa pensée. Le sujet ne parle pas car il sait et redoute de dire ce qu'il sait. Il se sent sous le regard de l'Autre et a peur du lapsus qui le révélerait. Cela peut entraîner une dépression qui a un aspect mélancolique.

Davidson, dans son étude sur les camps, pointe le déni et l'évitement comme les mécanismes fondamentaux employés pour traiter les souvenirs traumatiques. Cela permet de gérer l'angoisse. La personnalité des victimes, ainsi transformée est qualifiée de *Lazaréenne* (Jean Cayrol). L'hyperactivité est une des formes du déni ; cependant, si l'activité permet de masquer le trauma, la vulnérabilité est présente.

Nous trouvons l'exemple de cette défense illustré dans l'ouvrage de Jorge Semprun, *l'écriture ou la vie*,<sup>229</sup> Où il indique avoir dénié le trauma et l'effroi du camp nazi pour continuer à vivre. Il écrira son récit quarante ans après son retour de Buchenwald. En effet, le rappel de l'effroi

<sup>228</sup> LACAN J., *Le séminaire, XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil, 1971

<sup>229</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994

l'aurait mis face à sa faille incompatible avec sa survie. « Tout traumatisme est immédiatement doublé d'une volonté de méconnaissance pour le traumatisé mais aussi pour l'entourage. D'où l'impossible articulation entre le vécu de celui qui a rencontré l'effroi et le discours de ceux ou celles qui ont été spectateurs, voire témoins. »<sup>230</sup>

On observe que les survivants font silence en échange d'une réintégration dans la communauté humaine. On peut considérer que c'est une période de latence, la société s'organisant autour d'un pacte dénégatif ; laissant dans l'ombre tout un pan de l'histoire.

Silence des survivants et leurs descendants, déni des bourreaux, signent une « analogie paradoxale entre victimes et oppresseur. [...] l'un et l'autre sont dans le même piège. »<sup>231</sup> Tout comme dans l'analyse, il n'y a de résistance que de l'Analyste, tenant lieu de l'Autre, au collectif le déni est à l'identique. Le déni conduit à la violence contre l'autre ou contre soi-même, quelqu'un ne doit pas exister. Cela signifie pour le Sujet l'arbitraire, y compris pour la parole, support du symbolique. Le déni enferme dans l'imaginaire de la toute-puissance du bourreau.

Le déni poursuit les effets de la destruction symbolique qui caractérise les génocides. Yves Ternon, historien, dans son livre « *enquête sur la négation d'un génocide* », remarque la similitude, à ce propos, entre génocide arménien et juif.

Le déni touche aussi parfois les survivants, cela leur permet de maintenir une vie psychique afin de s'adapter à la nouvelle et terrible réalité. Les troubles se manifestent plus tard. On retrouve là la conception classique du trauma qui se signifie dans l'après-coup. Nous l'avons évoqué avec le témoignage de Jorge Semprun. Le traumatisme massif ne permet pas la représentation. C'est ainsi que le témoignage sur les chambres à gaz fut rejeté. Les victimes peuvent aller jusqu'à dénier leur statut de victime. Cependant, la reconnaissance du génocide est fondamentale puisque partie intégrante de l'identité et fondatrice du processus de deuil.

La culpabilité du survivant se traduit par la transmission de la dette réelle ou symbolique aux descendants de la famille, vis-à-vis de ceux abandonnés sans protection à une mise à mort de masse. Le travail de deuil n'est possible que si le lien est rétabli entre le passé et le présent. Lorsqu'oubli et déni institutionnalisés se conjuguent, la quête de sens est difficile. Ainsi le « Régime Khmer rouge est effacé des manuels d'histoire cambodgiens depuis 1993. »<sup>232</sup>

<sup>230</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 89

<sup>231</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p 24

<sup>232</sup> PHAY VAKALIS Soko, « *Le génocide cambodgien* » Déni et justice, *Études*, 2008/3 Tome 408, p. 297-307

Le déni se transforme en clivage du non-dit du monde. Cela induit un système relationnel au sein de la famille qui se fait sur un mode de structure paranoïaque et perverse, la cohésion des différents membres de la famille est maintenue par exclusion, négation, hallucination négative de l'un d'entre eux car un trop plein de sens les habite, leurs histoire est symboliquement désavouée par le monde qui est le tiers externe, les réminiscences de la langue mettraient en péril le maintien des alliances.

Davidson, dans son étude sur les camps forgea la notion de « numbing », sorte de déni entremêlant endormissement et sidération, déréalisation. « le déni, l'endormissement psychique, la déréalisation a permis de supporter l'insupportable, surtout au moment de l'arrivée au camp. »<sup>233</sup> Le camp et le génocide fabriquent de l'absurde, les changements sont fréquents et imprévisibles, les individus sont dégradés, anonymes. La mort est absurde, l'atmosphère est celle de l'irréalité. Affamés et traumatisés, les survivants sont anesthésiés et robotisés. Il y a rupture du self, du sens de la continuité de la vie, destruction du sens de la vie, perte de la sécurité. Le soi est disloqué.

Effacement et falsification de l'histoire accompagnent le déni. Cela prive les survivants de leur histoire. Le tiers est exclu par les génocidaires, son témoignage met en danger la construction et le maintien du déni. Le projet imaginaire de l'extermination devient d'autant plus réel. Le déni empêche les processus identificatoires, la seule identification restant sacrificielle, comme tombeau des morts. La levée du déni signifierait la réapparition d'un Tiers, brisant la dualité bourreau-victime. Cela permettrait de rouvrir le temps du miroir.

Le déni entraîne le retour dans le réel de ce qui est dénié ; retour qui est ensuite aussi dénié. Prenons comme exemple les massacres de Soumgaït, le 20 février 1988, pogroms arméniens décimés par les azéris, répétés en janvier 1990 à Bakou. « Tuez tous les Arméniens. Ne détruisez pas la ville car nous vivons ici. Ne brûlez et ne tuez que dans les maisons arméniennes. »<sup>234</sup>

Ceci illustre la résurgence du réel qui n'a pas été symbolisé. Réel gelé. Les héritiers du génocide ne sont pas protégés par les lois symboliques fondées par les liens humains, ce qui expose au retour du même. La toute-puissance imaginaire étant « transmise » puisque le premier génocide « fondateur » est toujours dénié. » La mémoire refusée place les sujets hors

---

<sup>233</sup> DAVIDSON Shamai,  *Holding on to Humanity*, publication de l'institution sur l'Holocauste et le Génocide, Jérusalem, New York, University Press, 1992, cité dans Haddad p 262

<sup>234</sup> Soumgaït déclaration d'un homme armé d'un haut parleur place Lenine.

la loi et hors parole, comme désarrimés de l'ordre humain et ne peut qu'engendre le retour de projets exterminateurs [...] excluant tout tiers, toute médiation. »<sup>235</sup>

Déni de la mort et de la temporalité qui induisent des conséquences pour la descendance :  
« du déni ne procède aucune descendance puisqu'il est, en fin de compte, déni de la mort et de la temporalité. »<sup>236</sup> On observe que les déportés et le descendants ont un comportement spécifique au regard de la procréation et de l'accession à la paternité. S. Davidson et Gérard Haddad avancent que cela est dû à la destruction du signifiant de la paternité (ou maternité) par le génocide et le camp. Les victimes considérant que l'extermination de masse a changé leur patrimoine génétique, condamnant leurs enfants à la maladie et au handicap. Le mystère de la filiation est entamé. Il s'agit d'un néo-matriarcat psychotisant. La levée de déni peut se manifester par un retour d'angoisse ou une paranoïa, signe d'un déni très fort. Ainsi il n'y a plus d'avant ni d'après, plus de passé ni de futur.

Le négationnisme, latin *negatio* ou dénégation est une forme collective du déni s'appliquant à des faits historiques. Terme initialement appliqué à ceux qui contestent la réalité du génocide des juifs ou en minimisent la réalité, nous nous en servons comme terme générique. Le négationnisme emprunte, au titre collectif les mécanismes du déni individuel au titre de défense et de protection de la collectivité concernée, qui sinon, se verrait exposée à des sanctions, tout comme l'individu qui dénie ou refoule se verrait sinon aux prises avec les reproches du Surmoi. Comme nous l'avons vu le refoulement se manifeste par le retour du refoulé, le génocide se manifeste par sa négation en tant que constitutif du génocide lui-même : « La négation du génocide vise à réécrire l'histoire afin de diaboliser les victimes et réhabiliter les auteurs. La négation du génocide est le stade final du génocide lui-même. » (Wola Soljenka, prix Nobel de littérature, Niger).

La nécessité de la levée du négationnisme est intriquée à la possibilité d'élaboration :

« le traumatisme ne peut être intégré à aucune élaboration ultérieure de la vie [...], mais pour les enfants de celui-ci (victime), s'il n'est pas reconnu par les auteurs du crime, il devient un patrimoine délirant, une violence égarée »<sup>237</sup>

---

<sup>235</sup> PIRALIAN Hélène p 108

<sup>236</sup> ALTOUNIAN Janine, *La survivance, traduire le trauma collectif*, DUNOD 2000 , p 49

<sup>237</sup> ALTOUNIAN Jeanine, *La survivance, traduire le trauma collectif*, Dunod, 2000, p 84



L'occultation de l'extermination des populations ayant vécu le génocide (dans le cas Arménien) ou la guerre (dans le cas des Juifs et de la Shoah) semble faire écho aux traumatismes des victimes. « Il y a en effet des peuples pour qui le négationnisme est un ciment social. Dans *Totem et tabou*, Freud explique que la civilisation est fondée sur la mort. Mais en règle générale, le meurtre fondateur, le crime des origines n'est pas identifié comme tel, c'est bien plutôt un mythe, qui demeure enfoui dans l'inconscient. Ce qui est singulier, dans le cas du génocide turc contre les Arméniens, c'est que ce crime soit si palpable et que la société turque en ait encore besoin au moment même où elle cherche à se fonder comme démocratique »<sup>238</sup>. Au niveau collectif, le refoulement massif semble agir comme un bâillon. Cela appartient au patrimoine commun.

Ainsi, en Israël, on a observé un déni massif face au génocide. Les arméniens massacrés, leurs descendants plutôt ont à faire face à un déni massif de la part du peuple turc, au négationnisme. Au niveau collectif, le génocide qui n'a pas eu lieu (absent des manuels scolaires et des livres d'histoire turcs) manifeste un trou dans le symbolique. Les fondements institutionnels et l'Histoire ayant participé au traumatisme, le lien social étant impliqué, on peut se trouver face au phantasme : cela n'a pas eu lieu. La nécessité de commémorer par le symptôme est pour les victimes relayée par la nécessité de commémorer dans le collectif ce qui n'est pas totalement symbolisé. Ceci est une répétition liée à la pulsion de mort.

---

<sup>238</sup> MILLER Gérard, psychanalyste, <http://www.gerardmiller.fr/index.php/nouvelles-darmenie>

## **IIE-Défenses :**

Les défenses sont liées au moi. « La défense, opération par laquelle un sujet confronté à une représentation insupportable la refoule, faute d'avoir les moyens de la lier, par un travail de pensée aux autres pensées. »<sup>239</sup> Les défenses archaïques sont mobilisées par le trauma au lieu du refoulement secondaire habituellement opérant car véritable moteur du refoulement. S'il défaille, le psychisme utilisera le refoulement primaire qui fait partie des défenses archaïques car le moi et le ça sont en continuité. C'est ce qui se passe chez les sujets face à l'extermination de masse ; Les défenses archaïques sont des garanties contre la déstructuration, le morcellement « par retour régressif aux stades de très faible, voire de non-organisation du moi.[...] les défenses archaïques protègent contre le traumatisme et l'annulation de la liaison pulsionnelle. »<sup>240</sup> Dans le cas du génocide, les défenses archaïques ne sont pas suffisamment opérantes.

Toute pathologie du moi peut aussi entraîner des régressions à des mécanismes de défense établis devant des situations infantiles dangereuses. Nous pouvons citer la position schizo-paranoïde (Mélanie Klein) où l'objet devient persécuteur et où il n'y a plus d'altérité structurante, ou la position dépressive où il y a effondrement narcissique. Les effets du génocide sur les survivants et leur descendance semblent procéder de ces deux positions régressives. Le sujet soumis au traumatisme est dans une stratégie de survie.

Les mécanismes défensifs sont la fragmentation, l'intellectualisation, le gel psychique. Ils ont pour but d'empêcher l'émergence de l'éprouvé affectif, le moi étant déjà envahi par la charge traumatique.

Nous examinerons principalement deux défenses archaïques qui sont : le refoulement et le clivage, le clivage étant la manifestation topique du déni que nous venons d'évoquer.

### **IIE1-Clivage :**

---

<sup>239</sup> D'après CHEMANA Roland, VANDERMERSCH Bernard, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Editions Larousse, Paris, 2002

<sup>240</sup> LE GUEN Claude, *Le refoulement*, que sais-je, puf, Paris, 1992, p 63

Comme nous l'avons vu plus haut, l'effroi entraîne un clivage.<sup>241</sup> C'est une tentative d'évitement du danger par régression : le clivage a pour fonction de permettre de régresser à la béatitude pré traumatique qui a pour visée de rendre non advenu le traumatisme.

C'est une défense archaïque qui permet de se soustraire à l'angoisse, l'objet pulsionnel est scindé en bon et mauvais objet (Mélanie Klein). Rappelons que Mélanie Klein situe l'Oedipe plus tôt que Freud, vers six mois. Le clivage du moi ou du sujet est un état du moi qui maintient dans le sujet deux attitudes contradictoires.

La notion de clivage du moi apparaît dans la deuxième topique (1920). Cela conduit à la notion de division du sujet devant la vérité et au rapport du sujet à la loi. C'est une défense contre le réel qui manifeste la division. Il s'agit de l'*Ichspaltung*, condition nécessaire à tout sujet pris dans le langage. Lacan précisera que le sujet est divisé entre un sujet de désir,  $\underline{S}$  barré, et l'objet « *a* », et complètera ce concept avec le nœud borroméen afin de décrire la structure du sujet. L'absence de clivage entre les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire induit la paranoïa et empêche la subjectivation.

Ferenczi remarque qu'il existe un auto-clivage narcissique qui serait le processus primaire de refoulement, une partie sensible brutalement détruite et une autre qui sait tout mais ne sent rien. Cela fait perdre au sujet la confiance dans le témoignage de ses propres sens et fixe une partie de sa personnalité qui devient alors faite de ça et de surmoi.

Dans le cas du sujet sain, il y a continuité entre le symbolique et le réel, le sujet dit : « oui/non » en même temps, trou réel dans le symbolique ; transmission d'un au-delà du sens, surabondance du sens ; dans le cas du clivage il y a limite, forclusion, trou symbolique dans le réel, le sujet dit seulement. : « Non ». Il y a perte absolue du sens. Cela préside à la création de l'abîme dans le sujet qui répond au signifiant de l'Abîme dans l'Autre. La création de cet abîme est le refoulement originaire. C'est la première opération de deuil. Sinon le signifiant du nom du père réapparaît comme fantôme.

L'évènement traumatique qui figure comme un corps étranger est enkysté. Cela est à comparer avec la notion médicale de kyste : quant un corps étranger fait intrusion dans le corps humain, se forme autour de lui le tissu nommé kyste. Nous pouvons rapprocher cela de ce que nous avons décrit précédemment en cas de deuil normal, les deux berges de la blessure

---

<sup>241</sup> D'après CHEMANA Roland, VANDERMERSCH Bernard, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Editions Larousse, Paris, 2002

se refermant.(partie processus du deuil, apports freudiens) pour former cicatrice. On peut considérer que pour le génocide, le corps psychique est fissuré.

Nous pouvons nous référer au concept de Moi-Peau, et d'enkystement, concept présenté par Didier Anzieu, pour éclairer ce point. Nous reprendrons le concept de moi-Peau dans la seconde partie de notre travail. Dans le cas du Moi-peau, le corps étranger est inclus, introjecté, la cicatrice est donc intérieure, le tissu de réparation tissé tout autour du corps étranger et à l'intérieur du psychisme. Cela isole du reste du psychisme, il n'y a pas refoulement mais amnésie, rétention, secret, non-dit. Cela induit à tourner autour du trauma sans y pénétrer. Cela procède du même mécanisme que le mélancolique, à la différence de l'amnésie. Cela renvoie à *Das ding*, la Chose que l'on ne peut décrire mais seulement border.

### **II E2- Refoulement:**

Le survivant du génocide va faire appel au processus de défense qu'est le refoulement.

L'absence de réaction apparente au traumatisme crée le symptôme ; il n'y a ni réaction par la parole, ni réaction affective, ni intégration. Le traumatisme est inassimilable, et cela le met en lien avec le refoulement. Le refoulement apparaît comme un défaut de traduction. Trois types de refoulements coexistent en psychanalyse : le refoulement originaire, centre de l'appareil psychique, l'inconscient primordial non refoulé, les refoulements primaires et les refoulements secondaires.

Le refoulement originaire est l'inconscient constitué par le refoulement, un *ça* qui nous agit. Il instaure les différenciations dans l'appareil psychique qui permettent aux mécanismes ultérieurs de fonctionner. Il serait le produit de la distinction *moi/ça*. Nous reprendrons cette notion. Il est à distinguer des refoulements primaires postérieurs qui sont archaïques mais déjà organisés par un moi constitué. Ils sont antérieurs à la constitution du complexe d'Œdipe et du Surmoi Freudien. Freud envisageait le surmoi comme pouvant marquer la limite séparant le refoulement originaire du refoulement après coup. Les seuls refoulements que nous connaissons sont les refoulements secondaires. Nommés par Freud refoulements après coup, mis en œuvre par l'action du surmoi.

Pour Lacan, c'est la métaphore paternelle qui est la formule du refoulement originaire. Dans l'enseignement et les écritures de Lacan, il y aura de nombreuses fluctuations sur ce sujet. La métaphore paternelle refoule le signifiant phallique dans l'inconscient, il est l'agent du

refoulement originaire. C'est le processus de la métaphore paternelle qui y préside, et par laquelle un élément signifiant, celui du désir de la mère, va devenir inconscient car désigné métaphoriquement désormais par le signifiant « du Nom-du-Père » qui constitue le modèle du refoulement.

Le refoulement est assimilation à l'intérieur de soi, un hors la loi intérieur, l'étranger en soi. Le moteur en est l'angoisse de castration. Ainsi on exclut du moi, régi par les lois de l'inconscient, ce qui devient hors la loi. La motion refoulée tombe ensuite sous l'influence de la compulsion de répétition qui joue comme facteur de fixation et suit la même voie que celle jadis refoulée. Ce mécanisme s'est mis en place face au danger réel. Par la suite, le moi réagit comme si la situation de danger réelle de l'enfance se maintenait toujours. Le racisme, l'antisémitisme, le génocide y trouvent leur racine, comme dans une projection à l'extérieur de ce qu'on veut refouler ; Cela renvoie au complexe d'intrusion déjà évoqué. En cas de génocide et d'extermination, l'étranger est expulsé à l'extérieur, dans un hors la loi. : On reconnaît dans le monde deux sortes d'étrangers, ceux auxquels est reconnu un code, un ordre symbolique, une culture, et les autres, ceux qui sont dans l'abandon, dans l'infra-humain.

Le refoulement aurait trois phases : la première phase ou refoulement primaire, la seconde, le refoulement proprement dit, la troisième le retour du refoulé. Ce serait la première phase de constitution de l'inconscient, formé alors de noyaux exerçant une attraction sur les contenus du préconscient et conscient. Par la suite, le surmoi et le moi ajouteront de la répulsion afin d'aboutir au refoulement secondaire ou après coup. Le moi primitif est ennemi des excitations.

Le refoulement primaire serait lié à la fixation. La fixation est le fait qu'une pulsion n'a pas accompli avec l'ensemble de la libido l'évolution normale et demeure immobilisée à un stade infantile. Ce courant sera par la suite un courant refoulé. La fixation est un « resté en arrière ».

La deuxième phase du refoulement émane des instances hautement développées du Moi et est une pression après coup. Ce sont les dérivés psychiques de ces instincts primitivement restés en arrière qui succombent au refoulement (un conflit s'est élevé entre le Moi et ces instances). Le retour du refoulé est l'échec du refoulement.

Par la suite, Freud dira que tous les refoulements se situent dans le bas âge. Ces anciens refoulements subsisteront dans et le Moi fait appel à eux pour maîtriser les pulsions. Les nouveaux conflits sont réglés par le biais de ce que nous appelons le « refoulement après-coup ».<sup>242</sup> Chaque fois que le Moi est capable de reconnaître un certain état de surexcitation

---

<sup>242</sup> FREUD S., *Analyse terminée et analyse interminable*

pulsionnelle ayant trait à une situation de danger et d'y répondre correctement par un signal d'angoisse, le refoulement primaire est supplanté par d'autres défenses appropriées à la situation. Dans le développement normal, lorsque la différenciation du Surmoi est intervenue, l'apparition de nouveaux refoulements primaires n'est plus possible. La névrose est la conséquence du retour du refoulé du fait d'une combinaison du refoulé primaire et du refoulé secondaire ultérieur (refoulement proprement dit). Le mécanisme du refoulement s'appuie sur le refoulement originaire

En 1919, dans *l'Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre*,<sup>243</sup> Freud met en relation la névrose traumatique et le refoulement, le refoulement étant présenté comme une névrose traumatique élémentaire. Le traumatisme serait en correspondance avec le refoulement secondaire rencontré dans la structure névrotique.

Lors du traumatisme de masse, le sujet est réduit à sa nature avant l'apparition du refoulement originel, avec des défenses antérieures à la notion de déroulement du temps et à l'historisation ce qui explique le gel dans le temps. Pour que puisse se former un refoulement, il faut qu'ait été mis en place un déjà refoulé qui va attirer à lui ce qui est à refouler.

A l'origine non pas de l'humanité mais de toute humanité, au commencement fut un manque. La psychanalyse repose sur l'hypothèse d'un refoulement qui serait premier, dit originaire. De ce refoulement premier en découleraient d'autres : le sein, la présence de la mère ; Pour combler cette béance, un signifiant est mis en place pour signifier ce manque. Le jeu de la bobine est l'explication qu'avance Freud en 1915 avec le Fort/da. Ce serait une tentative de symbolisation de l'absence de la mère. Le petit d'homme, dès qu'il vient au monde perd son habitacle et toutes les jouissances associées. Cette perte se signifiera dans la structure du langage. L'agent du refoulement, selon Freud serait le surmoi, l'au-moins-un.

Dans la première topique Freudienne, le refoulement originel, *Urverdrängung*, fonde l'inconscient. En effet, l'inconscient se constitue au moment où les traces mnésiques sont oubliées ou refoulées. Le refoulement primaire ou originaire serait le premier temps du processus de refoulement selon Freud.<sup>244</sup> L'expression « refoulement primaire » n'apparaît qu'en 1915. Le refoulé primaire en sera issu.

Ce sur quoi porte le refoulement est la sexualité infantile, l'irréductible de l'inconscient, l'enfant renonçant à être pur objet du désir de la mère.

<sup>243</sup> FREUD S., *Introduction à « sur la psychanalyse des névroses de guerre*, dans Résultats, idées, problèmes, I, 1890-1920, Puf, 1984

<sup>244</sup> FREUD S., *Inhibition, Symptôme, refoulement*

Lacan considère que le refoulement d'origine est le lieu de réception des signifiants des pulsions refoulées, lieu du réel. Au temps du refoulement originaire *l'infans* va déposer dans un lieu dit *Autre* ses pulsions basiques incestueuses ( phallus ) ; ce creuset sera impliqué dans le désir et l'ordre symbolique.

Alain Didier-Weill avance que le refoulement originaire est un pacte métaphorique originaire, Le signifiant du Nom du père est le renouvellement d'un pacte, nouage borroméen qui noue les trois métaphores originaires, réel symbolique (inouï), symbolique imaginaire,( invisible), réel imaginaire ; (immatériel). Le nouage est borroméen. Le réel a un ascendant sur le symbolique qui a un ascendant sur l'imaginaire, qui a un ascendant sur le réel. Les refoulements ultérieurs concerneront le symbolique. En ce sens, le refoulement originaire lié aux refoulements ultérieurs permet le nouage entre Réel et symbolique, métaphore paternelle et refoulement originaire.

Pour Serge Leclair, le refoulement originaire est constitué par la perte du monde de l'objet « *a* » qui rend l'accès au désir possible. Ceci est articulé à la pulsion de mort qui maintient distinct le Réel (monde de l'objet perdu, du corps) et les représentations inconscientes (langagières). La pulsion de mort organise le refoulement originaire. Le refoulement est sélectif et protecteur. C'est un conflit entre le principe de plaisir et le principe de réalité, le refoulement est protecteur du moi dans les relations avec les autres. Le refoulement n'est jamais complet ni définitif et essaiera de s'infiltrer dans le champ de la conscience par les lapsus, trous de mémoire, actes manqués qui sont des amnésies de défense. La somatisation est une voie d'évitement de la souffrance induite par le retour du refoulé.

L'effroi suscité par le génocide induit un clivage de défense, qui s'accompagne donc de déni. Ce qui implique un réaménagement psychique des expériences antérieures. Tout retour de refoulé portant sur la sexualité infantile présente donc désormais un risque d'anéantissement pour le sujet. Le retour du refoulé induirait également la prise en compte de la jouissance, ce qui est refusé dans l'effroi. Le refoulement se situe entre le retour symbolique du refoulé et son retour dans le réel.

Nier est désirer refouler. Ce détour, à minima par la négation, par le refoulement ou dénégation est nécessaire à la survie et à la constitution du sujet. Nous pouvons considérer que si le refoulement est impossible ou échoue, c'est alors le mécanisme du déni qui devient opérant.

## . IIIF-Le Traumatisme

### IIIF1-Traumatisme, traumatisme :

Le traumatisme est un évènement inassimilable pour le psychisme

Dans ses premières œuvres, dont *Les lettres à Fliess* (1887-1902), Freud liait le traumatisme à la séduction précoce, notamment par la clinique des hystériques et de la névrose obsessionnelle, en supposant une action traumatique en deux temps : l'incident dans la petite enfance et sa réactivation à la puberté. Freud abandonna ensuite cette théorie de la séduction précoce, mais il garda ce concept pour le faire évoluer en 1920, à la suite des névroses de guerre. La première guerre mondiale amène la clinique des « névroses traumatiques », le sujet face à un évènement violent, horrible, terrible voit revenir la scène traumatique de façon insupportable. Il peut revivre la scène en rêve. Cela contribuera à l'élaboration de la théorie de la pulsion de mort.

Freud dans *l'homme Moïse* spécifie deux destins du traumatisme : un destin positif et organisateur qui permet « la répétition, la remémoration et l'élaboration », un destin négatif qui crée une enclave dans le psychisme en empêchant les activités citées. Il emprunte alors à la pulsion de mort, qui n'accomplit pas de travail de liaison.

Freud soutenait que le trauma est la cause des troubles psychiques, en tant qu'évènement qui déborde le sujet parce que dépourvu de sens. Le traumatisme génocidaire induit la question du pourquoi que posent toutes les victimes. Cela dénote une quête de l'origine du massacre et du trauma, d'une quête de sens qui demeure impensable. Le sens que proposent les bourreaux est inacceptable par ceux qui furent les victimes ou survivants, nous avons évoqué cette fabrique de l'absurde. Le trauma induit un déphasement, le réel médusant forclos le monde la manifestation. L'évènement traumatique laisse la langue dans une impasse, sans mot pour en parler. Il opère comme refoulement, oublié et conservé, insupportable et donc rejeté. Mais cependant actif. Dans ses premières élaborations du trauma, Freud définissait le facteur traumatisant comme étant de type émotionnel. Plus tard, il parlera d'une dimension non-causaliste du trauma, véritable déflagration.

Ferenczi a repéré l'importance des processus négatifs de l'expérience traumatique. Cela a été repris après lui : « Le caractère traumatique ne peut venir en aucun cas du contenu d'un évènement en soi représentable. La névrose traumatique serait à comprendre dans une



négativité : une violente et brusque absence des topiques et des dynamiques psychiques, la rupture de la cohérence psychique, l'effondrement des processus primaires et secondaires, dans la perte par le moi de ses moyens. La désorganisation brutale trouverait son origine, non pas dans une perception, mais dans l'absence de sens du violent excès d'excitation et de l'état de détresse du moi, dans l'impossibilité pour le moi de se les représenter, de les présenter à la conscience. »<sup>245</sup>

Il s'agirait d'une forme non advenue de l'expérience. La vie psychique inclurait des pans entiers de perceptions non investies, dont le sujet pourrait avoir peur de l'irruption dans la psyché, car c'est un affect de terreur irreprésentable délié de toute représentation ou perception. Il faudrait alors le figurer à l'aide d'éléments psychiques fondateurs duels tels que dedans-dehors, bon-mauvais, moi-non moi

L'émergence du désir étant liée à une violence et une destructibilité insupportable, le sujet traumatisé pourrait vouloir tuer le désir lui-même. Cela induit un présent sans mémoire : « s'il n'y a plus rien à espérer que sa propre survie, plus de négatif, plus de travail, rien que du présent sans mémoire, parce que toute mémoire serait revivre l'agonie d'une mise à mort. »<sup>246</sup>

La jouissance, décrite dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920), combinée au concept de réel permettra à Lacan de proposer de nouveaux opérateurs conceptuels permettant de repenser la question du trauma. Lacan, dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964 reprend la logique d'Aristote et établit un distinguo entre *tuché* et *automaton*, les deux modalités de rencontre avec le réel.<sup>247</sup> La *tuché* est une cause par accident, un heurt avec le réel. La *tuché* se situe au-delà du mécanisme de répétition. Lacan dans *les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* qualifie cette rencontre de manquée puisque on ne peut l'inscrire nulle part. C'est un trou dans le monde des représentations. La *tuché*, mauvaise rencontre avec le réel mène le sujet à la confrontation avec la jouissance incestueuse de la Chose. Le réel n'est plus contenu dans les limites de la Loi du signifiant (qui borde la chose) et envahit les registres de l'imaginaire et du symbolique.

L'*automaton* est une tentative de symbolisation du réel, l'insistance à symboliser ce qui n'a pas pu l'être. La répétition se range du côté de la pulsion de mort, c'est une volonté de

<sup>245</sup> BOTELLA (C. et S.), « *Le négatif du trauma* », in *La figurabilité psychique*, p.154. cité dans la Thèse de, CALAMOTE Eric Pierre - Université Lyon 2 thèse - 2011

<sup>246</sup> GREEN A, *Le négatif*, p 33 cité dans la Thèse de, CALAMOTE Eric Pierre - Université Lyon 2 thèse - 2011

<sup>247</sup> LACAN , 1964

recommencement. Répéter, c'est échouer encore à réussir ce qui a déjà échoué, effacer l'évènement traumatique, c'est le conserver.<sup>248</sup>

Le trauma refoulé fait retour sous la forme de la répétition qui répète toujours la même chose, sans déplacement, histoire sans histoire, fermée sur le devenir. Les apports de Claude Barrois (1998) se tournent vers l'étymologie pour indiquer la répétition *pettio* en latin (requête, réclamation) dont le préfixe *re* insiste sur la réitération du comportement.<sup>249</sup> C'est un acharnement à trouver un lien, une réponse. Cela peut nous éclairer sur les compulsions commémoratives que nous avons évoquées ainsi que sur l'insistance du déni. Il s'agirait alors de répéter pour tenter d'intégrer le trauma à l'organisation symbolique.

La face positive de la répétition est de retrouver l'objet perdu : *Das Ding*. C'est la mère qui occupe la place de ce *Das Ding*. Pour Freud, la Chose, *Das Ding*, noyau du Moi est inaccessible par voie de remémoration, irréprésentable, elle laisse des traces. Elle induit la compulsion de répétition reliée à la pulsion de mort. Cela est en rapport avec le fantasme originaire de réintégration du sein maternel Freudien, la chose y représentant le souverain bien, objet de l'inceste interdit au sujet. La Chose est un trou, un vide qui recèle la vérité originaire du réel du sujet. C'est quand la Loi défaille qu'on peut s'en approcher. Dans la vie ordinaire, cette rencontre est toujours ratée. Dans le cas du génocide, la morsure du monstre est omniprésente.

Lacan désignera le réel par *le trop-matisme*, pour indiquer la quantité d'excitations psychiques qu'il mobilise et par *le trou-matisme*. Le trou du *troumatisme* n'a ni bord ni fond. « Il incarne ce désordre absolu qu'est le mal ».<sup>250</sup> Le regard qui en sort est le regard de Méduse. Le corps, soumis à ce regard perd son statut de vivant pour se transformer en statue de pierre. La statue de pierre, c'est la rigidité de la mort et tel est le cas pour l'extermination collective.

Dans la conception Lacanienne, le trauma est autre chose qu'un forçage de la barrière protectrice du pare-excitation. *Das ding* (Freud, 1895) est une extériorité qui se forge par la rencontre d'une altérité primordiale dont elle s'origine. Le *troumatisme*, l'incident traumatique dérègle le fonctionnement du principe de plaisir, le sujet n'est plus porté par le désir et reste sans médiation à *la Chose*, confronté à la jouissance. *La Chose* a une composante intime : trou, vide central de l'être, lieu de l'insupportable. Le sujet « s'abîme

<sup>248</sup> D'après le Cours de Monsieur Causse, EAD M2 2011-2012

<sup>249</sup> BARROIS, C. 1998. *Les névroses traumatiques*, Paris, Dunod.

<sup>250</sup> DIDIER-WEILL Alain, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995, p 285

dans le réel d'une jouissance ineffable, hors la loi et traumatisante. »<sup>251</sup>. Le réel a une dimension *ex-time*, *La Chose* est ce qu'il a de plus étranger à soi (le trauma originel) mais aussi de plus intime (car issue de l'expérience première et archaïque de l'Autre maternel).

Pour Françoise Dolto, le traumatisme est une perte de la croisée du temps et de l'image du corps qui anéantit l'identité. C'est un abus de pouvoir et la survie passe par l'inscription d'une limite avant et après.

Eric Calamote, dans sa thèse de doctorat,<sup>252</sup> reprenant l'adjectif de Saint Augustin nous parle de *l'informité* du traumatisme, comme fragilité de configuration de cette expérience. Cette informité ne pourrait se réduire à aucune figure ni aucun objet, aucun affect précis mais serait repérable par les distorsions, notamment spatiales ; composée d'éléments fragmentaires, il s'en dégagerait un sentiment d'étrangeté. Dans cette informité, l'auteur verrait la possibilité de relancer le processus d'élaboration de l'expérience traumatique, car il l'interprète comme tentative d'organiser le chaos (cela nous renvoie à l'interprétation du délire comme tentative de guérison), et s'étend à tous les domaines, y compris perception, langage et mots.

Enfin, revenant à l'étude du deuil qui a initié ce travail, rapprochons deuil et traumatisme. Marie-Frédérique Bacqué<sup>253</sup> caractérise les deuils post-traumatiques comme une situation de mort collective, ou de menace de mort dont l'endeuillé réchappe. Cet auteur indique que le survivant est frappé par un double traumatisme : mort de proches ou d'inconnus, et a échappé à la mort. Elle note que pour les deuils post-traumatiques, les troubles empêchent le travail de deuil ; La perte traumatique engendre des images mentales répétitives. L'appareil protecteur, pare-excitation nommé ainsi en 1920 par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, est rompu et des excitations inélaborables envahissent le psychisme du sujet. L'impuissance face à la situation s'accompagne d'une déliaison des affects, d'une absence, d'une dissociation. Ceci est appelé dissociation péri-traumatique résultant du deuil d'autrui et de la menace de mort pour soi. Il s'agit d'accomplir un double deuil.

## **III2- Traumatisme choisi, moyen de défense ?**

<sup>251</sup> CABASSUT Jacques , HAM Mohammed « *Entre névrose traumatique et fantasme : la question du père* », *Cahiers de psychologie clinique* 1/2006 (n° 26), p. 228

<sup>252</sup> CALAMOTE Eric, *L'informité du traumatisme*, thèse de doctorat en psychologie, Sciences de l'éducation, psychologie, Université Lumière Lyon 2 , juin 2011

<sup>253</sup>BACQUE Marie-Frédérique, « *Deuil post-traumatique et catastrophes naturelles* », *Études sur la mort*, 2003/1 no 123, p. 111-130. DOI : 10.3917/eslm.123.0111

Il y a le traumatisme individuel mais aussi le traumatisme originaire de la civilisation qui est le meurtre du père primitif. Le traumatisme de masse peut devenir traumatisme originaire et devenir une marque d'appartenance pour le groupe visé.

Le trauma massif de grand groupe est celui qu'un groupe ennemi a délibérément infligé à un autre groupe. Les membres d'un grand groupe traumatisé, comme l'indique Volkan Vamik<sup>254</sup>, ne peuvent pas effectuer un processus de deuil ou transformer honte, humiliation, impuissance. Les tâches psychologiques qu'ils ne peuvent effectuer suite au trauma sont transmises aux enfants. Le Trauma « choisi » devient une marque identificatoire pour le grand groupe, une marque signifiante. « Ce qui devient important, quand un événement se transforme en trauma choisi, c'est le fait que le grand groupe porte en lui, de génération en génération, non seulement la représentation mentale de l'événement traumatique, mais aussi les sentiments partagés de blessure et de honte qui y sont associés et les défenses mentales contre les conflits perçus, également partagés, que ces sentiments font naître ».<sup>255</sup>

Le trauma peut être un moyen de défense pour faire survivre le groupe lorsque son identité est psychologiquement menacée. Aux Etats-Unis, un réseau social des « *enfants de survivants* » s'est constitué, juifs américains qui désignent la Shoah comme leur lieu de naissance, qui est aussi un acte de mort. La nomination de l'origine semble être une tentative d'évitement du retour de la mort réelle, une sorte de conjuration. Cette tentative de symboliser la mort afin d'éviter le sacrifice dans le réel. Ce trauma sert de lien dans le grand groupe pour une identité partagée. Ce lien est fort car, à la différence des gloires des ancêtres, nommées par l'auteur gloires choisies, les traumas choisis engendrent des tâches psychologiques inachevées et transmises aux générations futures. Ceci est renforcé par une identification aux adultes de la génération précédente. Les tâches transmises sont celles de finir d'accomplir les processus de deuil et transformer honte et impuissance associées aux images déposées. Un trauma choisi peut devenir un marqueur permanent de l'identité du grand groupe concerné. Cela peut être par la suite manipulé par les leaders politiques ou religieux. La temporalité pour le trauma est logique et pas chronologique, cela peut donc s'étaler sur plusieurs générations.

Ce sont des formes de trauma très intenses ; déshumanisation, déportation, humiliation, torture, destruction de la famille, de la communauté, du monde familial. Cela induit que

---

<sup>254</sup> VAMIK Volkan., « *Le trauma massif : l'idéologie politique du droit et de la violence* », *Revue française de psychanalyse*, 2007/4 Vol. 71, p. 1047-1059. DOI : 10.3917/rfp.714.1047

<sup>255</sup> Ibid page 6

l'individu perd son sens de la continuité d'avec le passé, son sens d'une identité et sa sécurité.  
Les dommages psychiques sont souvent irréversibles.

## II G – La morsure du monstre ; le réel

La fonction fondamentale de l'inconscient est de produire l'inconscience du réel. Le monde du génocide est une émergence du Réel, morsure du monstre ; la plongée dans le réel que représente le camp et le génocide sont relatés par Jorge Semprun : « un rêve à l'intérieur d'un autre rêve sans doute. Le rêve de la mort à l'intérieur du rêve de la vie. Ou plutôt, le rêve de la mort, seule réalité d'une vie qui n'est elle-même qu'un rêve.[...] rien n'était vrai que le camp, voilà. Le reste, la famille, la nature en fleurs, le foyer, n'était que brève vacance, illusion des sens. »<sup>256</sup>

Le monstre échappe à la limite humaine définie par la loi symbolique. Le monstre fascine. Cela appelle le silence de la parole. Le silence monstrueux défait le lien qui noue au symbolique. Le réel n'est pas limité et contamine ou abolit le symbolique. Dans l'extermination, visible et invisible ne sont plus enchaînés, en continuité. L'invisible, se déchaîne comme un monstre angoissant. Le traumatique est du registre du Réel car concernant essentiellement le corps et la pulsion.

Freud observe que tout sujet pris dans le langage rencontre un jour le Réel : l'impossible à dire et à symboliser. « la rencontre avec le Réel produit une névrose traumatique élémentaire, c'est-à-dire du refoulement, que produit, par surcroît, l'effroi. »<sup>257</sup>

Lacan a parlé du camp « comme réel de notre temps, ainsi que de la fascination de l'homme pour les dieux obscurs, réclamant des sacrifices humains »<sup>258</sup>. Dans les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan dira même qu'à l'origine de l'expérience psychanalytique, le réel s'est présenté sous la forme du trauma, réel inassimilable. Le réel pour Lacan est ce qui fait obstacle au principe de plaisir, au-delà de *l'automaton* c'est-à-dire de l'insistance des signes, le réel échappe à la symbolisation. En ce sens, les événements violents et inattendus, provoquant l'effroi sont en dehors de toute symbolisation..

Pour Lacan, le réel ne se définit que par rapport au symbolique et à l'imaginaire. Ce terme apparaît en 1953 dans la conférence du 8 juillet, *Le symbolique, l'imaginaire et le réel*.

<sup>256</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 252

<sup>257</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 88

<sup>258</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 46

Cette notion au départ était synonyme de réalité extérieure, mais ensuite, Lacan distinguera (*le mythe individuel du névrosé*) réel et réalité. Ceci est lié à l'étude du mécanisme des psychoses qui est la forclusion, c'est-à-dire enfermer dehors.<sup>259</sup>

Cette dimension caractérise le traumatisme, mauvaise rencontre du réel du sexe et de la mort. Le symbolique l'a expulsé dans la réalité. Il est défini comme impossible, ne peut être symbolisé dans la parole ou l'écriture et « ne cesse pas de ne pas s'écrire. ». Il revient toujours à la même place et est inassimilable pour le sujet et par le sujet. On ne peut pas l'atteindre par la représentation. C'est le symbolique qui tient le réel en lisière, comme dans le cas du rêve. La reconnaissance du symbolique suppose pour le sujet la reconnaissance de la castration et l'assomption de la fonction paternelle.

Le réel, qui est là avant l'apparition du symbolique est le plus souvent incarné par la mère. Le père, par son intervention symbolique évite à l'enfant d'être à la merci du désir de la mère. Le réel est à distinguer de la réalité. Le réel revient toujours à la place où le sujet ne le rencontre pas, ou bute sur lui.

Le signifiant est le support du symbolique et permet d'inscrire « la castration symbolique qui constitue le cadre de la perception de la réalité. »<sup>260</sup>.

La dimension symbolique mise en place par le sujet recouvre le réel et le cerne. Le réel est donc sous-jacent à toute symbolisation. Lacan essaiera de l'écrire avec les signes de la logique. Les signes de la logique reposant sur la formalisation symbolique, Lacan inventera une écriture qui présentera matériellement le réel avec l'aide des nœuds. Le réel nommable : ténèbres venues de la nuit voisine avec le réel innommable, l'abîme. Le réel est indéfiniment efficace ; lorsqu'il se déchaîne, le sujet a le recours du signifiant du Nom-du-Père pour « enchaîner l'immonde à la chaîne symbolique qui fait tenir le monde [...] qui substitue le distinct au diffus et la discrimination à la confusion. »<sup>261</sup>

Enfin, pour saisir pleinement ce que ce surgissement du réel induit, éclairons nous à l'apport théorique Lacanien de fantasme fondamental qui s'articule avec celui de signifiant maître

---

<sup>259</sup> For de *fores, forium* – dehors- et clore de *claudio, claudis, claudere*, - enferme, fermer.

<sup>260</sup> CHEMANA Roland, VANDERMERSCH Bernard, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Editions Larousse, Paris, 2002, p 261

<sup>261</sup> DIDIER-WEILL Alain, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995, p 52

Lacan parlera de S1, signifiant maître commandant à S2. S2 est le signifiant qui vient après S1 dans le discours et qui est le savoir. Cela représente l'aliénation du sujet à un autre sujet. C'est l'*hainamoration*, dépendance qui permet d'obtenir l'amour. Le signifiant maître est la mort. Il faut au moins deux signifiants : le signifiant maître représente un sujet pour l'autre signifiant mais il y a toute une part des effets du signifiant qui échappe totalement à ce que nous appelons couramment le sujet. Signifiant maître : Lacan détermine quatre signifiants maîtres qui sont ainsi désignés, parce que sans signifié : la mort, la jouissance, le phallus et le nom du père. La dépendance donne une place qui permet de rendre possible l'atteinte de l'autre ; l'agression de la place est un meurtre symboligène. C'est le cas dans le génocide

Pour relier la vie entre les morts et les vivants, il y a inversion de l'ordre des générations. L'enfant se couche dans la tombe, comme le décrit le poème de Brodsky

*Le cimetière juif près de Leningrad*<sup>262</sup>.

« Ne semaient pas de blé.

*Jamais ne semaient de blé.*

*Mais se couchaient eux-mêmes*

*Dans la terre froide, comme des graines.*

*Et s'endormaient à jamais ;*

*De terre on les recouvrait,*

*On allumait des cierges, Et le jour des morts*

*Des vieillards affamés, d'une voix aigue*

*Suffoquant de froid, suppliaient d'être apaisés.*

*Et ils l'obtenaient.*

*Une fois la chair décomposée »*

---

<sup>262</sup> BRODSKY, *Brodsky ou le procès d'un poète*, commentaire de E. Etkin, livre de poche biblio essais, cité dans Piralian.



## PARTIE TROIS

### Redevenir des hommes, des sujets

*Comme le dernier rejeton  
de la race des Anciens,  
plein de ferveur, je m'agenouille  
sur la pierre de ta maison.*

*Mes lèvres caressent la terre  
où le moindre fil de tes Souffles  
étire les racines des pins.*

*Et, tendant vers Toi  
mes bras dénudés,  
les coudes encore ruisselants  
du sang de mon Taureau,  
Ô Toi, Vahakn, Dieu des Ancêtres,  
Moi, je t'invoque et Te supplie*

*Extrait de Vahakn de Daniel Varoujan (1884-1915)*

Mort attaché à un arbre, mutilé, ses restes furent jetés aux chiens errants.<sup>263</sup>

Sortir du génocide est-ce restaurer l'humanité ? Comment restituer transmission, filiation, histoire au sujet. Comment le psychisme peut-il se remettre en mouvement et quitter la sidération traumatique ? S'il s'agit de réinscrire le sujet au titre individuel dans l'humanité, cela est-il possible après l'effraction et l'écrasement dont il a été victime ? Pour nous essayer à répondre, nous allons examiner les mécanismes en jeu. A travers la clinique tout d'abord, puis les expressions de l'après génocide que sont l'art, l'écriture, le témoignage ainsi que par les aspects liés à la loi et aux lois.

---

<sup>263</sup> <http://www.netarmenie.com/culture/poesie/varouj.php>

### IIIA- Clinique :

Le vécu des génocides et des camps induit une nouvelle économie clinique définie par le « relâchement du lien social, la recherche de satisfactions immédiates. »<sup>264</sup> L'expérience du camp, le face à face et le vécu déshumanisant ont influé la clinique de Bettelheim et de son Ecole. A l'instar de *Trigano*, et de son club Med, il fonda un anti-camp, « *l'Orthogenic School* » fondée à Chicago pour traiter les enfants autistiques. On retrouve le dispositif Trigano de cet anti-camp dans le dispositif alimentaire, placards pleins de bonbons, lieu accueillant, ouverture de toutes les salles, pas de règle disciplinaire.

Il soulignera les parallèles avec les camps : « Ce qui pour le prisonnier est la réalité extérieure, est pour l'enfant autistique sa réalité intérieure. »<sup>265</sup> Bettelheim s'intéressa également aux enfants sauvages et en déduisit que « la sauvagerie de ces enfants est le résultat du désir de mort aigu qui a pesé sur eux, les condamnant à l'autisme ». Les témoignages attestent que tous les enfants rescapés avaient été gravement blessés dans leur humanité par le camp ou le génocide, ce qui semble corroborer les observations conduites par Bettelheim.

Nous pouvons citer aussi Victor Frankl, psychiatre déporté qui a développé la *logothérapie*.

C'est une psychothérapie qui fait surgir du sentiment de vide existentiel, cause de souffrance psychique, une raison de vivre. Cela relève pour lui de trois registres; « celui de la création, celui de l'amour, celui de la dignité de la souffrance incurable ». <sup>266</sup>Frankl s'éloigna de Freud et soutenait que la psychanalyse visait à la satisfaction des envies, négligeant l'importance de la sublimation. L'objectif de sa cure était d'amener le sujet à la conscience du but de sa vie, but que l'on peut rapprocher de la notion d'émergence du désir chez Lacan. Il s'agirait, de fait, de désamorcer le trauma.

Freud mourut avant le déclenchement du génocide juif. Sa fille, Anna, consacra une étude aux enfants survivants dans son ouvrage *L'enfant dans la psychanalyse*, <sup>267</sup>, étude intitulée, *Survie et développement d'un groupe d'enfants : une expérience bien particulière*. Ces enfants sauvages manifestèrent une grande solidarité pour les membres de leur groupe, témoignage de la faiblesse de leur image spéculaire. Peu à peu, les enfants évoluèrent pour développer un attachement spécifique, et établir une relation d'objet.

---

<sup>264</sup> HADDAD Ibid, p 174

<sup>265</sup> BETTHELHEIM Bruno, *La forteresse vide*, Ed Gallimard, Paris 1969, Coll connaissance de l'inconscient

<sup>266</sup> HADDAD Ibid, p 188

<sup>267</sup> FREUD Anna, *L'enfant dans la psychanalyse*, traduction, Gallimard, Paris 1976, pages 110 à 160.

Les enfants s'étaient repliés sur leur propre corps, à savoir sur leur narcissisme primaire, proche de l'instinct de conservation. Le trait unaire<sup>268</sup> fut constitué pour eux par une cuillère portant des traits, mémoire de la cuillère du camp gravée aux initiales, seule possession des enfants et des adultes. Anna Freud nota que ces enfants avaient une relation très forte au « petit autre », c'est-à-dire, dans ce cas, à l'image spéculaire.

Pour Lacan, qui a consacré ses derniers travaux au Réel, le Réel de notre temps, ce sont les camps (1967). Il définira une nouvelle entité clinique : la névrose concentrationnaire.

D'aucuns, dont Anne-Lise Stern, rescapée d'Auschwitz, une de ses analysantes, diront que toute l'œuvre de Lacan est structurée par cette confrontation et cette réflexion à propos du camp. C'est Lacan qui a parlé de l'éclatement du moi, confronté à l'horreur.

Lacan s'en référera à Sophocle et à Antigone, dans son ouvrage, *l'Éthique de la psychanalyse*. Gérard Haddad, psychanalyste et auteur, considère que Créon représente Hitler et le nazisme. Lacan reprend cela dans *Proposition d'Octobre 1967* (Autres Ecrits) ; en parlant du nazisme comme d'un « réactif précurseur ».

Simone Piralian avance l'hypothèse que la psychanalyse serait un outil de prévention puisque décryptant et protégeant le champ symbolique de la parole. Elle suggère que Freud aurait pu inventer la psychanalyse comme tentative de barrage à la montée du nazisme à son époque. Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud évoque la possibilité que les hommes s'entre-exterminent jusqu'au dernier, au regard probable des perturbations et agitations de ses contemporains. Ce texte a été écrit en 1929, époque de pogroms juifs impunis.

Citons également, en 1947 K. Hermann et P. Thygesen qui définirent le *syndrome du camp de concentration*, après examen de plusieurs déportés.

Léo Eitinger, psychiatre juif et Norvégien a observé que : presque tous les rescapés souffrent de désordres mentaux, sans lien avec leur personnalité précédente. Cela induit le concept psychopathologique de *Post Traumatic Syndrome Disease*. Ceci a été repris aux Etats-Unis, notamment pour les suites de la guerre du Viêt-Nam.

Enfin, le concept Anglo-saxon de *résilience* est issu aussi de la clinique des camps, John Bowlby le développa. Ce terme, emprunté au vocabulaire du traitement des métaux désigne la capacité des matériaux à retrouver leur état initial à la suite d'un choc. Dans le domaine de l'écologie, ce terme renvoie à la capacité de régénération d'un organisme ou d'une

---

<sup>268</sup> *Trait unaire* : Concept introduit par J.Lacan, à partir de S. Freud pour désigner le signifiant sous sa forme élémentaire et pour rendre compte de l'identification symbolique du sujet » *Dictionnaire Chemana*

population, d'un écosystème à se remettre d'une catastrophe. En psychologie clinique, c'est l'aptitude des individus et des systèmes à vaincre l'adversité, à continuer à survivre en dépit des chocs traumatiques, en développant des mécanismes de résistance. Ce mot issu du latin *resalire* (re-sauter) est passé dans la psychologie en 1960 avec Emmy Werner. Il a été développé par Boris Cyrulnik. *La résilience*, ou « renaître de sa souffrance » le concerne au premier chef, car d'origine juive polonaise, il fut arrêté, caché.<sup>269</sup>

« La pathologie des camps pourrait bien éclairer quelques-uns de nos maux actuels : mal des ghettos où la misère et le non-droit se concentrent, « enfants sauvages », sujets de la rupture de la chaîne des filiations et des cultures déchirées. La Loi étant abolie, le champ est libre pour le déchaînement de la violence érigée en valeur. Ces « enfants sauvages », ces adeptes des paradis artificiels en tout genre, sont eux aussi, sans qu'ils le sachent, des enfants victimes du Camp. »<sup>270</sup> La clinique des autistes apporte également des observations quant à la panne de symbolisation.

Les études indiquent qu'il y a un profil d'enfants traumatisés ayant aptitude à la résilience, ceux qui ont acquis une confiance primitive entre 0 et 12 mois. Il a été observé que ces enfants, s'ils en ont l'occasion, sont étayés par des activités de création.

Témoignage mais aussi étude de l'âme humaine, la littérature des camps a apporté à la clinique ; Citons le travail de Pierre Bayard,<sup>271</sup> sur l'application de la psychanalyse à la littérature ; la littérature ayant une position particulière comme connaissance du psychisme humain, l'identification reliant lecteur et créateur.

Gérard Haddad,<sup>272</sup> attribue autant de force à la littérature pour son apport quant à la connaissance des ravages sur le sujet amenés par le totalitarisme que les colloques et « écrits doctes ». La parole est jetée « entre deux » « alors que l'écrit a besoin d'un support [...] ». L'écriture localise, la parole est plus dynamique.»<sup>273</sup>

Semprun livre sa réflexion sur la valeur respective du témoignage, du document filmé, de la littérature des camps. Rappelons qu'il est philosophe. Mais « l'enjeu ne sera pas la description

<sup>269</sup> CYRULNIK Boris, *Je me souviens*, ed L'esprit du temps, coll textes essentiels, 2009

<sup>270</sup> HADDAD Ibid, p 281

<sup>271</sup> BAYARD, Pierre, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?* Minuit, Paradoxe, 2004.

<sup>272</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p15

<sup>273</sup> MAZERAN V., OLINDO-WEBER S., *Pour une théorie du sujet limite, l'originnaire et le trauma*, L'harmattan, Paris, 1994

de l'horreur. [...] l'enjeu en sera l'exploration de l'âme humaine dans l'horreur du Mal... il nous faudra un Dostoiévski. »<sup>274</sup>

.....

*Ah les enfants*

*Tous ont des gestes lents, circonspects,*

*Autant que possible.*

*Car ils sont fous, devenus fous.*

*Le fou n'est-il pas*

« Celui qui a tout perdu,

Sauf la tête » ?

*Extrait du poème « Cimetière de Verre » de Vahram Mardirossian* <sup>275</sup>

---

<sup>274</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 138

<sup>275</sup> COLLECTIF *Avis de recherche, une anthologie de la poésie arménienne moderne*, ed Parenthèses, Marseille, 2006, p 149

### IIIB-Points de résilience, ponts vers l'humain :

Au sein de l'univers génocidaire, on peut observer des zones de résilience. Pendant le Génocide même ou au camp, les victimes maintiennent certains aspects qui permettent une réaction face à la toute puissance génocidaire, en élaborant une tentative de résistance à l'écrasement, en faisant émerger un espoir de reconstruction possible.

On observe plusieurs stratégies de survivance : le jeu, la beauté ou émoi esthétique, l'imaginaire, l'activité culturelle et le partage.

Les prisonniers jouent : c'est le maintien d'un espace intermédiaire, par le jeu : Comme nous l'avons rappelé, la transmission « normale » exige un espace de jeu, lieu transitionnel où l'enfant peut se livrer à la capacité de transformation et d'appropriation symbolique. Comme en témoigne Robert Antelme, les prisonniers, en jouant, essaient de se départir de la toute-puissance envahissante de l'opresseur : « Nous voudrions aussi jouer un peu. On se laisserait vite, mais, ce qu'on voudrait, c'est cela, la tête en bas et les pieds en l'air. Ce que l'on a envie de faire aux dieux ».<sup>276</sup> Ces dieux étant les dieux obscurs et maléfiques, les nazis.

Cela nous ramène au temps du petit enfant qui maîtrise par le jeu son environnement, destituant peu à peu ainsi la toute-puissance maternelle. Freud, dans son article traitant de la création littéraire, indique que le jeu a la même fonction que le rêve éveillé ; il permet une coupure avec le trop réel du traumatisme : « Le contraire du jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité. En dépit de tout investissement d'affect, l'enfant distingue fort bien de la réalité le monde de ses jeux, il cherche volontiers un point d'appui aux objets et aux situations qu'il imagine dans les choses palpables et visibles du monde réel. Rien d'autre que cet appui ne différencie le jeu de l'enfant du « rêve éveillé ».<sup>277</sup>

Winnicott, dans son ouvrage *Jeu et réalité*, a détaillé le concept nommé « espace transitionnel ». Espace investi et inventé par le jeu, tout comme pour le *for/da*, par la répétition qui permet une maîtrise nerveuse et motrice et une lutte contre l'angoisse. L'expérimentation permet de savoir que la maman reviendra, donc cela reste un jeu d'attente qui permet la maturation progressive du système nerveux. L'invention par le jeu permet à l'enfant de trouver sa limite corporelle. De définir, via l'espace transitionnel sécuritaire ce qui est

<sup>276</sup> ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996, p 89

<sup>277</sup> FREUD S ; *La création littéraire et le rêve éveillé*, 1908,  
[http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

soi ou non soi. L'objet transitionnel est le premier non moi du bébé (projection) qui supplée à la carence maternelle, établit la relation du corps du bébé au sein (dans le sens des soins apportés à l'enfant). Par le jeu, il s'agit donc de rétablir un espace protégé : Il s'agit d'un essai inconscient de retour aux étapes fondatrices du sujet et aux espaces sécurisés et contenantants.

Le traumatisme de guerre installe le sujet dans une position de qui-vive, d'éternelle attente. Son monde est en miettes, il l'a reconstruit avec une grande rationalité qui couvre la fragilité.

La survie étant affaire de représentation, la survie par l'imaginaire est une possibilité dont témoigne Aharon Appelfeld dans son livre, *l'histoire d'une vie*,<sup>278</sup> qu'il se protège dans la forêt comme si c'était une maison de branchages et de troncs qui devient un lieu transitionnel.

La beauté serait alors le dernier rempart contre l'horreur, en l'occurrence l'horreur du corps morcelé. Gérard Haddad, psychanalyste, relate qu'il découvre, en Israël un hôpital psychiatrique plein de beauté. Cela fait penser à l'anti-camp que nous exposerons plus loin. La beauté comme thérapeutique a été évoquée aussi par les auteurs dans leurs témoignages, ainsi Robert Antelme, dans *L'espèce humaine* écrivait : « Les bois étaient très beaux,. Nous les avons encore regardés. »<sup>279</sup>

Le génocide, le camp, plongent le sujet dans une laideur absolue. L'image spéculaire qui donne au sujet le sentiment de son unité vole en éclats. La beauté serait le ciment, la colle qui permettrait au sujet de tenir ensemble les différentes parties du corps, rappelant l'enfant au moment où il est placé devant un miroir. Melzner défend la thèse du conflit esthétique entre l'immense beauté de la mère (aux yeux du petit enfant) et la beauté de l'objet, ce qui créerait un conflit pour l'*infans*.<sup>280</sup> Cette recherche esthétique tiendrait alors lieu d'attitude régressive envers la mère et l'objet, pour revenir à un temps fondateur pour le sujet.

---

<sup>278</sup> APPELFELD Aharon, *Histoire d'une vie*, Editions de l'Olivier, Le seuil, 2004

<sup>279</sup> ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996, p 80

<sup>280</sup> MELTZER (D.) et WILLIAMS (M.), 1988, *L'appréhension de la beauté. Le conflit esthétique. Son rôle dans le développement psychique, la violence, l'art*, tr. fr., Larmor-Plage, Editions du Hublot,.

Nous retrouvons ces aspects spéculaires dans le témoignage de cette ancienne déportée qui, à son retour du camp, pendant des mois avait peur de découvrir qu'elle n'avait pas d'image.<sup>281</sup>

Le meurtre de masse détruit l'image spéculaire. Il faut reconstruire l'image dans le miroir. Robert Antelme, dans *L'espèce humaine*, décrit les hommes affamés de leur image dans le miroir : « La dernière fois que j'ai eu le miroir, [...] d'abord, j'ai vu apparaître une figure. J'avais oublié.[...] le regard du SS, sa manière d'être avec nous,[...] signifiaient qu'il n'existait pas pour lui de différence entre telle ou telle figure de détenu. »<sup>282</sup>

Ou bien encore Jorge Semprun : « Depuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir, à Buchenwald. Je voyais mon corps, sa maigreur croissante, une fois par semaine, aux douches. Pas de visage, sur ce corps dérisoire. »<sup>283</sup>, Le regard de l'autre en prend d'autant plus d'importance. « Depuis bientôt deux ans, je vivais entouré de regards fraternels. Quand regard il y avait : la plupart des déportés en étaient démunis. ...] Mais il état fraternel, le regard qui avait survécu. D'être nourri de tant de mort, probablement. Nourri d'un si riche partage. »<sup>284</sup>, Regard fraternel qui répond au regard surmoïque et destructeur du tortionnaire.

Cela nous renvoie au schéma R de Lacan, porté en annexe.<sup>285</sup>

Le sens d'une vie est tissé de représentations, de souvenirs, d'images. La bulle se forme le jour où le sujet rencontre son image dans le miroir et a pour fonction « d'insérer dans une illusoire cohérence et unité des perceptions que nos sens nous fournissent ».<sup>286</sup> Le trauma a pour « effet premier de fracasser cette bulle de l'imaginaire ».<sup>287</sup> Personne ne peut vivre avec une image du corps fracassée ; A partir des fragments, il s'agit de se reconstruire une représentation, un puzzle. L'image première étant irrémédiablement perdue, il s'agit d'en reconstruire une autre, mais la vérité que l'Autre pouvait nous apporter semble aussi écornée. N'oublions pas que dans le stade du miroir et la construction de l'image du corps, c'est l'Autre, souvent la mère, qui réassure l'enfant que c'est bien lui qui est dans le miroir.

Un autre exemple, cité par Gérard Haddad dans son ouvrage, « *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, insiste sur ce point. Les enfants rescapés de Buchenwald économisaient pour pouvoir se tirer le portrait à une machine de Photomaton. Ils restaient des

<sup>281</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, page 51

<sup>282</sup> ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996, p 60

<sup>283</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 240

<sup>284</sup> Ibid p 26

<sup>285</sup> Voir annexes schéma R

<sup>286</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 107

<sup>287</sup> Ibid



heures à contempler leur image. « Si j'ai un jour découvert que l'homme mange des mots, de l'écriture, des livres, j'ai appris depuis qu'il mange aussi des images. »<sup>288</sup>

Jacques Lacan décrit dans « *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je* » (1949), le stade du miroir comme " l'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade *infans*, [et qui] nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le *je* se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet. « Il s'agit de l'identification de l'enfant à l'image du miroir au point qu'il ne peut s'en distinguer jusqu'à ce que son Moi parvienne à s'en dégager, " l'image renforce alors l'expérience de l'intrusion d'une tendance étrangère que Lacan appelle l' "intrusion narcissique".<sup>289</sup> Le narcissisme relève à la fois de l'investissement libidinal de l'image de soi et de la formation même de cette image, rêve dans lequel elle s'admirait elle-même à travers son portrait.

Les traumatisés du génocide, du camp, luttent contre la dislocation par la relation privilégiée avec un ami : « Mais Lorenzo était un homme : son humanité était pure et intacte, il n'appartenait pas à ce monde de négation. C'est à Lorenzo que je dois de n'avoir pas oublié que moi aussi j'étais un homme. »<sup>290</sup>

L'autre permet de relayer mon image spéculaire. C'est une relation dyadique. Si l'un meurt, l'autre suit rapidement. En l'absence d'autre pouvant servir de support transférentiel, écrire est une solution qui permet de réinventer le temps de l'émergence d'un autre. Dans *Clinique de la déshumanisation*, Jean-Richard Freyman cite le cas de Pitesti, en Roumanie, en 1949, expérience « scientifique » dont le but était de transformer profondément le psychisme humain. Un survivant a pu se sortir de ses souffrances car il a établi un lien avec un cafard. En établissant cette relation transférentielle, il a pu se situer « en humain envers quelqu'un ».<sup>291</sup> et réinstaurer ainsi une part de narcissisme.

---

<sup>288</sup> Ibid, page 128

<sup>289</sup> LACAN J., *l'expérience* psychanalytique. Communication faite au XVI<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse, à Zurich le 17-07-1949. Première version parue dans la Revue Française de Psychanalyse 1949, volume 13, n° 4.

<sup>290</sup> Ibid, p 160

<sup>291</sup> DAMSA Christian dans FREYMANN Jean-Richard (sous la direction de) *Clinique de la déshumanisation*, Arcanes Eres, Toulouse, 2011, p 112

Il en va de même pour les repères au champ du collectif. Les processus psychiques de la transmission sont articulés aux cadres et garants ; espace psychique de la famille, du groupe, interdits fondamentaux, lois, idéaux communs, représentations symboliques, imaginaires, alliances, pactes. Nous pouvons assimiler cet ensemble de cadres au patrimoine et environnement culturel qui ont été anéantis par le meurtre collectif. Ces repères, inconsciemment introjectés, sont recherchés par les survivants comme outils ou structures d'étayage et de survie. Certains déportés étaient convaincus que leur survie dépendait de la conservation de leur patrimoine culturel ; Primo Levi note que « la culture pouvait servir [...] maintenir l'intelligence en vie et en bonne santé. »<sup>292</sup>, il témoigne de son effort pour retenir un poème de Leopardi ou une valeur en chimie (il était chimiste). Les fragments de savoir semblent aussi essentiels à la survie que les pelures de pomme de terre ramassées dans la poubelle.

Les victimes résistent également en maintenant une activité intellectuelle. Ainsi, Jorge Semprun, formé à la philosophie, continue sa réflexion dans le camp. Le dimanche, épuisé, il parle avec ses professeurs et évoque les concepts philosophiques. « L'expérience du Mal [...] aura été vécue comme expérience de la mort [...] Nous ne sommes pas des rescapés, mais des revenants... [...] ce n'est pas crédible, ce n'est pas partageable, à peine compréhensible, puisque la mort est, pour la pensée rationnelle, le seul événement dont nous ne pourrions jamais faire l'expérience individuelle... qui ne peut être saisi que sous la forme de l'angoisse, du pressentiment ou du désir funeste... sur le mode du futur antérieur, donc. Et pourtant, nous avons vécu l'expérience de la mort comme une expérience collective, fraternelle de surcroît, fondant notre<sup>293</sup> être-ensemble. »<sup>294</sup> D'autres récitent des poèmes ou chantent. C'est un partage culturel et le maintien d'une mémoire ; En « en avril 1945, dans le réfectoire d'un baraquement français de Buchenwald, le 34, nous avons déclamé Char et Aragon, mon copain Tasltzky et moi. »<sup>295</sup>

Face au dessein de déshumanisation, la culture s'impose aux déportés et fait triompher l'esprit et la fraternité, du moins en ce qui concerne le génocide nazi. Dans le cas du génocide turc, il semble au contraire que la culture soit demeurée comme une échappatoire personnelle à la folie des bourreaux, sans parvenir, ou du moins en de rares occasions, à faire émerger la solidarité entre déportés.

<sup>292</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante an après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989 , p 139

<sup>293</sup> Référence à Heidegger *Mit-sein-zum-Tode*

<sup>294</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 99

<sup>295</sup> Ibid. p 189

Dans la clinique du Trauma décrite par Ferenczi (1933), il est exposé que le trauma résulte de mouvements passionnels venant d'adultes auprès d'enfants, du déni de ces adultes de la souffrance éprouvée et infligée aux enfants. L'enfant est entravé dans sa capacité de penser et devient le soignant de ses parents en sacrifiant une partie de son développement. L'adulte qui réagit par le silence peut aussi transformer l'amour en haine. C'est ce qu'on retrouve dans la transmission consécutive au génocide, le silence transmis déjà évoqué et les fantômes transgénérationnels.

« Au Lager, où l'homme est seul et où la lutte pour la vie se réduit à son mécanisme primordial, la loi inique et ouvertement en vigueur et unanimement reconnue. [...] mais » les *musulmans* », les hommes en voie de désintégration, ceux-là ne valent même pas la peine qu'on leur adresse la parole, puisqu'on sait d'avance qu'ils commenceraient à se plaindre et à parler de ce qu'ils mangeaient quant ils étaient chez eux », « et c'est encore en solitaires qu'ils meurent et disparaissent, sans laisser de trace dans la mémoire de personne. »<sup>296</sup> Au niveau individuel, il s'agit de récupérer la mémoire individuelle et collective en se réinscrivant dans une identité de groupe, dans l'humanité, par la loi symbolique du langage.

« *Quand le vent a tout dispersé*

*Souviens-toi*

*Quand la mémoire a oublié*

*Souviens-toi. »*

*Mylène Farmer*<sup>297</sup>

Le peuple Allemand, en voulant éliminer les juifs, les Turcs en voulant éliminer les Arméniens, cherchaient à s'amputer d'une part originaire de leur être, en rapport avec une jouissance interdite. Se réinscrire serait donc aussi un enjeu pour l'agresseur. Par exemple, dans le cas de la Turquie, accepter un tribunal pénal international d'historiens afin de réinscrire l'interdiction du meurtre dans le droit et l'histoire. Jean-Pierre Lebrun précise que : . « Ce Tiers auquel continue à renvoyer, malgré tout, toute situation d'abus est supprimé dans le camp d'extermination<sup>298</sup> », cela afin de dessiner les contours de l'avenir « comme une parole ou un geste dessine autour du petit patient psychotique la limite de son effroi. [...] le

<sup>296</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 114

<sup>297</sup> FARMER Mylène, *Clip souviens-toi du jour*, d'après Primo LEVI, *si c'est un homme*, [http://www.dailymotion.com/video/x3i9np\\_mylene-farmer-souviens-toi-du-jour\\_music](http://www.dailymotion.com/video/x3i9np_mylene-farmer-souviens-toi-du-jour_music)

<sup>298</sup> LEBRUN Jean-Pierre, « *Malaise dans la subjectivation* », in Jean-Pierre Lebrun, *Les Désarrois nouveaux du sujet èrès* « Point Hors Ligne », 2005 p. 13-101.

travail de mémoire, [...] doit être un travail de reviviscence afin de demeurer porteur de pulsion de vie. »<sup>299</sup>

Une expression palpable de ce travail de reviviscence est offerte par l'art.

*Les lointains*

- *Terres montagneuses*

*en strates,*

*telles du basalte fendu,*

*bleuté :*

*comme si quelque force*

*avait atteint les entrailles de la pierre*

*et que la douleur s'était*

*pétrifiée*

*Extrait du poème « Regard par la fenêtre » de Artem Haroutionian*<sup>300</sup>

---

<sup>299</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 50

<sup>300</sup> COLLECTIF *Avis de recherche, une anthologie de la poésie arménienne moderne*, Ed Parenthèses, Marseille, 2006 p 69

### III C- L'Art : La survivance :

#### III C1 -L'art :

Il y a déracinement des êtres et des mots. La fiction reconstruit un système susceptible de faire naître la compréhension et l'inclusion de l'épisode génocidaire comme bases redéfinies de la société. Ce système ne peut être dû exclusivement à l'imagination des déportés : l'artifice ne fonctionne pleinement que s'il concilie l'imagination des témoins et références culturelles partagées par tous. L'usage de l'imagination n'est pas cependant un expédient parfait et demeure problématique, preuve en est le refus quasi unanime des rescapés arméniens de recourir à l'art dans leurs témoignages.

La transformation de *Zoe* en *bios*<sup>301</sup> permet l'établissement de la bios-graphein, la biographie, qui permet de configurer une histoire. Métamorphoser le *bíos* en oeuvre d'art par l'acte de création de l'écriture de soi ou l'expression plastique est une façon de traverser sa destinée, l'écriture de soi crée du sens à l'existence. L'imaginaire à l'oeuvre donne forme et contenu au parcours qu'a interprété le sujet. C'est une tentative de transformation du monde, de signification et de resignification. Cela permet de relier la souffrance au corps social. La vie, *le bios* est transformée en forme esthétique par l'autobiographie. Cela restitue la représentation mythique. Nous reviendrons sur l'écriture plus en détail. D'autres formes d'expression artistiques ont émergé de l'après génocide.

Georges Didi-Huberman<sup>302</sup> philosophe et historien de l'art, commente les photographies des camps comme expression artistique. Il affirme que les auteurs sont dans la nécessité violente et urgente de l'imagination, en représentant, esthétiquement, la violence de l'histoire. Cet auteur a développé le concept de survivance, développé d'après le travail de Warburg, historien de l'art, dans son ouvrage, *L'Image survivante : histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg* ; ce terme de survivance est repris par Jeanine Altounian dans ses ouvrages.

La survivance est un principe nouveau d'histoire de l'art. C'est une même forme, une même image qui réapparaît. L'histoire de l'art récuse le cyclique ou le linéaire du temps. L'image qui réapparaît, survivante, sommative, cumule tous les moments de son apparition.

---

<sup>301</sup> *Bios* : la vie en opposition à *zoe*, simple fait de vivre. *Bios* vie propre à un individu ou groupe.

<sup>302</sup> Georges Didi-Huberman est un philosophe et un historien de l'art français, Il enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales où il est maître de conférences depuis 1990, DIDI-HUBERMAN, Georges, *L'Image survivante : histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, éditions de Minuit, Paradoxe, 2002

Une autre forme d'art et de survivance est condensée aussi par l'écriture.

Citons également les colonnes de *Buren*, dans les jardins du Palais Royal, (1986), à Paris ; On leur attribue une parenté avec les Mémoriaux du génocide Juif à Berlin et les vêtements rayés des déportés. Le peintre *François Rouan* est aussi à remarquer. Il a rencontré Lacan dans les années 70 et a développé une technique picturale basée sur des tissages de bandes peintes. Ces tableaux eurent beaucoup d'impact sur Lacan, car c'était l'époque de l'élaboration de la topologie du nœud. Les tableaux de Rouan ont cette structure nodale. On apprendra plus tard que ce peintre, fils de résistant, a été emprisonné avec sa mère et a appris à marcher en prison.

Ce tissage interroge sur la forme. Lors de la présentation de son ouvrage, *Archives incandescentes* (CHS de Montfavet, le 22/03/12) Simone Molina insiste sur les points suivants : la forme va avec le fond et ne peut que témoigner de l'éclatement du trauma. Le morcellement du récit traduisant le morcellement du trauma est une manière créative de faire quelque chose avec le trauma, de réorganiser par l'imagination.

Freud découvrira les processus centraux de la vie psychique, processus primaires permettant de contourner la censure afin de produire une représentation aux contenus fantasmatiques : rêve et production artistique. La condensation qui permet de réunir en une seule représentation plusieurs éléments : le personnage littéraire qui est de fait un composite en est l'exemple. Le déplacement qui permet de représenter un élément par un autre par un rapport de contiguïté, il s'agit du procédé de métonymie. Les processus secondaires qui appartiennent au système préconscient-conscient président au travail de création.

Créer serait donc transformer, à partir du refoulé traumatique, puisque le mécanisme essentiel impliqué est le refoulement. Le refoulé découvert amène au jugement et à la sublimation ou au jugement ou à la sublimation. La sublimation est une métaphorisation, c'est-à-dire une présentation d'un vécu d'une manière qui n'est pas celle de la réalité. Le ça y est opérant. Pour Freud, c'est un processus qui tend à remplacer l'objet sexuel par un objet non sexuel par la pulsion sexuelle. Le ça est marqué par les processus secondaires et la sublimation éloigne des répétitions stéréotypées. . L'art et l'écriture sont des effets et produits de la sublimation.

Il est fait appel à une défense antérieure à la défense constituée par le refoulement nommée renversement. C'est une négation. La négation est donc à la base du processus d'organisation psychique, le renversement est à la base du refoulement. Le sujet doit revenir au moment du refoulement originaire. C'est le temps logique dans lequel le sujet, sidéré, est dans un entre-deux où il ne peut pas rester pour inscrire sa temporalité historique ; Il est entre le passé

traumatique d'où il a été arraché par le refoulement originaire et l'avenir où il doit venir. Il fait appel à la dimension de l'infini, dont Lacan nous apprend que le signifiant perdu du refoulement originaire est porteur. Le signifiant primordial étant pur non-sens. C'est à ce point que peut apparaître la sublimation.

On peut passer des représentations de choses (visuelles), sises dans l'inconscient aux représentations de mots (auditives) sises dans le préconscient et le conscient. C'est un des ressorts de la cure et de l'écriture, qui permet de maîtriser l'angoisse. . Les agents en sont la condensation, le déplacement, le glissement de signifiants (métaphore, métonymie.)

Concernant les récits, la première étape sera la perlaboration : une construction<sup>303</sup>. En ce sens, on peut envisager l'écriture et l'art comme des perlaborations.

La perlaboration apparaît en 1914 dans l'article célèbre de Freud « *répéter, remémorer, perlaborer* » et en 1926 dans *Inhibition, symptôme, angoisse*. Freud a évoqué ce concept pour une cure fondée sur la remémoration du passé refoulé et les résistances à cette remémoration. C'est une façon de décharger le refoulé. Rappelons que la perlaboration est un travail long et silencieux, fécond, un *working-through* qui permet à l'élaboration de faire son chemin en dépit de la résistance.<sup>304</sup> Métamorphoser la trace revient à transformer le réel traumatogène en expérience. Il s'agit de savoir faire avec les restes plutôt qu'avec le reste « a ».

Pour la création, une autre notion à considérer est celle d'*énaction*<sup>305</sup>, à savoir ce qui permet de faire émerger des relations, créer de nouvelles relations, une représentation qui n'est pas forcément copie du réel. Cela permet de restaurer des relations, par la création, entre différents éléments du monde et de faire émerger, reconstruire le monde.

Un des moyens de reconstruction est l'écriture. De fait, les génocides ont engendré une littérature spécifique, soit de fiction, soit de témoignage. Survivre dans le *bios* pour passer à *zoé*, n'est pas, de l'écriture symptomatique arrimée sur le corps, glisser à l'écriture encrée et ancrante ?

---

<sup>303</sup> Le mot perlaboration est un néologisme inventé pour traduire le terme allemand : *Durcharbeitung* (*Travail "à travers"*). Il désigne une élaboration fondant le travail psychanalytique et visant la suppression du symptôme névrotique.

<sup>304</sup> CHEMANA R. VANDERMERSCH B., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, Paris, 2002, p 309

<sup>305</sup> La notion d'*énaction* est une façon de concevoir l'esprit qui met l'accent sur la manière dont les organismes et esprits humains s'organisent eux-mêmes en interaction avec l'environnement.

## **III C2-Écriture ancrer, encre**

### **III C2a- Ecrire sur le corps : ancrer**

Le premier espace d'écriture est le corps. Nous rapprocherons cela « *des musulmans*, » morts-vivants des camps, qui même à l'état de cadavres, sont appelés « *figuren* », figures, les SS eux-mêmes ne pouvant les nommer. Ou des déportés, arméniens de 1915, « quarante à cinquante fantômes squelettiques sont entassés dans la cour [...] ce sont des folles, elles ne savent plus manger. Quand on leur tend le pain, elles le jettent de côté avec indifférence. Elles gémissent en attendant la mort ». <sup>306</sup>

Le temps de la sidération du trauma signifie que le sujet est le manque absolu, il est ramené au seul signifiant du refoulement originaire, il perd sa position désirante. Pour être dé-sidé, il doit cesser d'être le manque, le manque cessant alors d'être pure présence pour pouvoir devenir représentable par un objet cause de désir. Lorsqu'une parole et une image spéculaire se greffent sur le corps et l'arrachent au réel, il est alors traversé par réel, symbolique et imaginaire.

Espace saccagé par le génocide, le corps manifesterait par le symptôme la prise de corps d'une survivance. Une image refoulée surgirait du corps. Formation de compromis, le symptôme manifeste le désir ré émergent ; La somatisation post-traumatique est l'ultime topique pour écrire sur le corps le fait qu'on est « encore là », ce qui signifie la position du sujet désirant. Cela permet le réaménagement psychique qui permet la survie, et le corps devient un lieu de repli envahi par la honte et la culpabilité surmoïque. Freud a découvert dans le symptôme une structure de temporalité, signe du « dégel » psychique.

La notion psychanalytique de *survivance*, élaborée par Janine Altounian est une réaction à la mort sans deuil des arméniens lors du génocide de 1915. Les parents et ascendants sont des spectres. « La survivance désignerait ainsi la nécessité d'une vie à rebours, visant non pas à réparer les ancêtres ce qui reste proprement impossible, mais à leur faire symboliquement don en soi des conditions d'une parentalité psychique d'après-coup, là où tout moyen d'en exercer

---

<sup>306</sup> *Lettre du 8 octobre 1915*, Alep, signée par quatre professeurs de l'école Réale allemande, adressé au ministère des affaires étrangères d'Allemagne à Berlin.



une leur avait été retiré. »<sup>307</sup>. Cette réapparition répétitive, différente à chaque fois vient indiquer un surplus de mémoire, un fantôme indépassable dans la mémoire collective, qui réapparaît plus violemment à chaque fois. Ecrire est un message, c'est « l'appel du sujet adressé aux parents et visant leur silence. »<sup>308</sup>

G. Didi-Huberman fusionne les deux modèles, survivance et symptôme, pour proposer l'image survivante comme la réalisation d'une mémoire en souffrance, une cristallisation de résidus vitaux de la mémoire.

Le travail d'élaboration est alors celui qui est décrit par Jorge Semprun, travail régressif : « je commençais à remonter le cours de ma vie vers cette source, ce néant originare »<sup>309</sup> Il faut se situer au temps d'avant la division du sujet, c'est-à-dire au temps de l'Aliénation à l'autre où il y a division entre le bien et le mal. Pour « guérir », il faudra inventer du symbolique avec du réel, comme dans la cure.

Par cette reprise de l'activité de la pensée, il s'agit de se décoller de la fusion traumatique qui a fondu l'identité de la victime par le déni de langage, et de réintroduire de l'imaginaire, l'imaginaire accompagnant habituellement la réalité. La narration permet de nouer et retisser imaginaire et le symbolique, d'entrelacer les anneaux du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Ecrire permet d'inscrire un meurtre muet, de traduire une absence de langue à l'advenue à la parole, « amener à l'écriture un passé traumatique infantile ou transgénérationnel qui, jusqu'alors ne disposait pas de mots »<sup>310</sup>, c'est une tentative de transitionnalisation., afin de réinscrire, resymboliser, c'est une élaboration de l'héritage traumatique.<sup>311</sup>

La place du sujet dans son histoire « traumatophilique »<sup>312</sup> sera marquée par les retrouvailles avec le signifiant du Nom du Père au lieu de la répétition du signe-symptôme<sup>313</sup> qui est le

---

<sup>307</sup> Altounian

<sup>308</sup> FREYMANN Jean-Richard (sous la direction de) *Clinique de la déshumanisation*, Arcanes, Ed. Erès, Toulouse, 2011, p 249

<sup>309</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 257

<sup>310</sup> ALTOUNIAN Janine, *L'intraduisible, deuil, mémoire, transmission*, DUNOD, 2005, p XVII

<sup>311</sup> ALTOUNIAN Janine, « De l'élaboration d'un héritage traumatique », *Cliniques méditerranéennes*, 2008/2 n° 78, p. 7-22. DOI : 10.3917/cm.078.0007

<sup>312</sup> Ibid

<sup>313</sup> Le *signe* représente quelque chose pour quelqu'un, soit la confrontation à sa propre mort chez le névrosé traumatique. Le signe peut s'incarner dans une image ou une succession d'images, une odeur, un bruit, une pensée,

trauma de la mort. Le sujet passe ainsi du non choix du trauma, de la mauvaise rencontre ou *Tuché* au choix d'accepter ou de refuser. Il devient acteur de sa propre production de réel symptomatique. L'effroi du traumatisme par la sidération est transformé. On peut envisager la désidération et sortir de l'impuissance chaotique afin de s'ouvrir à la surprise en lien avec l'ordre symbolique signifiant.

L'inscription symbolique n'ayant pu être accomplie, l'inscription par l'écriture, le témoignage semble pouvoir y suppléer. Janine Altounian parlera même de métabolisation : « *l'inscription de ce qui fut effacé* », « *la métabolisation par l'écriture* » est « *au fondement même de notre civilisation* » Il s'agirait alors de l'écriture personnelle de la loi symbolique au niveau psychique et de l'écriture collective par les LOIS.

Les œuvres sont des tentatives de contenance. Dans sa thèse, Laure Coret avance qu'il « Il s'agit en même temps pour ces auteurs de transcrire cette violence et de proposer un lieu, un espace neutralisé aux lecteurs comme aux témoins dont ils rapportent les propos. En quelque sorte, ils créent un lieu où reposer la *survivance*, la présence des morts, de la violence continue »<sup>314</sup>

Laure Coret traite des « romans comme écriture de l'indicible », « L'œuvre et la violence extrême, par définition, s'opposent *a priori*. Systématiquement, en signant un roman, un poème, une chanson, nos auteurs s'interposent entre l'État et la communauté au nom de laquelle ils écrivent. Ils font par principe acte de résistance, réaffirmant leur humanité et la nôtre, par l'exemple, concrètement, en osant encore tenir un stylo et inventer. Ils démontrent la vanité des systèmes dictatoriaux. »<sup>315</sup>

Il s'agit de savoir faire avec les traces qui « travaillent en sous-œuvre dans de nombreux écrits poétiques ou littéraires d'écrivains ayant à se coltiner avec le traumatisme ».<sup>316</sup> Cela permet de faire exister le meurtre sans y succomber : « Ce que n'a pas été consigné n'existe pas. Cette stèle est dédiée à ces victimes sans armes. »<sup>317</sup> L'écriture vaut comme témoignage « je n'étais

<sup>314</sup> CORET Laure, « *Traumatismes collectifs et écriture de l'indicible : les romans de la réhumanisation (Afrique noire francophone, Amérique latine, Antilles)* / Laure Coret ; sous la direction de Pierre Bayard et de Tiphaine Samoyault 2007. Thèse Littérature Générale et Comparée de l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint Denis

<sup>315</sup> Ibid. p 9

<sup>316</sup> STORA B, dans MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 37

<sup>317</sup> CHALIAND Gérard, *Mémoire de ma mémoire*, Julliard, Paris, 2003, p 97

pas vraiment vivant [...] parcelle de la mémoire collective de notre mort [...] un brin individuel du tissu impalpable de ce linceul. »<sup>318</sup>

C'est une façon d'ensevelir les morts pour restituer l'humanité, dans un linceul de papier et de mots Au niveau conscient et préconscient on trouve une fragmentation et à un niveau inconscient les traces indélébiles dans le Réel du corps.

L'écriture apparaît comme une défense contre le morcellement et l'hallucination, une rencontre. Lekeuche, dans un article sur la rencontre avec le schizophrène, nous apprend que l'étymologie du verbe « rencontrer » se situe dans un contexte guerrier. « Affronter au combat ». Le choc fait donc partie de toute rencontre. La mort en est le danger. « Il y a ce préfixe « re » qui marque le retour en arrière, le retour à un état antérieur, qui marque aussi le mouvement en sens contraire qui détruit ce qui a été accompli ; enfin, « re » peut indiquer qu'il y a là de la répétition. *Combat, risque de mort, répétition, décomposition, retour en arrière* : le mot « rencontre » inclut tous ces ingrédients. »<sup>319</sup>C'est bien de la rencontre avec la mort dont il s'agit. Nous pourrions aussi renvoyer à une autre phrase de Lacan, cette fois reprise par Safouan dans son ouvrage *La Parole ou la Mort*, parole que le premier lui aurait dite à l'occasion d'un contrôle : « Entre deux sujets, il n'y a que la parole ou la mort. »

Michel Butor nous précise que le texte vient de la mort. Il est une façon pour les morts de continuer à vivre ; il faut avoir « le courage d'affronter la mort à travers l'écriture. »<sup>320</sup>Ainsi la langue se substituant à l'imaginaire, permet à celui qui écrit à partir d'un traumatisme de circonscrire le réel avec des outils propres à la langue. « C'est un acte de silence dirigé contre le silence : le premier acte positif de la mort contre la mort ». <sup>321</sup>

### **III C2b- Encreur : écrire**

L'écriture est acte de résistance. La narration nourrit le corps, et l'écriture permet aussi de se vivre psychiquement.

---

<sup>318</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 131

<sup>319</sup> LEKEUCHE Philippe « Avec le schizophrène : la rencontre par excellence », *Cliniques méditerranéennes* 2/2011 (n° 84), p. 169-183.

<sup>320</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p251

<sup>321</sup> JABES Edmond, cité dans MOLINA Simone, *Archives incandescentes*. P 65

L'écriture de *l'après* est en elle-même un subtil mélange de volonté testimoniale et de geste esthétique. Elle émerge d'une impossibilité de témoignage. Le champ littéraire de *l'après* est une *écriture malgré tout*. Ces œuvres sont des *imag-inations* (tentatives de faire image), quand il ne reste plus qu'elles comme traces. Elles donnent à imaginer la réalité qu'elles décrivent et la difficulté que leurs auteurs éprouvent à la décrire. L'essence même de leur objet rend leur genèse compliquée. Elles sont comme ces photographies des camps. Leur force tient en ce qu'elles reproduisent, non seulement l'événement historique dont elles sont l'empreinte, mais les difficultés de représentation qu'il pose.

L'écriture permet de se libérer et de sortir de la fixité d'un point névrotique ou traumatique. En ce sens, on peut rapprocher l'écriture du rêve qui permet une narration dans le psychisme. Cela nous renvoie au rêve de la mère qui permet de créer un nid psychique au nourrisson, en rêvant avec lui ou pour lui. : « C'est la fonction de l'illusion portée par la mère et permettant de créer un nid psychique au nourrisson. »<sup>322</sup>C'est en quelque sorte une réinstauration de ces instants premiers « contenant » puisque l'écrivain va écrire avec ce qui l'a construit avant le trauma.

Ce que découvre Freud dans *L'interprétation des rêves*, ce sont les rapports étroits existants entre les différentes productions psychiques : les mythes, les contes, la littérature ou plus globalement l'art, s'expliquent comme les rêves ou encore les symptômes, ce sont des formations de compromis, des productions qui satisfont à la fois le désir et la défense, et il s'agit donc pour lui à la fois d'en déchiffrer les énigmes grâce à sa méthode, de montrer leur parenté et d'introduire du même coup une continuité là où apparemment il y aurait rupture : continuité entre le conscient et l'inconscient, le normal et le pathologique, l'enfant et l'adulte, le civilisé et le primitif, l'individu et l'espèce, l'humain et le divin, l'ordinaire et l'extraordinaire, et plus spécifiquement ici : lien entre les différentes productions culturelles et psychiques. Le mécanisme essentiel est le refoulement.

Ecrivain et poète se mesurent à ce qui est à l'état de trace. Leur enjeu est la mise en mouvement, rendre accessible ce qui est caché, enfoui, refoulé ou non symbolisé : l'écrivain rend universel ce qu'il livre de ses expériences. L'écriture voudrait lier vie et pulsion de vie en réintroduisant le temps historique. Le traumatisé se trouve prisonnier dans une figure en

<sup>322</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 60

boucle, le passage à l'écriture permet une coupure qui rompt la figure de Escher<sup>323</sup>, où une petite fourmi se promène sur une bande de Moebius. La fonction de l'écriture serait alors de passer de cette figure, bande de Moebius, fermée sur elle-même à une figure ouverte, trouée. Le trou est transmis, par l'écriture et permet de sauver les vestiges, la mère, de resymboliser pour transformer le chaos

Quand l'auteur écrit, du point de vue cognitif il est à la fois dans le temps de l'écriture et dans le temps et lieu du récit. Ceci permet de faire coexister espace intime et espace extérieur. La narration permet de traiter le processus du temps, le sujet est alors auteur de son devenir. Il reprend le pouvoir sur le monde. L'enjeu est de mettre en mouvement, de « rendre accessible ce qui est caché, enfoui, refoulé ou non symbolisé. »<sup>324</sup>, l'écrivain rend universel ce qu'il livre de ses expériences.

Ecrire à partir du traumatisme, c'est instaurer une torsion infime, qui fait bord au Réel. Il s'agit de la figure littéraire de la *métalepse* : l'auteur sort de la trame narrative pour s'adresser au lecteur, ce qui permet de transgresser réalité et fiction. Cela permet d'approcher la puissance du réel, cet impossible à dire. Jorge Semprun pose le problème comme un problème moral : « ce que je ne parviens pas, par l'écriture, à pénétrer dans le présent du camp, à le raconter au présent... comme s'il y avait un interdit de la figuration du présent.. Ainsi, dans tous mes brouillons, ça commence avant, ou après, ou autour, ça ne commence jamais dans le camp. Et quand je parviens enfin à l'intérieur, quand j'y suis, l'écriture se bloque. Je suis pris d'angoisse, je retombe dans le néant, j'abandonne. »<sup>325</sup>

Freud a exploré la méthode de l'écrivain dans son étude sur la nouvelle de W. Jensen, *Le délire et les rêves dans « la gradiva » de Jensen*. L'écrivain est celui qui sait sans savoir, l'écrivain place dans le monde extérieur ce qui a été effacé de la conscience.

---

<sup>323</sup> *Escher* : artiste néerlandais, connu pour ses gravures sur bois, lithographies et mezzotinto, qui représentent des constructions impossibles, l'exploration de l'infini, et des combinaisons de motifs qui se transforment graduellement en des formes totalement différentes. Son œuvre représente des espaces paradoxaux qui défient nos modes habituels de représentation.

<sup>324</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 67

<sup>325</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 176

### III2c- Ecriture, écritures :

On peut distinguer deux catégories d'écriture : l'écriture réactionnelle et l'écriture sublimatoire.

L'écriture réactionnelle se rattache à « un motif extérieur, accidentel, événementiel, [...] la traumatographie pour laquelle un évènement traumatique réel déclenche (..), précipite (...) ou relance (...) la venue de l'écriture ». <sup>326</sup> L'évènement traumatique est un pousse à écrire, qui positionne le sujet différemment face au trauma. L'écriture se voudrait une déprise, une prise de distance dans le temps. Primo Levi indique « Si je n'avais pas vécu l'épisode d'Auschwitz, je n'aurais probablement jamais écrit. » <sup>327</sup>

L'écriture met en relation le souvenir traumatiques avec des représentations autres, antérieures ou postérieures à l'évènement. C'est un travail de liaison qui permet de recoller les morceaux de la fragmentation traumatique, par une abréaction fondée sur une élaboration symbolique. Il instaure les mots et les silences entre les mots, modifiant les quantités d'affects entre mots et choses, ce qui a une fonction de liaison énergétique, le trauma ayant délié les pulsions. Freud parlait d'une valeur traumatolytique du travail mental d'association. Il faudra donc passer par plusieurs étapes, plusieurs couches, déjà évoquées par la mémoire feuilletée, L'exemple pris par Janine Altounian est celui de l'analyse, de la relation transférentielle où « la parole de l'analysant naît et atteint les couches enfouies en lui pour passer <sup>328</sup> et repasser sur les vécus traumatiques de l'enfance jusqu'à en éliminer non la présence sous-jacente mais l'emprise. »

Par ailleurs, l'écriture, le sujet-écrivain, écrivain, met le social en situation de tiers. En prenant l'autre à témoin, par la publication parfois, le sujet instaure une distance entre lui et l'évènement traumatique qui rejoint l'espace public. Cela contribue à restaurer peu à peu le fantasme, *Phantasieren*. Peu à peu, par le travail du signifiant, le réel s'imaginarise.

Le travail du moi social étant du ressort du *drama*, la dramatisation de soi dans l'écriture autobiographique permet la reconfiguration de notre relation avec nous-mêmes et le monde. De la tragédie, on passe au drame. L'écriture permet de dire sa vie : « il faut que je fabrique de la vie avec toute cette mort. » <sup>329</sup>

<sup>326</sup> TELLIER Arnaud, *Expériences traumatiques et écriture*, Antropos, 1998

<sup>327</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 83P 264

<sup>328</sup> ALTOUNIAN Jeanine, *L'intraduisible - Deuil, mémoire, transmission* Dunod, 2005, p XII

<sup>329</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 174

Le choix de la forme textuelle n'est pas significatif quant au genre de la structure du sujet. En effet, dans le champ clinique, les différents discours adoptés par le sujet du symptôme témoignent de la structure. Dans le cas du trauma, il s'agit de l'accidentel. La forme choisie témoigne seulement de la valeur de la distance par rapport au réel traumatique; le témoignage et la poésie collent plus au trauma. Par exemple, dans le développement de son œuvre, Primo Levi a évolué vers une prise de distance, l'imaginaire devenant de plus en plus prégnant : « C'est par l'imaginaire que quelque chose tient encore contre la folie, l'effroi et pour la survie. Le passage à l'écriture vient nouer les catégories du Réel et de l'Imaginaire avec le Symbolique, autour de l'objet-livre à venir, en devenir, et pourtant toujours perdu. Devenir écrivain implique une érotisation e l'écriture afin de maintenir ce lien de soi à soi et de faire travailler dans la narration un possible retour du refoulé. »<sup>330</sup>

Dans le roman de Georges Perec, *W ou un souvenir d'enfance*, récit autobiographique et utopie se mêlent. Cela montre que la dimension de l'horreur est liée à celle de la fiction car cela est inimaginable. Ce texte raconte comment un homme, Gaspard Winckler, doit affronter un passé qu'il croyait oublié dans les ruines de l'île de W : c'est donc le retour du refoulé. Cette île est dédiée au sport avec des règles humiliantes assujetties à la bonne volonté des juges, avec une partie autobiographique. « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps. »<sup>331</sup>

Citons également les utopies, supposées pures imaginations, avec une solution originale : le contre-camp ! « Pour guérir le monde du camp [...] il fallait créer un contre-camp »<sup>332</sup>, et ainsi naquit le *club méditerranée* ! Dans le camp tout était interdit, dans le contre-camp tout serait permis, l'abondance de nourriture contre la mort de faim. L'amour et la rencontre contre la haine. Une utopie que Gilbert Trigano adopta sur une idée d'un juif belge, Gérard Blitz. Pour faire des affaires. Le tourisme de masse contre le meurtre de masse.

<sup>330</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 75

<sup>331</sup> PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, Paris, 1975

<sup>332</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011, p 40

Fulgurance, le poème est un cas particulier. Le récit par fragments témoigne que le fragment énonce et montre « l'éclatement, l'insaisissable »<sup>333</sup> La poésie permet de rendre compte du hors-temps qui traduit le Réel. La poésie permet au poète une distanciation qui lui permet de se réapproprier le temps des autres, le temps social. Le poème permet de traduire les paradoxes de la réalité psychique, « entre réel impensable et réalité psychique sidérée, [...] car ils sont circonscrits dans ce lieu du poème, espace hautement symbolique sur la page blanche.»<sup>334</sup>

*Ne suffit pas*

*Que le passé m'a-t-il légué*

*Comme héritage, comme préceptes ?*

*Quelques mots ne disant rien*

*Trop de douleur et peu de foi.*

*Mais ces vers indigents, amers,*

*Renient votre espérance.*

*Ma foi vous serait nécessaire.*

*Mais...même à moi, elle ne suffit pas.*

*Armen Chékoyan*

Arnaud Tellier, dans son ouvrage *Expériences traumatiques de l'écriture*, conclut que le trauma serait l'impasse de la lettre, l'évènement traumatique « ratant à être dit »<sup>335</sup> ; l'expérience traumatique resterait « symboligène, scriptogène ». <sup>336</sup>. Arnaud Tellier nous propose d'envisager l'écriture du trauma comme une solution pour trouver « le remède dans le mal (...), en grattant là où ça fait mal. »

---

<sup>333</sup>MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p61

<sup>334</sup> Ibid, p 62

<sup>335</sup> TELLIER p 89

<sup>336</sup> Ibid



La réactivation de la douleur est témoignée par Jorge Semprun : « Je ne parvenais pas à survivre à l'écriture. [...] Seul un suicide pourrait signer, mettre fin volontairement à ce travail de deuil inachevé : interminable. »<sup>337</sup>

Georges Perec, après avoir expliqué que l'écriture était un moyen de subjectiver par leur textualisation les affects non exprimés, déclare « j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture ».<sup>338</sup>

### **III C2d- Ecrire, régler sa dette**

Ecrire permet de prendre sa place dans la succession des générations, de liquider la dette comme peut le faire une analyse, acquitter sa dette à ses ascendants. Liquider les arriérés permet de prendre lentement sa place propre dans l'ordre des générations.

Rappelons brièvement que la dette symbolique est un concept Lacanien. Le fait d'appartenir au monde du langage correspond à l'inscription du petit d'homme dans une chaîne signifiante qui lui donne sa place dans la chaîne des générations. La dette relie les vivants au morts et les en sépare ; elle ordonne les liens généalogiques entre les générations. L'accès à la dimension du langage est payé par le prix de la castration. Cela apparaît dans la clinique de l'obsessionnel qui ne reconnaît pas la dette. Cette dette apparaît alors comme réelle, refus de la dimension phallique. La dimension phallique ne peut être atteinte que par la castration qui fait coupure entre le réel et le symbolique. Si cette coupure n'existe pas, l'objet sera omniprésent. Concernant la pensée totalitaire et les persécutions, on se trouve dans ce cas, la dette supposée est non liquidable, l'objet omniprésent. La dette est symbolique et impossible, elle précède le sujet tout comme l'ordre symbolique précède également le sujet. Les vivants, comme le rappelle Antigone, doivent être en règle avec les morts pour pouvoir vivre. Être privé de dette est une exclusion du lien symbolique humain. C'est ce que les bourreaux ont délié.

La dette imaginaire est délétère et intriquée à la pulsion de mort. Elle conduit à l'anéantissement car il y a recouvrement total de la dette, ou du moins tentative de recouvrement total. Elle se situe au niveau de l'indifférenciation et de la fusion, de la plénitude. Il faudra donc, en écrivant ou en témoignant, transgresser et affronter la culpabilité

---

<sup>337</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 204

<sup>338</sup> PEREC G. *W ou le souvenir d'enfance* Denoël 1975

qui « précède et détermine l'acte, se manifeste en creux dans les actes du sujet ». <sup>339</sup>

L'inscription se fait dans la transgression, c'est-à-dire la souffrance et le dépassement.

Lacan avait prédit une montée des massacres et des génocides en nommant les nazis précurseurs d'une nouvelle forme de violence. La violence est agie mais non décrite puisque les termes sont ceux de « solution finale », « nettoyage », « traitements spéciaux ».

Dans le cas du génocide, la dette symbolique est liée au sacrifice et à la mort et non au don. La perte ayant été réelle, viol, vol, meurtre, toute perte est vécue comme le retour de cette perte réelle. La dette a été payée par le sang. La dette symbolique glisserait alors vers une dette de mémoire.

Nous pouvons évoquer ici brièvement la notion de culpabilité, qui est liée à celle de dette imaginaire. Le lieu où se situe la dette est l'échange, lieu de l'imaginaire du paiement de la rançon pour la venue au monde. Le sacrifice, voire le sacrifice de la vie serait une tentative de paiement de cette dette imaginaire, tentative illustrée par le prêtre ascétique (Nietzche, *Généalogie de la morale*). Il s'agit de rejoindre le grand tout divin. La dimension de sacrifice et d'autosacrifice qui se dégage de la violence et de la torture fait apparaître l'étranger comme une menace car il devient comme les autres. Il est le voleur de jouissance menaçant qui rappelle le texte de Freud sur *l'Inquiétante étrangeté*. Le sacrifice est une protection pour la communauté, une conjuration du danger.

S'appuyant sur la dette constituée par la survie, le créateur paie par sa création. Tel est le travail de Rithy Panh, cinéaste qui a réalisé *S21* filmé dans une prison, lieu même de la mort. Il y pose la question de l'image et de la parole dans le témoignage ainsi que celle du témoin : Créer ou se recréer après le traumatisme génocidaire ?

Son film favorise les liens sociaux et intrapsychiques. Il se situe au niveau socio-politique (reconnaissance officielle du génocide), de l'exigence de vérité. Régine Waintrater indique que le témoignage est un « processus de cocréation qui prend place entre le témoin et le *témoignaire* sur fond de mandat du groupe. » .

---

<sup>339</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 108

*Tes mots peuvent-ils ériger un monde nouveau ?*

*Tes mots peuvent se changer en pain*

*S'ils sont cueillis dans les champs.*

*Tes mots peuvent-ils tracer des sillons dans la terre*

*Se muer en semence,*

*Alliant*

*La substance et la saveur*

*Des siècles passés*

*Aux siècles à-venir ?*

*Tes mots peuvent-ils te récréer*

*Quand tu n'es que chaos*

*Plein de ténèbres cosmiques*

*Quand tu es le miroir de ton temps.*

*Mille fois brisé*

*Extrait du poème « Tes mots peuvent-ils ériger un monde nouveau » de Kévork Témizian*

### **IIID-Prendre le récit :**

#### **IIID1-Prendre la parole, restaurer la parole :**

L'élaboration de la dette de mémoire pourrait-elle permettre l'élaboration du deuil et l'oubli via le refoulement ? Les ancêtres étant honorés, le désir pourrait-il devenir accessible aux descendants ? La castration deviendrait alors séparation entre vivants et morts. Le sujet ayant inclus le mort en lui se diviserait ainsi, en séparant vie et mort qui ne faisaient qu'un jusque là.

Le traumatisme a endommagé le pacte de parole jusqu'à l'absorber. Le réel n'est plus noué au symbolique et agit de façon réelle et non métaphorique sur le réel. C'est un point d'échec de la métaphore, point d'émergence du surmoi. Comment restituer la limitation de la jouissance et donc le surmoi collectif ? Le rétablissement de la dette symbolique associée à la transmission signifiante peut rétablir le pacte. Le fantasme, précédemment occulté par la *tuché* peut s'inscrire en tant qu'effet de l'*automaton*.

Les victimes de génocide ou de meurtre de masse ont été confrontées à la haine de transfert, à la Jouissance insupportable. Ce réel de la Chose ne permet pas l'avènement de l'Autre du symbolique ou ne le permet plus. Dans le processus sain, la coupure du discours rend la vérité du dire comme accessible et apprend qu'il n'y a de vérité que voilée. Pour le génocide, l'homme qui a un corps est redevenu un corps. Parole et image spéculaire sont abolies, le corps est resté pur réel durant le génocide ou au camp. Le corps de l'homme ordinaire n'est pas pur réel car une parole et une image spéculaire se sont greffées sur ce corps.

Cette greffe se produit, selon Alain Didier Weill, durant le processus de nouage du refoulement originaire, antérieur au stade du miroir, qui constitue une consistance pré spéculaire. Le vêtement assure le maintien de l'image spéculaire et voile le sous-vêtement qu'est le cache-sexe. Le cache-sexe n'est pas spéculaire. Le cache-sexe apparaît comme l'instauration d'une limite du pouvoir mortifère du réel. C'est la limite entre la forme humaine du vivant et l'informe du cadavre. Le refoulement originaire fait disparaître quelque chose dans les champs du visible, de l'audible, de la matérialité du corps. Cela prépare l'image spéculaire qui apparaîtra comme trouée dans le miroir.

Le signifiant du Nom du Père apporte cette négativation. Le symbolique pose l’empreinte de l’invisible sur le visible, créant le beau qui le dépasse. Pour se sortir d’une situation difficile lui-même, par une sorte de « bootstrap »<sup>340</sup>, il faut un vide créatif. Il faut donc reconstituer ce « vide ». Le langage le permet.

La parole permet de réélaborer, la symbolisation doit faire reculer le pouvoir de la censure absolue. Le sujet entend la parole de l’Autre et prend la parole. C’est le point de capiton entre signifiant et signifié. *Le parlêtre* crée un désordre définitif dans le monde ordonné du censeur. Cela signe la liberté octroyée par le symbolique. Le symbolique peut prendre en charge le réel, mais seulement en partie. Le réel de la mort auquel sont confrontés les rescapés de génocide est inconsistant et ne peut être nommé. Cela permet de cantonner à nouveau le réel à sa place, alors qu’il avait envahi les autres registres. Il s’agit d’une opération de contention du réel en cernant le trou du réel par des signifiants. Il s’agit d’affirmer le désir au détriment d’une jouissance mortifère.

Le sujet, doit s’orienter à nouveau dans la parole, la censure levée. Freud oppose la révolte du peuple au censeur en trois temps logiques : A bas le censeur, cri de révolte assez insignifiant, Deuxième cri qui reprend le premier, insistance du sujet : « je dis et je répète » ; le sujet peut être sidéré, car il s’autorise de lui-même. C’est un temps d’indécision lorsque le sujet, ayant franchi la censure, ne sait pas de quelle façon il répondra à l’Autre. C’est la révolte contre l’injustice. Le troisième cri permet de trouver le chemin de la dé-sidération et du désir. *Desiderare*. Le désir se réalise dans la persévérance. C’est une réponse au défi que constitue le « *Che vuoi ?* », que veux-tu ? En passant de la forme prescriptive à la forme interrogative, le sujet accède à son propre désir qu’il ne s’autorise que de lui-même. C’est le troisième souffle qui permet de trouver la justesse symbolique, un signifiant sidérant qui ne se dédit pas, de retrouver sa propre authenticité.

« par trois coups frappés à la porte – Toc ! Toc ! Toc ! – la parole annonce qu’elle a franchi le seul du silence qui règne dans les coulisses et que le sujet qu’elle représente va entrer en scène. »<sup>341</sup> Cela génère ou régénère le temps humain, effet du franchissement par la parole de ces trois seuils.

<sup>340</sup> Référence aux aventures du *baron de Münchhausen* qui s’est sorti d’un marécage en tirant sur ses bottes afin de se propulser dans les airs.

<sup>341</sup> -WEILL Alain, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995, p 111

### **III D2- Le Discours :**

L'écriture fait appel au tiers, via le lecteur, via le social, manifestant un espace, un écart entre le scripteur et le lecteur. Premier espace inscrit de façon indirecte ou secondaire.

Prendre la parole, réintroduit le Tiers absent, distanciation effective. Cela donne la parole aux morts, à ceux « dont le meurtre en masse fut une réduction au silence, redoublée, répétée, par le silence du monde. »<sup>342</sup> Car pour les survivants et leurs descendants, la relation à l'autre, le lien social sont minés. La cellule familiale a du mal à s'ouvrir sur l'extérieur, elle implose et la relation intra-familiale devient exclusive, quasiment incestueuse. La confiance dans l'autre n'existe pas.

Le langage manifesté par le discours est l'agent du lien social ; « C'est le discours qui fait le lien social » affirme Lacan. Dans la leçon du 13 février 1973 du séminaire *Encore*, Lacan dit : « Il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant »<sup>343</sup>

Pour Lacan, l'inconscient ne connaît pas la coupure. C'est un continuum littéral. La langue permet la coupure. La voix peut faire coupure en présentifiant le phallus, et découper en traits unaires. Ce qui importe donc ce sont les mécanismes du langage. Le retour du langage sur ces corps grouillants accomplit une traumatolyse, subjective l'effroyable. « Dans un camp, l'une des raisons de survivre, c'est qu'on peut devenir un témoin ».<sup>344</sup>

### **III D3- Le témoin :**

Le témoin peut entendre et partager l'expérience insupportable, car il peut être victime, mais aussi bourreau. Le génocidaire exclut le témoin, le tiers. L'écriture permet de restaurer un témoin interne. « L'écriture, en matérialisant l'espace psychique, offre la possibilité d'incarner, soit [...] de maintenir vivant, ce témoin interne représentant le regard de l'autre dont le sujet humain a besoin pour se sentir exister. »<sup>345</sup> Cet espace est le vide, le manque évoqué précédemment.

---

<sup>342</sup> ALTOUNIAN Janine, *La survivance*, traduire le trauma collectif, DUNOD 2000 , p 29

<sup>343</sup> LACAN J., *Séminaire Encore, leçon du 13 février 1973*, Editions du Seuil, Paris, 1975, page 51

<sup>344</sup> AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Rivages, Paris, 1999, p 15

<sup>345</sup> CHIANTARETTO, cité dans Altounian, *l'intraduisible*, p 51

Le témoin, *testis* en latin signifie celui qui se pose en tiers entre deux parties dans un procès ou litige. Le second terme est *superstes*, celui qui a vécu quelque chose, et peut en témoigner, cela a donné en italien *superstite*, le rescapé. Le récit des rescapés est donc celui du survivant, le récit du témoin *testis* peut établir les faits en vue d'un procès. Les deux origines latines donnent donc les deux catégories de témoignages : récits qui ne concernent pas le droit, consistance non juridique de la vérité et témoignages historiques en vue d'un procès. Dans un cas le Tiers est témoin, contenant, dans l'autre il est pénalisant. On pourrait dire que dans un cas, la fonction maternelle est impliquée, dans l'autre, la fonction Paternelle de séparation.

Le témoignage du survivant tempère la fonction de contenance par l'utilisation du langage écrit ou parlé qui, en soit, est coupure. En ce sens il se distancie de son vécu qu'il élabore, perlabore. Giorgio Agamben avance que le droit pénalisant, par exemple, pour la pénalisation des crimes nazis a empêché de penser les camps, en ce sens que le problème outrepassa le droit, remettant en question le droit lui-même.

La racine grecque de témoin, *martis*, martyr signifie se rappeler. Nous partons de la racine grecque, du témoin qui se rappelle pour ensuite nous intéresser aux racines latines et à l'expression du droit, via le *testis*.

Pours se rappeler ; Il faut créer des situations, des dispositifs, employer des méthodes qui le permettent. Le cinéaste et auteur Rithy Panh indique qu'il ne « fabrique pas l'évènement. Je crée des situations pour [...] les survivants puissent dire ce qu'ils ont subi. »<sup>346</sup> C'est une situation, un dispositif qui permet de témoigner et par là même d'élaborer, même de façon embryonnaire. Par le Tiers symbolique, l'imaginaire se décolle du Réel et reprend sa place. Une image se constitue qui permet de symboliser le deuil. C'est un retour vers la construction imaginaire de l'enfant qui se constitue et se reconnaît dans le miroir. C'est la rencontre ou les retrouvailles avec l'altérité et le langage symbolique. Pour Lacan il s'agit du stade du miroir, pour Freud, du refoulement originaire.

Le témoin est à la fois celui qui parle de ce qu'il a vu, vécu ou entendu et celui qui recueille son témoignage. Régine Waintrater a conduit une étude, *Sortir du génocide, témoignage et survivance*,<sup>347</sup> qui rend compte de ce que les témoins de la catastrophe absolue peuvent transmettre, réinstituant par là-même un pacte social, par le nouage du pacte avec l'auditeur.

<sup>346</sup> RITHY PANH, « *L'élimination* », Grasset, janvier 2012, p 19

<sup>347</sup> WAINTRATER Régine, *Sortir du génocide, témoignage et survivance*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2011

On pointe la difficulté entre récit et écoute. Le dialogue est difficile et le monologue ne produit pas ses effets ; La nécessité du tiers est capitale. C'est une nécessité structurelle car comme nous l'indiquent les deux auteurs psychanalystes, Simone Molina et Hélène Piralian il s'agit de recréer des signifiants collectifs du génocide innommable : « à la fois parce qu'il est dénié (génocide arménien) et aussi parce qu'il n'y a pas de mots pour dire ça ». <sup>348</sup>

La réintroduction du Tiers que constitue la levée du déni permet de séparer le couple bourreau-victime et de revenir au stade du miroir. En Arménie, les étrangers qui étaient sur place et qui ont vu sont frappés de menace. Menace de mort. « Il est d'une importance capitale que les étrangers qui circulent par là soient convaincus que cette déportation ne se fait que dans un but de changement de séjour. [...] Je recommande à ce propos d'arrêter les personnes qui donnent des nouvelles ou qui font des enquêtes et de les livrer, sous d'autres prétextes, aux cours martiales. » <sup>349</sup> « L'important était qu'ils ne pussent raconter ». <sup>350</sup> Par ailleurs, l'écoulement du temps induit une disparition des témoins, des souvenirs qui deviennent flous. Le « devoir de mémoire » semble donc s'imposer.

Nous devons faire un détour théorique. Dans la théorie Lacanienne, on peut rajouter qu'il est nécessaire de passer par l'inscription au champ de l'Autre pour créer des signifiants. C'est la condition obligée pour que la parole soit dite et entendue mais aussi accueillie et recueillie. Le corps présent de l'autre en devient le garant. Un autre qui ne soit pas l'exterminateur. Le témoignage est donc les paroles dites à un autre assorties de la croyance que cet autre a confiance en la véracité de la parole recueillie.

Cette difficulté est pointée par Primo Levi, qui constituait le rêve d'une non-écoute de sa famille et par Jorge Semprun qui raconte la difficulté à témoigner aux gens « normaux » ; certains sont angoissés par le récit de la vérité du camp, d'autres ne peuvent supporter le récit.

« Pour mon malheur, ou du moins ma malchance, je ne trouvais que deux sortes d'attitudes chez les gens du dehors. Les uns évitaient de vous questionner, vous traitaient comme si vous reveniez d'un banal voyage à l'étranger. Vous voilà donc de retour ! Mais c'est qu'ils craignaient les réponses, avaient horreur de l'inconfort moral qu'elles auraient pu leur apporter. Les autres posaient des tas de questions superficielles, stupides – dans le genre : c'était dur, hein ? -, mais si on leur répondait, même succinctement, au plus vrai, au plus

<sup>348</sup> ALTOUNIAN Janine, *La survivance, traduire le trauma collectif*, DUNOD 2000 , p 23

<sup>349</sup> Télégramme de Talaat Pacha à la préfecture d'Alep, 18 nov 1915

<sup>350</sup> LEVI Ibid, page 14



profond, opaque, indicible, de l'expérience vécue, ils devenaient muets, s'inquiétaient, agitaient les mains, invoquaient n'importe quelle divinité tutélaire pour en rester là. Et ils tombaient dans le silence, comme on tombe dans le vide, un trou noir, un rêve. »<sup>351</sup>

Ce trou noir, ce vide évoque la mort. L'autre doit accepter d'entendre parler de la Mort sans se confondre avec elle. Hélène Piralian<sup>352</sup> va plus loin encore, en exposant la division nécessaire entre la mort symbolisable à garder « des morts à enterrer et de la destruction à métaboliser ». Il s'agit de diviser la mort. Cela ne peut advenir que par un véritable deuil qui induit une mort réelle et une symbolisation qui garde le souvenir et la mémoire.

« Parler est difficile. »<sup>353</sup> A leur retour les survivants ont du faire face à l'indifférence du monde. Piera Aulagnier<sup>354</sup> rappelle que, pour vivre, l'être humain a besoin de croire que le monde n'est pas indifférent à sa disparition, que son existence a un sens. L'Autre comme lieu des signifiants a été détruit. L'insistance du déni, dans le cas du génocide arménien induit la croyance que l'Autre a été définitivement détruit, par l'agresseur tout-puissant. Les signifiants collectifs ne circulent plus dans le champ social de cette communauté, « coagulé autour de la destruction réelle et dans l'attente d'une réparation, attente qui n'est qu'un autre visage du suspens du champ symbolique lui-même ». <sup>355</sup>

Primo Levi indique que les témoins « ne furent presque jamais écoutés ni crus. Les vérités qui dérangent rencontrent un chemin difficile ». <sup>356</sup> D'ailleurs, leurs tortionnaires eux-mêmes prophétisaient l'incrédulité à venir. Primo Levi rapporte ce qu'un survivant, Simon Wiesenthal en dit dans son livre *Les assassins sont parmi nous*, « de quelque façon que cette guerre finisse, nous l'avons déjà gagnée contre vous [...] même si quelques-uns en réchappaient, le monde ne les croira pas [...] et même s'il devait subsister quelques preuves, les gens diront que les faits que vous racontez sont trop monstrueux pour être crus [...] ils nous croiront, nous qui nierons tout, et pas vous. »<sup>357</sup>

Par ailleurs, le bourreau prend soin de cacher ce qu'il fait, par le langage, par le secret : « Pour garder le secret, entre autres précautions, on recourait dans le langage officiel à de prudents et

<sup>351</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, op. cit., pp. 145-146.

<sup>352</sup> PIRALIAN Hélène, *Génocide et transmission*, Collection Santé, société et cultures, L'Harmattan, Paris, 1994, p 24

<sup>353</sup> RITHY PANH, « *L'élimination* », Grasset, janvier 2012, p16

<sup>354</sup> AULAGNIER Piera, *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*, Paris, puf. cité dans Waintrater Régine, « *Des Lumières à l'obscurité...* » *Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires, Topique*, 2005/3 no 92, p. 95-110. DOI : 10.3917/top.092.0095 P 4

<sup>355</sup> Ibid, p 25

<sup>356</sup> LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante an après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989 , p 156

<sup>357</sup> Ibid, p 11

cyniques euphémismes : au lieu « d'extermination » on écrivait « solution définitive », au lieu de « déportation » « transfert », au lieu de « mort par gaz », « traitement spécial » et ainsi de suite. [...] Mais à cause de leur énormité même, les horreurs du Lager, maintes fois dénoncées par les radios alliées, se heurtèrent le plus souvent à l'incrédulité générale. »<sup>358</sup>

Donner un récit, c'est se souvenir des affects, ressentir les émotions refoulées. Cela peut présenter un danger de nouvel écrasement psychique. L'héritage traumatique instaure des défenses, à l'insu du sujet lui-même. Cette transmission clandestine infiltre l'être. Sortir de cette clandestinité, c'est prendre conscience de ce qui a précédé afin de séparer leur psychisme de celui des parents, se démettre de ses ancêtres; tel est l'enjeu pour le témoin *superstes*.

Le témoin *testis* fait le discours de l'Histoire. C'est pourquoi l'écriture de l'Histoire est écriture du passé. Elle se définit par une absence, par la construction d'une absence. C'est une communication entre deux personnes présentes, une énonciation savante et une lecture actuelle, qui use d'un tiers, d'un objet extérieur, déplacé, pour se construire ; Elle diffère du récit du survivant en voulant établir des faits.

Nous nous situons donc au croisement de l'Histoire et de l'histoire du sujet.

Tout d'abord, il convient de distinguer histoire et passé. Lacan nous signifie que : « L'histoire « n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent- parce qu'il a été vécu dans le passé. Le chemin de la restitution de l'histoire du sujet prend la forme d'une recherche de la restitution du passé »<sup>359</sup>. Il s'agirait de restituer aux sujets d'aujourd'hui ce qui a été mal inscrit dans le passé en procédant à une réinscription et à une réparation, tout en se défaisant des inscriptions paradoxales et en rétablissant l'axe du temps et les filiations, et donc la loi symbolique.

« Lorsque l'Histoire concerne de façon traumatique mais inconsciente un Sujet, il y est tout entier assujetti. Pour un descendant de ceux et celles qui sont restés dans le silence, faire histoire procède alors de la mise à distance d'un objet intériorisé, le trauma parental. [...] Son rapport au monde, sa capacité d'invention et de création dépendent de son rapport à l'objet

---

<sup>358</sup> LEVI Primo « *Si c'est un homme* », Julliard, 1987, 238

<sup>359</sup> LACAN J., *Le séminaire livre I, les écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975 page 19

comme perdu.[...] tout se passe comme si le rapport à l'objet en tant qu'il est perdu à jamais était perverti par cette présence non-dite et opaque du trauma parental. »<sup>360</sup>

Il faudra l'instauration par un tiers-père du « j'ai vécu l'indicible » en un « « je dis que tu as vécu cela » afin de pouvoir se vivre enfant d'un parent non mutilé et donc non mutilant. »<sup>361</sup>

Ceci permet de réinstaurer le sujet « je » qui s'était amalgamé à son autre meurtrier, négateur de l'Histoire. L'histoire est ce qui relie les survivants à la temporalité (descendance) et à l'espace (déportation, dispersion).

#### **IID4- De la tragédie au drame :**

Il y a une « trace qui est un symptôme à transformer en trace de transmission. »<sup>362</sup> Ce qui se transmet en cas de génocide est la force identifiante du discours parental et du discours social. Ce qui se transmet prioritairement ce sont les objets marqués par le négatif : Les objets comme la honte, les objets endeuillés, ce qui ne se contient pas.

« La faute, la culpabilité, les comptes mal réglés et non élaborés, les identifications pathologiques sont les fantômes de la nuit qui viennent malmener enfants et parents à leur insu, par le jeu d'interactions perturbées par les fantasmes transgénérationnels. Traiter ces difficultés, c'est reprendre le récit abandonné, la mythologie familiale, retrouver les sens et les affects perdus, permettre qu'à nouveau surgisse la représentation, redonner le droit de rêver. C'est un peu comme redonner voix aux messages de la nuit pour mieux reléguer au Tartare ses forces de désordre en construisant des mythes.<sup>363</sup> » Le corps se nourrit d'une narration. Ce qu'ont voulu détruire les génocidaires, plus qu'un peuple, c'est l'humanité de l'homme qui rêve.

Le trauma a une dimension tragique. Rappelons-nous que la tragédie grecque représente des personnages en proie à un destin malheureux. L'origine du mot remonterait, selon certaines interprétations à celui du « chant du bouc », ce qui nous renvoie à la notion de sacrifice et de lutte perdue d'avance, attaque du réel et perte de toute position symbolique. Restituer le

---

<sup>360</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 134

<sup>361</sup> ALTOUNIAN Janine, *La survivance, traduire le trauma collectif*, DUNOD 2000, p 48

<sup>362</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 86

<sup>363</sup> LE RUN J.L., « La nuit et ses enfants. Imaginaire de la nuit dans la mythologie grecque », *Enfance & psy*, « La Nuit », n°0, p. 19-24.

passage du tragique au dramatique, permettrait le rétablissement d'un lien entre l'expérience traumatique et les mythes humains, en permettant de dépasser le rapport duel enfermant. Les mythes étant proches des fantasmes originaires, cela contribuerait à établir une reconstruction du fantasme. La tragédie évoque la confrontation de l'homme avec les dieux. Si la tragédie est nouée avec une catastrophe dans l'Histoire, les effets s'en montrent dans la culpabilité inconsciente des descendants de ceux qui l'ont vécue. Simone Molina, dans *Archives incandescentes* cite les travaux de Suzanne Ginestet Delbreil indiquant que le trauma se présente comme la « répétition de traumatismes plus anciens que l'on peut repérer dans les générations antérieures. L'effet de sommation<sup>364</sup> noté par Freud se joue sur plusieurs générations. »<sup>365</sup>

Cela renvoie aux Atrides, que Lacan citera dans son séminaire, *Ethique de la psychanalyse*.

Rappelons brièvement la mythologie grecque. Les *Atrides*, descendants d'*Atrée* sont maudits par les dieux car leur maison a été fondée dans le meurtre, le parricide, l'infanticide, l'inceste. Le cycle de la violence est sans fin. Seul le jugement d'*Oreste*, par le premier tribunal criminel de la cité d'Athènes, y mettra un terme. Les rapports dyadiques sont conflictuels et problématiques et demandent à être réparés. La réparation des dyades se fait alors par la médiation du symbolique : c'est dans le cadre des lois et des conventions humaines que seront reliées l'imaginaire et le réel (la volonté de *Zeus* en faveur d'*Oreste*), le réel et le symbolique (la bienveillance des nouvelles lois envers *Oreste*), l'imaginaire et le symbolique (la nouvelle institution de l'Aréopage attribuée à *Athéna*). Cela exprime le passage d'une prééminence symbolique de la mère et de la loi du sang à celle du père et d'une loi plus humaine, que le nouveau droit avalisera, à la fin du cycle de l'*Orestie*, avec la constitution de l'Aréopage. On s'aperçoit qu'*Oreste* ne délimite pas un interdit, mais un arbitraire, et qu'à son contact tout le devient : oracles, jugements, droit, cités, hommes. Il semble un cumulateur de l'impensé, de l'indéterminé de tout un ordre cosmique installé depuis longtemps. Ce sujet, exilé dans l'indéterminé, se situe hors de toute symbolisation, de l'écriture et du langage. Par opposition, auront à se définir le monde et le langage. C'est ce qui se passe dans le cas de l'extermination de masse.

De la tragédie, le glissement au drame permet de restaurer le mythe. Nous avons parlé du mythe du bourreau qui prétendrait s'imposer à sa victime, abolissant son inscription dans

<sup>364</sup> Dans *l'introduction à la psychanalyse*, Freud parle de sommation par fixation de la libido et événement traumatique, les traumatismes successifs se surajoutent dans une économie quantitative.

<sup>365</sup> GINESTET-DELBREIL Suzanne, *la terreur de penser*, Editions Diabase, 2002, cité dans Simone Molina, *archives incandescentes*, page 128

l'humanité. Pour Freud, le mythe serait une mise en scène du fantasme ; <sup>366</sup>Pour Alain Bidou, le mythe se soutiendrait de deux trames, une trame historique s'appuyant sur l'histoire d'un groupe, sur sa matérialité, comme tel serait ici le cas, et une trame issue des mythes universels. Les mythes universels sont les mythes originaires. Le mythe permet de résister à la déshumanisation qui voudrait faire du génocide une origine. « Ils ont voulu faire de nous des bêtes en nous faisant vivre dans des conditions que personne [...] ne pourra jamais imaginer. Mais ils ne réussiront pas. Parce que nous savons d'où nous venons et pourquoi nous sommes ici. »<sup>367</sup>

---

<sup>366</sup> Pour Lacan, le *fantasme* est essentiellement de nature langagière. Freud élaborera le fantasme à partir de sa clinique, comme effet du désir archaïque et matrice des désirs actuels. Certains fantasme deviennent accessible par la cure, d'autres restent sous l'emprise du refoulement originaires. L'article « *un enfant est battu* » en est une illustration. Les fantasmes originaires concernent l'origine du sujet, sa conception, l'origine de sa sexualité, de la différence de sexes.

<sup>367</sup> ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996, p 213

### **III E- Ritualiser**

Le face à face avec le meurtrier écrase chez ses victimes la temporalité et l'espace du discours chez ses victimes. L'élaboration de la position dépressive et du deuil permet de restituer la flèche du temps.

Pour les survivants de génocide, la vie a été transmise sans repère symbolique, il s'agit de revenir au moment de la création du temps : Dans la croyance religieuse, Dieu existe de toute éternité et crée un jour le temps. Notre construction interne se fait par l'identification par moments à la mère, le rythme de la présence absence qui crée le temps. Nous avons donc connu l'expérience de l'union océanique sans limite d'avant le temps. Il s'agit de passer au monde de la parole et de reprendre le temps qui sinon est en panne comme pour l'autiste.

Cela s'accomplit par la scansion du rite, et des rites. Ils séparent le monde humain du monde animal. Durkheim les considère comme éléments du sacré ; les éthologues, dont Konrad Lorenz ont étudié le rite comme la forme donnée par une culture pour circonscrire les effets de l'agressivité. La psychanalyse assimile les rites à des systèmes de défense collectifs. Ceci nous ramène au génocide, à la restitution du mythe. Le rite serait-il le cœur du mythe ?

#### **III E1- Rite, deuil :**

C'est ce que propose Bernard Guitier dans son article « *Trauma originnaire et répétition, le rite sacré.* »<sup>368</sup> Si nous reprenons le mythe Freudien, Freud indique que le meurtre est réel. Si on se resitue aux fondements préhistoriques de l'humanité, le langage n'est pas présent et le meurtre serait alors sa condition d'apparition. Jusqu'au meurtre, la horde est inhumaine ; Le meurtre créateur de l'humanité fonde l'aptitude « à la nomination de l'absence. Il est aussi traumatisme originnaire de l'humanité. »<sup>369</sup>. Il devient inoubliable car refoulé et devient aussi le non-dit de l'autre. L'Oedipe, selon cet auteur, viendrait donner de la force au meurtre primitif comme traumatisme secondaire. Le trauma pourrait alors se réparer par deux façons : par le rite ou par l'interdit sous la forme de la Loi .En cas de génocide, le meurtre s'est appliqué, non au Père primitif, mais à des sujets arbitrairement désignés ; Les mêmes mécanismes « réparateurs » vont alors s'appliquer ou tenter de s'appliquer : le rite par les commémorations, les témoignages, la Loi, par l'inscription dans les Lois.

---

<sup>368</sup> GUITER Bernard, « *Trauma originnaire et répétition : le rite sacré* », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2004/1 no 42, p. 173-184. DOI : 10.3917/rppg.042.0173

<sup>369</sup> Ibid, page 183

Le rite, dans ce cas serait une mise en scène thérapeutique réussie et non une isolation de la représentation (comme dans la névrose obsessionnelle). Le génocide serait aussi une représentation collective, ayant quasiment valeur d'archétype en tant qu'évènement fondateur traumatique et collectif.

Dans notre première partie, nous avons évoqué le travail de Paul Racamier relatant les rites mortuaires de passages bantous. En cas de génocide, le rite élaborateur, permettant de construire l'absence-présence du mort, ayant fait défaut, des suppléances sont observables.

Ce sont les Mémoires, tel qu'au Rwanda ou pour la *Shoah*. Au Rwanda, les cadavres ont été déterrés, mis dans une église, exposés, en attente de deuil. Les deuilés endossant alors, peut être, la fonction des pleureuses, visiteurs qui permettent aux morts d'occuper la place de morts et d'ancêtres, laissant la vie aux vivants. Faute de cadavre, la sépulture peut être aussi symbolique, citons le mémorial virtuel arménien qui permet de visiter le mémorial érigé à Erevan, de déposer des fleurs et d'allumer une bougie virtuelle.<sup>370</sup> Il s'agit d'accomplir le travail de deuil, même si le corps a disparu. Cela permet de construire une image interne de l'autre, image qui constitue aussi l'image du sujet survivant. Cela permet de rendre l'absence pensable, et en cela nous rappelons la construction spéculaire du sujet, stade du miroir Lacanien et *fort-da* Freudien. C'est un ré accès à la subjectivité, à la fois pour le corps du mort et pour le survivant.

Un autre aspect est la prise en charge par des tiers au niveau de la représentation. Henri Rey Flaud dans son ouvrage, *L'éloge du rien*,<sup>371</sup> insiste sur les « professionnelles de la douleur » ayant pour fonction « de prendre en charge, sous forme de démonstrations ostentatoires, les manifestations dramatiques fixées par la convention qui doivent sanctionner la disparition d'un être cher. » Il s'agit d'un phénomène d'identification hystérique. Les manifestations représentatives de la douleur sont virées au compte de la communauté, le sujet peut alors se concentrer sur le travail de deuil. Le deuil est impartageable et la communauté peut partager « la forme pure de la douleur, la virtualité de la souffrance, désignée comme la virtualité du désir, par le signifiant du manque,  $\phi$ . »<sup>372</sup>

Lacan reprend cette notion : vivre un deuil pose le problème de la représentation, l'objet perdu étant d'autant plus absolu qu'il ne correspond à plus rien qui soit. Cela fait appel à l'ordre symbolique mais aussi à l'impuissance de cet ordre à couvrir complètement le réel,

---

<sup>370</sup> <http://www.noyantour.com/fr/news/tsitsernakaberd.html>

<sup>371</sup> REY-FLAUD Henri, *L'éloge du rien*, il faut croire quelque chose dans le monde, Seuil, 2010, page 84

<sup>372</sup> Rey flaud Ibid p 85

d'où la mise en place des formations imaginaires. Pour Lacan la logique de coupure du signifiant se répète et se repère dans le passage du zéro au un par l'identification à du vide, à du non-identique à soi-même ; le signifiant ne pouvant se signifier lui-même, cela constitue l'altérité. Le sujet s'articule alors à l'objet « a » qui vient à la place du non-identique à soi-même. Ceci renvoie au trait unaire.

Hors, le réel de l'absence est un trait qui caractérise l'humain. Lacan l'appelle, « l'un en moins ». Il convient de le restituer comme renvoyant à un temps mythique, un temps d'avant l'aliénation par le signifiant ou bien le temps d'avant la castration. Ceci est avant la division du sujet, division qui se manifeste de deux façons : soit par l'impossible à dire du symptôme, soit par la symbolisation qui a pour fonction de circonscrire le réel, notamment par la création.

Ensevelir les morts au plan symbolique de l'écriture et de la loi restitue le sacré et la succession des générations. Si nous rappelons l'Histoire d'Œdipe, de Polynice et d'Antigone, l'accomplissement du rite funéraire permet de faire de la mort un état ultime, universel, qui échappe à l'irrationnel. Terminer le travail de deuil après un génocide semble être le vrai enjeu. De façon plus générale, la capacité au deuil semble la capacité fondamentale du sujet sain.

*Et nous fûmes*

*De nouveau désintégrés*

*Corps jamais recueilli*

*Non pas Orphée*

*Ni Dionysos que le chant*

*Réunit.*

*Car pour nous*

*Le clairon*

*De l'archange n'a pas sonné et jamais*

*Ne ressusciteront les morts*

*Privés de leur mort*

*Extrait du poème « Terres renversées », Krikor Beledian <sup>373</sup>*

---

<sup>373</sup> COLLECTIF *Avis de recherche, une anthologie de la poésie arménienne moderne*, ed Parenthèses, Marseille, 2006, p 79



### IIIF-Transmettre. Traumatolyse

#### IIIF1- Faire avec les restes :

« En Anatolie, les arméniens qui ont voulu rester sur leurs terres ancestrales ont été convertis de force, islamisés et sont nommés « les restes de l'épée »<sup>374</sup>. La déshumanisation marque la perte des identifications, c'est aussi la perte du nom.

La littérature, en traitant de l'individu, défie le processus d'anonymat auquel le camp ou le génocide réduit. Primo Levi nous en cite un exemple, il s'agit de donner le nom et le prénom à celui qui n'est devenu qu'un numéro, cela permet de nommer l'humanité de Kraus Pali et de l'inscrire dans la suite des générations, dans une lignée. Paul Thibaud dans sa préface sur le *Rapport secret sur les massacres d'Arménie*,<sup>375</sup> insiste sur la nomination, « tous ces morts sans sépulture, purement et simplement rendus aux éléments sans qu'il reste d'eux aucun signe, dévorés par les chiens, précipités dans l'Euphrate, il faut qu'ils soient sinon nommés, du moins particularisés. ». L'acharnement commémoratif ou informatif des survivants et descendants de survivants semble une tentative de créer une sorte d'état civil.

La transmission du nom et le nom soutiennent les repères généalogiques sinon « Les référents internes s'effondrent, faut de répondants externes »<sup>376</sup>. Robert Antelme, dans son ouvrage, *L'espèce Humaine*, témoigne qu'il a besoin de la reconnaissance des autres pour s'identifier. Cela indique, en ce qui concerne le nom, la place de l'autre, « pour nommer mais aussi pour se nommer, il faut donc, toujours être deux » (Maurice Blanchot). La nomination permet de réintégrer le symbolique en sortant de l'indifférencié. Le père est porteur de la transmission. Cette fonction de nom propre ne se réduit pas au patronyme, mais elle « cible » et « indexe l'ex-sistence d'une identité » subjective « unique », nous dit encore Colette Soler. Ce nom advient du trou de l'inconscient que creuse la parole depuis le refoulement originaire Mais il est important de ne pas perdre de vue que ce nouage qu'opère la nomination est indissociable

---

<sup>374</sup> Discours prononcé par Mme Bruna, *Cérémonie du 28 avril 2012*, Avignon, square Agricole Perdiguier. P 28

<sup>375</sup> LEPSIUS Johannes, *Rapport secret sur les massacres d'Arménie*, Docteur en théologie, président de la mission allemande d'orient et de la société germano-arménienne, 1919  
<http://www.imprescriptible.fr/documents/lepsiuss/index.htm>

<sup>376</sup> PIRALIAN-SIMONYAN Hélène, *Génocide, disparition, déni, la traversée des deuils*, l'Harmattan, 2007, p 25

du lien social. Car le nom, comme effet et acte de nomination, de plus, doit être entériné pour être et opérer.

En cela la fonction nommante est créatrice. Elle fait événement et produit des effets dans le réel. « Le trou recrache le nom », dit Lacan. Ainsi énonce-t-il, dans une conférence sur le symptôme, donnée à Genève en 1975 : « Forclusion du Nom du Père, ça nous entraîne à un autre étage, l'étage où ce n'est pas seulement le Nom-du-Père, où c'est aussi le Père-du-Nom. Je veux dire que le père, c'est celui qui nomme. » C'est-à-dire que ce qui compte pour un sujet, ce n'est pas que le père ait été là ou pas dans la réalité mais que le sujet ait acquis ou non la dimension du Nom-du-Père. Le Nom-du-Père (NDP) devient un instrument logique qui assure que la langue tienne, qu'elle soit capitonnée. Il est un principe qui ordonne et oriente la vie d'un sujet. La nomination par le père « instaure le trou de l'impossible. »<sup>377</sup>

Lacan, dans la théorie des nœuds borroméens, parlera d'un quatrième cercle dessiné sous la forme de la fonction du père ; puis, les nouages des Noms du père, et enfin la fonction de nommer : ce qui boucle, ce qui est nommé. Faute de quoi, le sujet, échappant à l'emprise du signe, est en défaut d'inscription.

Un acte de création permettant que du symbolique surgisse le réel est une acte de nomination où une part du réel est informée par le symbolique. Lacan prendra l'exemple de la Genèse. La lumière se trouvera, dans l'après-coup, nommée Jour. Ceci est détaillé par Didier-Weill, dans son ouvrage *Les Trois temps de la loi*<sup>378</sup>. Cet auteur décomposera en trois temps logiques l'avènement du réel indivisible qui constitue le sujet : Un réel d'abîme qui n'advient jamais au symbolique. Ainsi naît le trou du refoulé originaire, identifié par la topologie borroméenne de Lacan. Le symbolique ne peut le faire disparaître puisque le symbolique s'origine lui-même dans ce trou. La seule possibilité est de border ce trou « enchaîner ce trou sans fonds et sans bords de l'abîme en le transmutant en un trou fondé et bordé qu'est le fiat trou borroméen. »<sup>379</sup>

De la fondation de ce trou va dépendre le destin psychique du sujet, forclusion structurante (névrose) ou forclusion pathogène (psychose).-un réel de ténèbres attendant de sortir de

<sup>377</sup> IZCOVICH Luis, *Du nom du Père au père qui nomme*, dans *Champ Lacanien*, fev 2006, La parenté, la filiation, nomination, N° 3, Ecole de psychanalyse des forums du champ lacanien, p31

<sup>378</sup> DIDIER-WEILL, A. 1995. *Les trois temps de la Loi*, Paris, Le Seuil, La couleur des idées, 1995

<sup>379</sup> Ibid., p 100

l'abîme par la nomination par la loi symbolique. C'est une loi mal-dite, une malédiction originelle.-un réel *a* nuit qui advient au symbolique et produit de *l'automaton*.

### III G -La Loi :

Récit et création littéraire ou plastique témoignage, ont une fonction restauratrice et réinstituant pour le sujet. Ecrire et produire une œuvre littéraire aurait-il la même fonction que la sanction juridique ? La récente inscription juridique (1945) du crime contre l'humanité permet-elle de se protéger ou induit-elle un refoulement ? Cela exclura-t-il les bourreaux de l'humanité ? Cela permettra-t-il de contenir l'horreur ?

Cette interrogation traverse notre actualité, car si le génocide nazi s'est passé en Europe et que l'on ne finit pas de déterrer, au sens propre du terme, la barbarie qui a eu lieu, -ce que Hannah Arendt a nommé la « banalité du mal »-, poursuit son œuvre, l'humain portant en lui la barbarie que la civilisation contient difficilement. Freud dans *L'homme Moïse* écrivait déjà : « Nous vivons un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie ». Ce qui pose, face aux génocides, le problème des fondements de la loi.

Le psychanalyste Gérard Miller, dans un article récent dans *Nouvelles d'Arménie* intitulé *comment réagir face à ça ?*, s'en exprime :<sup>380</sup>. « Je crois qu'il faut maintenir le génocide turc contre les Arméniens comme un des plus douloureux symptômes de notre civilisation et ne surtout pas essayer d'en atténuer les angles. [...] lorsque ce génocide sera enfin reconnu, il faudra encore s'interroger sur le si douloureux accouchement de sa reconnaissance.[...] au moment des débats aux Sénat. Le conseil constitutionnel a ensuite refusé d'entériner la loi, exemple qui nous permet de situer les fondements de la loi au regard du génocide.»<sup>381</sup>

#### III G1- Fondements :

Quels sont donc les fondements de la loi de façon générale ? Et de façon plus spécifique au regard du génocide ?

---

<sup>380</sup> MILLER Gérard, *Comment réagir face à ça ?* Article dans nouvelles d'arménie  
<http://www.gerardmiller.fr/index.php/nouvelles-darmenie/>

<sup>381</sup><http://www.gerardmiller.fr/index.php/nouvelles-darmenie/>

Dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud indique que les foules obéissent comme un seul homme. Cela indique la possibilité à la régression du surmoi, ainsi que la question des identifications face au leader et à son emprise, il s'agit de l'abolition de la conscience morale, de l'esprit critique, de la pensée individuelle, liés à l'Œdipe et au narcissisme. Le tyran, devenu le père de la horde primitive, père vivant, à la différence du père de la horde père mort, transmettrait alors le pouvoir Divin. La loi du plus fort devient la loi. L'abandon de la responsabilité personnelle signe la soumission à l'autorité. Le sujet qui devient bourreau génocidaire a abandonné son individualité pour devenir une partie, un rouage d'une société hiérarchisée ; cela lui permet d'assouvir ses pulsions agressives et sadiques, sa toute-puissance.

Cela remet en question le Surmoi Freudien, héritier du complexe d'Œdipe, garant des interdictions fondamentales de l'inceste et du parricide. Cela interroge le refoulement, le complexe de castration, l'espace, la nécessité à symboliser, et à entrer dans le champ du langage. La remise en question du Surmoi et de ses effets. Ils sont constitutifs de la civilisation puisque Freud indique que « l'humanité ne vit pas que dans le présent : le passé, la tradition de la race et du peuple persistent dans les idéologies du surmoi ». Cela renvoie au mythe fondateur Freudien, le parricide, les refoulements qui s'en sont suivis : « une série infiniment longue de générations de meurtriers qui, comme nous peut-être, avaient la passion du meurtre dans le sang. »<sup>382</sup>

A la différence du meurtre fondateur Freudien, l'extermination vise l'humanité et la transmission dans le groupe visé. Le meurtre génocidaire va plus loin que le meurtre fondateur Freudien, car il concerne l'ascendance mais aussi l'infanticide, le matricide, le parenticide. Le code pénal napoléonien considérait que le pire des crimes était le parricide. Le parricide ne figure plus dans le code pénal français qui s'ouvre désormais sur le crime contre l'humanité, crime des crimes.

Le but de l'humanité est de survivre et se reproduire, le but de chaque groupe humain également. Pour ce faire, il convient d'instituer des lois qui limitent et encadrent les pulsions, posent les interdits du meurtre et de l'inceste. « Les rapports d'institution permettent d'humaniser, de métaboliser, les enjeux d'inceste à l'échelle d'une société. »<sup>383</sup> La fonction juridique noue le biologique, le social et l'inconscient. Le nœud du droit et de la psychanalyse permet de différencier l'humanité des autres espèces par ses caractères

<sup>382</sup> FREUD S., *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, Essai de psychanalyse, Paris, 1981

<sup>383</sup> LEGENDRE P. *Leçons IV, suite 2, Filiation*, Fayard, Paris, 1990, p 353

biologiques mais aussi parce qu'elle parle. La société, fonctionnant comme un sujet, tient un discours par les montages juridiques

Les systèmes juridiques et généalogiques forment des règles aux fondements logiques, qui sont discours sur la vérité et la division fondatrice. Lacan dira que le *parlêtre* est parlé par le discours des institutions. L'interdit de l'inceste est posé via les lois car président à la reproduction de la vie dans notre espèce. Le génocide dénie cela puisque c'est une extermination programmée.

### III G2- Le droit :

Le droit peut faire limite entre l'humain et l'inhumain ; « Le droit aborde les questions « folles », tout comme la psychanalyse »<sup>384</sup>. Raison et droit permettent de se séparer d'avec l'Autre. Sinon il y a « casse » du sujet.

Dans « *Pourquoi la guerre ?* » 1933, <sup>385</sup> Freud, s'adressant à Einstein rappelle que le Droit s'est développé à partir de la violence. On retrouve ici la thèse de *Totem et Tabou*, en 1913. Au titre social et collectif, la horde se fondait primitivement sur la force musculaire, les outils ; La supériorité intellectuelle supplantant peu à peu la force musculaire brute. Le droit étant la force de la communauté, la violence de la communauté s'installera au lieu de la violence individuelle. Plus tard, Freud approfondira et prolongera les réflexions que nous trouvons dans « *Ephémère Destinée* ». dans le Texte, *Pourquoi la guerre ?*<sup>386</sup>

Le mot *Kultur*, traduit par civilisation dans *Malaise dans la civilisation* ne permet pas de distinguer culture et civilisation. La civilisation s'oppose à la barbarie et représente les institutions mises en place par les humains pour se protéger contre la nature et régler les rapports sociaux. Civiliser est faire passer une collectivité d'un état primitif à un état plus évolué et cultiver est une action développée en vue d'en obtenir un produit. Rappelons que les commandements : « tu ne tueras pas », « aimes ton prochain comme toi-même » conduisent au renoncement qui permet la vie en commun et les idéaux collectifs. « L'horreur dans la civilisation surgit lorsque les valeurs et les lois qui la régissent sont bafoués. « Tu tueras » proclame le chef des armées, « Exècres ton prochain » pour n'aimer que toi et ceux qui te

---

<sup>384</sup> Ibid page 375

<sup>385</sup> FREUD S ; *Pourquoi la guerre ?* Dans Résultats, Idées, Problèmes, tome II, PUF, 1958

<sup>386</sup> Ibid.

ressemblent exige le leader. »<sup>387</sup> La situation mise à feu et à sang crée un envers ; le crime remplace le commandement moral et le crime organisé est la loi. La justice des hommes n'existe plus.

Pierre Legendre, dans *L'Inestimable objet de la transmission*, nous indique que les fondements ultimes du droit se rapportent à l'inceste ; Raison et Droit tournant autour de la fonction de limite, de séparation. En ce sens, le droit « fait partie des mécanismes intimes du vivant, car il commande l'apparition du sujet du désir, à travers l'instauration des grandes catégories de légalité qui instituent en chaque société la subjectivité. »<sup>388</sup>

Freud affirmera que la guerre peut être évitée si c'est au pouvoir central à qui on transfère tous les conflits d'intérêt. Le droit ne peut se passer du soutien de la violence, la cohésion de la communauté vient de la contrainte par la violence et par identification. Le droit est le droit de la raison, qui s'oppose à la loi du plus fort. La capture juridique permet de civiliser les pulsions et passe par la parole.

C'est le droit de l'Etat souverain qui seul peut exercer une violence légitime. Le juridique représente la Loi symbolique qui instaure l'humain-parlant. C'est le fondement du droit. « le juridique devrait représenter la Loi symbolique qui instaure l'humain-parlant, contrevient à ses fondements même du fait de la mise en place de lois scélérates qui prônent et légitiment l'exclusion. »<sup>389</sup>

Par le biais des institutions, il s'agit de fabriquer un homme nouveau, c'est-à-dire une image. Les génocidaires se réclament aussi d'épurer la race humaine pour l'avènement d'un ordre et d'un homme nouveau, « délires sociaux meurtriers ». <sup>390</sup> C'est une façon perverse d'élaborer le meurtre du père décrit par le mythe Freudien de *Totem et Tabou*. La transmission est alors impossible.

### **III3- La loi scélérate :**

Le camp ou le génocide sont en dehors du système pénal normal dont les détenus sont sélectionnés en dehors de la procédure judiciaire ordinaire. Ceci laisse libre champ aux abus totalitaires : « qu'un tel effondrement de la loi ait pu être mis au service d'une industrie de

---

<sup>387</sup> THANSASSEKOS Yannis, directeur de la fondation Auschwitz, *Shoah, objet métaphysique*, dans Bulletin 73 oct-déc 2001, fondation Auschwitz.

<sup>388</sup> Ibid

<sup>389</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 110

<sup>390</sup> Ibid p 32

mort productrice de déchets est la nouveauté de notre siècle ; Auschwitz n'a-t-il pas été qualifié par les nazis d' « anus du monde ? »<sup>391</sup>

Les faits de génocide mettent en place des « lois scélérates qui prônent et légitiment l'exclusion »<sup>392</sup> voire l'extermination. « Il s'y ajoute l'action modératrice exercée par la loi, et par le sens moral qui opère comme une loi intérieure ; on s'accorde en effet à reconnaître qu'un pays est d'autant plus évolué que les lois qui empêchent le misérable d'être trop misérable et le puissant trop puissant y sont plus sages et plus efficaces , [...] Mais au Lager il en va tout autrement ; ici, la lutte pour la vie est implacable car chacun est désespérément et féroce ment seul. »<sup>393</sup> Ainsi, par le juridique on peut repérer le discours du hors la loi qui est « la loi existe pour moi, si je veux ! »

Nous reconnaissons là le discours du tortionnaire, du génocidaire, instituant ce que le philosophe Agamben appellera *l'homo sacer*,<sup>394</sup> Il est défini par le droit romain comme celui qu'on peut tuer sans être accusé d'homicide et il est mis au ban de la société. *L'homo sacer* est mis hors de l'interdit du meurtre et donc tuable en tant que *Zoe*. Cette personne ne dispose d'aucun droit civique. Privé des lois de la cité, il est hors la loi. C'est bien le statut de la victime en cas d'extermination massive et de violence totalitaire. Cela rejoint l'analyse d'Hannah Arendt : « les droits de l'homme qui, philosophiquement n'avaient jamais été établis mais seulement formulés, qui, politiquement n'avaient jamais été garantis mais seulement proclamés, ont, sous leur forme traditionnelle, perdu toute validité. »<sup>395</sup>

#### **IIG4- Le tiers absent :**

Le sujet, comme l'étudie Hannah Arendt, est mis à mal du fait de la disparition de la tiercéité.

« Le régime totalitaire a fait éclater l'alternative même sur laquelle reposaient toutes les définitions de l'essence des régimes dans la philosophie politique : l'alternative entre régime sans lois et régime soumis à des lois, entre pouvoir légitime et pouvoir arbitraire. [...] Avec le régime totalitaire, nous sommes en présence d'un genre de régime totalement différent. Il brave, c'est vrai, toutes les lois positives [...] Mais il n'opère jamais sans avoir la loi pour guide et il n'est pas non plus arbitraire, car il prétend obéir rigoureusement et sans équivoque

<sup>391</sup> DIDIER-WEILL Alain, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995, p 283

<sup>392</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 110

<sup>393</sup> LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, Paris 1987, p 114

<sup>394</sup> *Homo sacer*, homme sacré, statut issu du droit romain.

<sup>395</sup> ARENDT Hannah, *Les origines du totalitarisme*, Quarto, Gallimard, 2002, p 707



à ces lois de la Nature et de l'Histoire dont toutes les lois positives ont toujours été censées sortir.»<sup>396</sup>

Arendt cite Cicéron et le *consensus juris*<sup>397</sup> qui constitue un peuple et qu'évince le régime totalitaire. Ce dernier « ne remplace pas un corpus de lois par un autre, il ne crée pas, à la faveur d'une seule révolution, une nouvelle forme de légalité. Son défi à toutes les lois positives, y compris les siennes propres, implique qu'il pense pouvoir se passer de tout *consensus juris* ». Ce dernier ne désigne-t-il pas cette tiercéité que veut s'assimiler le système totalitaire ?

Le philosophe italien Giorgio Agamben avance qu'il s'agit de bio politique. Le pouvoir veut intervenir dans la vie biologique des individus (*zoe*). Pour lui, le camp est l'espace biopolitique absolu. Il oppose *Zoé* (vie nue) au *bios* (vie). Agamben remarquera qu'avant l'introduction de *Zoé* dans la sphère de la *Polis*, c'est-à-dire avant la modernité, le souverain était le seul, l'exception, qui avait pouvoir sur la vie nue. La *Zoé* appartenant au médecin et à l'état, cela peut permettre la dérive totalitaire.

Ainsi espace politique et espace de la vie peuvent coïncider, et la position d'exception occupée jadis par le souverain est généralisée, donc perdue. C'est *L'état d'exception voulu* - terme adopté par les juristes du national socialisme afin de désigner l'état d'exception qu'ils avaient décrété afin de suspendre les libertés personnelles.

Rappelons, dans le cas nazi, la constitution de Weimar décrétant en février 1933 cet état d'exception se confondant avec la norme. En mars 1934, l'ouverture du premier camp à Dachau est placée en dehors du droit pénal et du droit carcéral, donc indépendamment de tout contrôle judiciaire.

Le camp est extérieur à l'ordre juridique normal, mais capturé dans l'ordre juridique en tant qu'exception, ce qui induit une collusion. L'état d'exception qui devrait se fonder sur une situation de fait devient le produit d'une décision souveraine.

On ne peut plus distinguer état de droit et état de fait. « Du point de vue juridique, on peut considérer l'ensemble du IIIe Reich comme un état d'exception qui dura douze ans. En ce sens, on peut définir le totalitarisme moderne comme l'instauration, à travers l'état d'exception, d'une guerre civile légale qui permet l'élimination non seulement des adversaires politiques, mais aussi de catégories entières de la population qui semblent ne pas pouvoir être intégrées au système politique ».<sup>398</sup>

<sup>396</sup> ARENDT Hannah, *Le Système totalitaire*, p 204

<sup>397</sup> ROUYER Muriel, « *La politique par le droit* », *Raisons politiques*, 2003/1 no 9, p. 65-80. DOI : 10.3917/rai.009.0065

<sup>398</sup> AGAMBEN Giorgio, *L'état d'exception*, *Le monde diplomatique*, décembre 2002  
<http://www.egs.edu/faculty/giorgio-agamben/articles/letat-dexception/>

Le juridique fait barrage entre nous et la référence absolue, entre chacun de nous et le lieu mythique dont procède le discours délirant contrôlé. Le droit permet de faire écran afin de fabriquer la Raison en rendant le mythe social viable. Ainsi, le corps souverain permet de passer du Sexe ou Phallus absolu, reflet de l'Image absolue, au fétiche légalisé. En cas de génocide, le discours est délirant et hors contrôle, hors juridique.

La bureaucratisation du meurtre hitlérienne, la lutte contre l'hybridation, le discours industriel de l'extermination de masse ignore le manque- le manque étant signe d'humanité, marque de différenciation. Le sujet humain y a statut de bien, et non statut de personne juridique.

Le père absolu est mis en scène à l'échelle du système juridique et social, par la capture politique de la référence absolue ; les régimes autoritaires incarnent l'objet référence. Rappelons que Pierre Legendre définit l'état comme le tiers absolu. Cependant, le père et l'objet père ne peuvent être que symboliques. Le père représente une représentation. Par le génocide, la prise directe avec la référence absolue conduit à la psychose et a des effets de meurtre sur le sujet ; meurtre effectif, meurtre psychique.

Ce sont les ancêtres qui font passer le culte de la référence par leur représentation dans la société. C'est une fiction fondatrice. La généalogie mettra ensuite en ordre en classant et en indiquant les places. L'ignorance se signe par le déni du réel ; La soif de vérité de l'un répondant à l'ignorance de l'autre, en place de Père Réel. Par l'inscription dans la loi, il prend place de père Imaginaire.

Le système juridique fonctionne sur fond de refoulement et se manifeste dans la subjectivité. Le corps est symbole, preuve d'identité. Le droit funéraire fait entrer le corps dans la catégorie des choses comme objet absolu. Mettant à distance « des animaux et des plantes, etc, le sujet humain situe le lien de dette à un très haut niveau d'abstraction »<sup>399</sup>. Nous pourrions dire niveau symbolique. La notion de dette est inséparable du corps.

Dans le système occidental, la loi, le pacte de l'interdit de meurtre et d'inceste fonde la vie humaine et la transmission symbolique de la dette. Cela s'inscrit dans le juridique. La transmission symbolique, en cas de génocide n'étant pas possible, nous pouvons donc dire

---

<sup>399</sup> Ibid page 29

que le génocide subvertit le système de filiation, fondateur du système juridique du monde occidental.

Les catégories juridiques de la filiation sont en prise directe sur l'inconscient et permettent l'entrée du sujet dans l'univers symbolique. Le totem, qui est la représentation pure règne comme ancêtre absolu. En cas de génocide, au lieu de fonder les sujets décimés à la loi, le totem abolit la loi. Le sujet naît et s'institue à partir de l'ancêtre et du père. Le peuple victime de génocide est un ensemble de sujets, pour les survivants, sans ancêtre et sans père. Les morts ne peuvent constituer société, ils ne sont pas inscrits. Dès lors, la fonction paternelle n'existe pas.

Le discours génocidaire, et le discours nazi essentiellement ou le discours rapporté par Rithy Panh s'appuient sur la science. La science qui fascine et terrorise peut avoir valeur de pouvoir supposé absolu. Ce pouvoir est mis à distance par le pouvoir juridique en projetant dans l'espace social le principe d'altérité, de division, la représentation d'un Autre absolu. « Le juriste est un spécialiste de la mise à distance ».<sup>400</sup> En ce qui concerne la généalogie, il spécifie à chacun son dû par le principe de la dissymétrie.

Le dispositif juridique institue la subjectivité et introduit le sujet du désir afin de l'introduire à l'impératif de la différenciation.

Le génocide signe le meurtre de la personne juridique. Les victimes subissent une sélection arbitraire pour des crimes supposés et non qualifiés à l'avance.

Au niveau collectif, ceci induit le meurtre de la personne morale, entité juridique qui touche le plus souvent un groupe, titulaire de droits et d'obligations. Notamment un nom, un patrimoine, un domicile : ces attributs sont anéantis par le totalitarisme génocidaire. Ces attributs qui permettent d'agir en justice (ester), d'acquérir des biens.

Le lien institutionnel est l'œuvre de la généalogie, qui assigne le sujet dans l'espèce ; cela met en rapport biologique, social, inconscient afin de produire « artificiellement le nouage de ces trois indices humains »<sup>401</sup> dit Pierre Legendre. Lorsqu'un homme a été confronté à la négation de son existence, comment peut-il tenir une place de père pour son enfant ? Cela pose le problème du nouage entre la Loi symbolique et le juridique. Les lois scélérates qui ont

---

<sup>400</sup> Ibid page 369

<sup>401</sup> LEGENDRE P., *Leçons IV, L'inestimable objet de la transmission*, Fayard, Paris, 2004

conduit à l'exclusion ou au génocide contreviennent au juridique car elles légitiment l'exclusion. Comment s'inscrire dans la filiation quand le père a été sorti de son statut d'humain ? Freud, dans *Totem et Tabou* signale que le « père mort devient plus fort qu'il ne l'avait jamais été de son vivant », comment survivre alors quand les parents ou grands-parents ont été victimes d'un génocide ?

Le génocide Cambodgien a mis ces points en évidence, SOKO Phay-Vakalis explique ces mécanismes : « Durant les quatre années du régime totalitaire, il y eut différentes déportations imposées à l'intérieur même des provinces,[...]. Ces êtres contraints à l'exode sont davantage touchés par la désintégration psychologique et sociale. Les liens étant rompus, les individus isolés sont rendus plus vulnérables et, par voie de conséquence, plus passifs et soumis à la terreur des Khmers rouges. De même l'assassinat et la disparition des proches déclenchent des sentiments d'abandon et de désespoir chez des personnes démunies devant déjà survivre à la famine et au travail harassant.[...] Outre la désintégration sociale, l'idéologie khmère rouge n'a eu de cesse de vouloir briser le lien intergénérationnel ou de ruiner tout sentiment filial, causant ainsi de nombreuses séquelles psychiques. L'Angkar veut jusqu'à se substituer aux parents naturels vis-à-vis d'une jeunesse docile et malléable. La subversion de l'ordre social se traduit aussi par la transformation des enfants en *chlop* chargés d'espionner leur propre famille. »<sup>402</sup>

### **III G5- Justice d'exception :**

L'impunité fait exemple.

Yves Ternon, dans son ouvrage *La cause arménienne*,<sup>403</sup> affirme que « le génocide juif a eu lieu parce que Hitler a profité du laxisme est de la lâcheté des grandes puissances en tablant sur l'impunité. Hitler, s'adressant à ses chefs militaires, le 22 septembre 1939 à Oubrasberg, leur enjoignait de frapper vite et fort la population polonaise en utilisant la comparaison suivante: "J'ai donné ordre aux unités spéciales de la SS d'aller en Pologne y tuer sans pitié hommes, femmes et enfants. Pourquoi? Qui donc se souvient encore aujourd'hui de l'extermination des arméniens?"

Comme nous avons pu le voir précédemment, le génocide abolit le symbolique qui permet de faire coupure. C'est alors le génocide qui fait fonction de coupure. Par le droit et la

---

<sup>402</sup> SOKO Phay-Vakalis, « *Le génocide cambodgien* » *Déni et justice, Études*, 2008/3 Tome 408, p. 297-307.

<sup>403</sup> TERNON Yves, *La cause Arménienne*, Seuil, Paris, 1983

pénalisation, il convient d'instaurer une coupure autre, instance tierce qui permet, par un nouage artificiel, le forçage entre biologique, social, inconscient. C'est un refondement de la Loi qui permet de sortir du réel et refonder du symbolique. « on peut mesure [...] combien l'efficiencie ou la défaillance, dans le champ politique, des instances tierces internationales récemment mises en place peuvent étayer ou compromettre la croyance nécessaire à postuler l'existence du tiers et, de ce fait, à désinvestir la relation duelle mortifère aux meurtriers. »<sup>404</sup>

Les criminels de droit commun relèvent d'un jugement pénal mais une justice d'exception est requise pour les conflits guerriers où les auteurs agissent en service commandé.

La référence est fondée par la convention internationale de la Haye en 1907 sur les lois et coutumes de guerre. Une juridiction internationale et la notion d'*imprescriptibilité* ont été créées afin de pouvoir considérer responsabilités collectives et individuelles. Le terme de *génocide* sera adopté en 1945. Cela a assis la notion de « justice universelle », (Professeur Jorda, Président du Tribunal Pénal international), dimension autrefois dévolue aux religions.

### **III G6- Crime contre l'humanité et génocide :**

Il y a crime contre l'humanité. Cette catégorie a été créée suite aux crimes nazis.

« Crime contre l'humanité. 8 août 1945 : selon l'article 6 du Statut du Tribunal Militaire International de Nüremberg les crimes contre l'humanité sont "l'assassinat, l'extermination, la réduction en esclavage, la déportation et tout autre acte inhumain commis contre toutes populations civiles avant ou pendant la guerre, ou bien les persécutions pour des motifs politiques, raciaux ou religieux, lorsque ces actes ou persécutions, qu'ils aient constitué ou non une violation du droit interne des pays où ils ont été perpétrés, ont été commis à la suite de tout crime rentrant dans la compétence du tribunal, ou en liaison avec ce crime".

En allemand : "*Verbrechen gegen die Menschlichkeit*" (crime contre la compassion humaine : la "litote du siècle", dira Hannah Arendt). Pour l'historien Yves Ternon : « Le crime contre l'humanité est "un crime international de droit commun par lequel un État se rend coupable d'atteinte à la liberté, aux droits et à la vie d'une personne ou d'un groupe de personnes innocentes de toute infraction au droit commun"<sup>405</sup>. » Ce qui décrit le génocide.

---

<sup>404</sup> ALTOUNIAN Jeanine, *L'intraduisible - Deuil, mémoire, transmission* Dunod, 2005, p XVI

<sup>405</sup> TERNON Yves, *l'état Criminel*, Seuil, 1995

Le procès Duchet, pour les khmers rouges est à cet égard éclairant. Citons la récente condamnation à perpétuité de Duchet, criminel Khmer dépeint par Riky Panh dans son livre *L'élimination* et son film *S21*.<sup>406</sup>

Le crime semble inédit ; les témoins occidentaux, européens, américains ont transcrit la nature particulière du crime, ce qui sera les prémices de la définition du concept de génocide. Le consul américain à Kharpout, Leslie David, dans un télégramme à son ambassade daté du 24 juillet 1915.s'en exprime : « Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'histoire du monde un massacre aussi général et aussi radical que celui qui est perpétré en ce moment dans cette région, ni qu'un plan plus affreux et plus diabolique ait jamais été conçu par l'esprit de l'homme. »<sup>407</sup>

La création puis l'évolution de la définition du terme « génocide » témoignent la nécessité d'une précision accrue de la loi afin de permettre la pénalisation. Les termes de génocide et de crime contre l'humanité ont émergé après les faits dans le corpus juridique.

« Génocide. Selon le Petit Robert : 1944. Du grec *genos*, origine, espèce; latin *caedere*, tuer. Destruction méthodique d'un groupe ethnique. Par extension, extermination d'un groupe important de personnes en peu de temps. Le 9 décembre 1948, selon la Convention adoptée par les Nations Unies : "crime commis dans l'intention de détruire en tout ou partie un groupe national, ethnique, racial ou religieux".

Ce mot fut créé par Raphaël Lemkin en 1944 pour définir les pratiques de guerre de l'Allemagne nazie, dans son *livre Axis Rule in occupied Europe*. Le mot désigne la "destruction d'une nation ou d'un groupe ethnique", ou plutôt le "plan coordonné de différentes actions visant à détruire les fondements essentiels de la vie des groupes nationaux, pour anéantir ces groupes eux-mêmes". "Le génocide est dirigé contre le groupe national en tant qu'entité, et les actions qu'il entraîne sont menées contre des individus, non en raison de leurs qualités individuelles, mais parce qu'ils sont membres du groupe national".

---

<sup>406</sup> <http://www.franceculture.fr/emission-journal-de-8h-douch-condamne-a-la-prison-a-perpetuite-2012-02-03>

<sup>407</sup> DAVIS, Leslie, *La Province de la mort, Archives américaines concernant le génocide des Arméniens (1915)*, Bruxelles, Editions Complexe, 1994, p. 52.

Ces deux termes ne sont pas nettement différenciés ; cependant c'est le débat sur leur définition qui a permis de refus récent du conseil constitutionnel concernant le génocide arménien.

L'enjeu de la qualification de génocide constitue l'objet le plus vif dans les controverses. La pression des usages politiques du passé atteint ici son niveau maximum et bouscule ce qui devrait être l'apport le plus clair du recours à l'ordre de la justice, à savoir la priorité accordée à la vérité. Les historiens des Arméniens font souvent de cette reconnaissance juridique et judiciaire un préalable absolu à toute discussion scientifique, les historiens officiels turcs la contestent absolument, et les historiens extérieurs prennent leur distance avec une situation qui suscite tant d'affrontements, entrave objectivement la recherche et les expose individuellement.

### **III G7-Levée de déni**

Si, comme le clame le cinéaste Rithy Panh : « La justice n'est pas un spectacle. Nous avons besoin qu'elle nous démontre le plus sereinement possible les actes et responsabilités de chacun, d'imaginer un processus qui nous rende une écriture juste de l'histoire. Le procès doit permettre de faire le deuil et de retrouver notre dignité. Il est essentiel de ne pas voler ce procès aux Cambodgiens. Sinon, nous aurons tous perdu à jamais notre confiance dans la civilisation, notre foi en l'homme. Le génocide cambodgien n'est pas un problème khméro-khmer, cela concerne l'humanité ».

Comme en ont témoigné des reportages à la télévision, le procès Douch a permis aux victimes de s'exprimer grâce au travail d'enquête de la Cour pénale internationale.

Le procès Eichmann, décrit par Hannah Arendt marqua un tournant, en 1961. Très médiatisé, il permit aux témoins de raconter leurs souffrances. Ce fut la deuxième génération qui commença à s'intéresser à l'histoire de leurs parents. Ce n'est qu'en 2000 qu'on a pu s'intéresser aux survivants.

Ce processus est « en panne » concernant le génocide arménien.

« A partir de là on peut aussi comprendre que la négation d'un génocide ne puisse être considérée comme une simple opinion mais est véritablement un acte qui vient directement poursuivre l'acte génocidaire sur les descendants de ceux qui furent exterminés. Il n'est donc

pas possible de séparer la reconnaissance d'un génocide de la pénalisation de sa négation. [...]

Il n'en reste pas moins que la reconnaissance essentielle serait celle de la Turquie. Par ailleurs il est important de ne pas perdre de vue que si les héritiers des victimes du génocides des Arméniens perpétré par le gouvernement des jeunes turcs en 1915, demandent et attendent cette reconnaissance, elle n'est pas moins importante pour le peuple de Turquie qui, lui, subit également les effets de la violence liée à ce déni.»<sup>408</sup>

Levée de déni difficile, attermoiements, pourquoi ? Quels sont les processus impliqués ?

Précédemment nous avons vu que le déni est un moyen archaïque de défense. C'est ce qui constitue le négationnisme d'état. « Le négationnisme n'est pas une opinion. D'où la nécessité de la loi Gayssot, que beaucoup d'intellectuels insoupçonnables ont pourtant combattue. » Nous sommes contre cette loi, m'expliquaient par exemple certains historiens, parce que nous devons pouvoir étudier Auschwitz avec la même sérénité, la même liberté d'esprit que n'importe quel autre sujet « En effet, la loi anti-négationniste fut l'effet d'affects parfaitement incompatibles avec la sérénité ! Elle circonscrivait au contraire un espace incandescent, martelant ce rappel à l'ordre : la proximité des crimes nazis, leur monstruosité inédite, leur ampleur, leur actualité aussi, définissent pour notre société un insupportable, et cet insupportable, oui, pour tous, intellectuels compris, fait limite. Il en est de même pour le génocide turc contre les Arméniens. Comment voulez-vous que celui qui le nie puisse participer à un lien social démocratique ? Cela met en péril la possibilité même que j'ai de parler avec mon semblable. »<sup>409</sup>

Cela est à l'instar de la loi humanisante qui se construit progressivement pour le petit enfant. A l'identique, le processus de pénalisation international et d'humanisation est long : La loi humanisant l'homme intervient par a-coups discontinus dans la construction du sujet. Pourquoi toute cette agitation médiatique autour d'un passé révolu ? La négation du génocide maintient au présent le meurtre génocidaire qui se poursuit auprès de ses descendants tant qu'il n'a pas été reconnu par le pays responsable et/ou par les Tiers.

---

<sup>408</sup> PIRALIAN Hélène, <http://www.atlantico.fr/decryptage/senat-vote-loi-penalisation-deni-genocide-armenie-turquie-helene-politique-psychologie-peuples-piralian-simonyan-2776>

<sup>409</sup> <http://www.gerardmiller.fr/index.php/nouvelles-darmenie/>



Si nous reprenons l'exemple exposé en première partie,

La reconnaissance par le Parlement Européen en juin 1987 du génocide arménien marque les effets du déni sur la communauté concernée. Et l'insistance des descendants à faire établir la reconnaissance et la pénalisation des faits. L'inscription, la reconnaissance par les instances Pénales, les commissions du droit de l'homme, l'Onu, le parlement européen visent à amener le génocidaire, dans le cas arménien, la Turquie, à reconnaître lui-même le génocide. Cela permettrait véritablement le deuil. Car nul ne peut naître ni faire le deuil d'un inexistant.

Balisée par quelques dates, l'actualité proche nous interpelle. Le Sénat, à la suite de l'Assemblée nationale, vient de voter la loi qui pénalise « la contestation ou la minimisation outrancière d'un génocide ». Le conseil constitutionnel a rejeté ce vote. En 2001 le génocide était reconnu par la France.

Les discussions engagées lors du vote de la loi Gayssot en 1990 ont resurgi, liant la question historique à la question mémorielle. La contestation de cette loi a entraîné un appel pour « la liberté pour l'histoire ». La loi Gayssot vise le déni de négationnisme, qui est une forme d'antisémitisme. Cela a permis au « comité de vigilance sur les usages publics de l'histoire » (CVUH) d'émerger, afin de défendre l'autonomie de la recherche.

Le processus est long et avance par paliers, comme l'indique l'exemple qui suit :

La loi du 29 janvier 2011 stipule que la France reconnaît publiquement le génocide arménien de 1915. Avant même la Shoah, ce fait historique avait été reconnu par un document diplomatique international où le terme de « crime contre l'humanité » a été employé pour la première fois. Il s'agit d'un document commun aux ministres des Affaires étrangères d'Angleterre, de France et de Russie.

La loi adoptée en 2006 par l'Assemblée Nationale visant à pénaliser la contestation de ce génocide a été rejetée. Rappelons que la Turquie s'oppose à l'accès aux archives.

Une décision-cadre du 20 avril 2007 adoptée par le Conseil des ministres européens de la Justice sur la lutte contre le racisme et la xénophobie prétend étendre dans le droit interne des Etats les sanctions pénales à la négation du crime contre l'humanité.

La loi a été lacérée « Notre image, dont on dit qu'elle est à la ressemblance de Dieu, a été brisée dans le camp, le mystère de la filiation a été piétiné, la Loi, sans laquelle aucune société ne saurait survivre, a été lacérée. »<sup>410</sup>

L'instance tierce, garante de la loi, permet de dénoncer le déni. Cela permet de soutenir et constituer un espace symbolique où les corps des morts peuvent être déposés. Les survivants et leur descendance sont ainsi libérés. La reconnaissance est inscrite dans l'histoire collective de l'humanité. Les sujets singuliers peuvent écrire et se réapproprier leur histoire personnelle.

En réinscrivant la personne juridique, la loi et la protection par la loi, la personne morale est également instituée. Les Lois et la Loi forment limite.

Ceci met en évidence la fonction contenante de la loi, et sa fonction de réinscription du sujet dans l'humanité et le social, sa réinsertion dans les chaînes des générations. Les lois sont des énoncés, des textes par lesquels l'interdit circonscrit l'impossible. Réparer et restaurer ont valeur symbolique et valeur de réinscription car elles relient ce qui a été délié. « porter en soi un trésor terrifiant » (Altounian), exige un travail de transformation, de métaphorisation ; Cela permet de reprendre le travail de culture, dépasser l'intransmissible, transmettre sans reproduire la violence.

---

<sup>410</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux caps*, Grasset, 2011, p 160

## CONCLUSION

Partant du texte *Ephémérité* de Freud, le mélancolique, éternel endeuillé nous a conduits à l'étude des mécanismes du deuil et des fondements du sujet.

Le processus génocidaire induit un deuil impossible à finir, les victimes étant gelées dans un temps traumatique sidérant, où les morts, en défaut de sépulture, sont incorporés. C'est une atteinte aux processus symboliques et aux fondements symboliques même de l'individu et de la communauté. Ceci produit un anéantissement généralisé, une atteinte à la filiation.

Nous avons examiné ce qui, dans la structure du sujet permet d'exécuter ces abus sanguinaires et ce qui permet aussi de se reconstruire.

Sortir de la phase première du deuil, se remettre en mouvement permet de recréer la ligne du temps et de terminer le deuil. Pour ce faire, il faut symboliser les absents et l'absence, ce qui conduit à régresser et refaire le parcours symbolisant parcouru par *l'infans* qui se détache de sa mère.

Cela s'accompagne par l'inscription de la limite, limite qu'il faut alors notifier soit au titre individuel par la coupure du langage, soit au titre collectif par des lois pénalisantes. Les manifestations en sont le témoignage oral ou écrit, le récit, mais aussi l'expression artistique.

La limite qui a été transgressée et qui a mis à bas le mythe fondateur de la société tel que Freud l'a imaginé - ainsi que ses institutions, doit être reposée par des pénalisations exécutées par des tribunaux pénaux internationaux. Ainsi, la restitution de la limite, la levée du déni permet la reconstruction et la réidentification, l'ensevelissement des morts tant au titre individuel et collectif.

Ces aspects sont émergents dans l'œuvre de Freud, En 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir* il a constaté la tendance de certains névrosés de guerre à revivre le traumatisme. Il a ainsi découvert la compulsion de répétition et le principe de réalité. L'évènement traumatique, générateur de fortes tension fait retour, le patient est fixé. C'est ce que nous avons vu dans le traumatisme post-génocidaire.

Dans *Malaise dans la culture*, en 1929, Freud a démontré que le combat éternel entre Eros et Thanatos a déterminé les fondements de la culture humaine et la formation du surmoi. Le surmoi se manifestant ensuite par la détermination de la limite et de la loi.

Nous avons pris des exemples historiques, plus ou moins récents pour illustrer notre étude ; cela reste aujourd'hui d'une triste actualité<sup>411</sup> Jeanine Altounian rapproche ceux qui marchaient dans les déserts d'Anatolie (arméniens déportés) de ceux qui marchent sur les routes d'Afghanistan, dans une collusion qui « désagrège le sujet naissant ». Pour Gérard Haddad comme pour d'autres chercheurs, les camps « avaient imprimé sur le monde actuel une profonde empreinte dont nous ne prenons pas la mesure. Le Camp est une pièce maîtresse de l'inconscient de l'homme actuel ».<sup>412</sup>

Si « Se pencher sur l'histoire permet d'entendre l'actuel. »<sup>413</sup>, nous pouvons former le vœu que ces abus génocidaires soient limités par la pénalisation internationale. Si nous reprenons les paroles de Lacan, « Ce en quoi « l'inconscient, c'est la politique » ( *Le Séminaire Livre XIV*, leçon du 10 mai 1967 ), nous pouvons exprimer beaucoup d'inquiétude quant à l'éradication du mal, « L'essentiel, [...] c'est l'expérience du Mal.<sup>414</sup> Certes, on peut la faire partout, cette expérience... Nul besoin des camps, de concentration pour connaître le Mal. Mais ici, elle aura été cruciale, et massive, elle aura tout envahi, tout dévoré... C'est l'expérience du Mal radical... »<sup>415</sup> en espérant que le travail accompli fasse progresser son éradication.

Quel sens actuel donner au travail d'analyse, d'écriture, d'inscription dans la loi chez les « héritiers des traumatismes passés », alors même qu'il s'en produit et s'en prépare actuellement d'autres ?

Laissons place à la vision plus optimiste de George Semprun : « il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés (les SS).[...] il peut tuer un homme, mais il ne peut pas le changer en autre chose. »<sup>416</sup>. A la libération du camp, il choisit l'amnésie délibérée pour survivre. Il rompra le silence des années plus tard, en 1963 avec un premier récit. Cet auteur, qui a reçu plusieurs distinctions littéraire s'est éteint à l'âge de 87 ans, à la différence

<sup>411</sup> ALTOUNIAN Janine, *L'intraduisible, deuil, mémoire, transmission*, DUNOD, 2005, p 66

<sup>412</sup> HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011n p 38

<sup>413</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 20

<sup>414</sup> *Das Radikal Böse* : c'est un référence à Kant

<sup>415</sup> SEMPRUN, Jorge, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994, p 98

<sup>416</sup> ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996, p 241

d'autres victimes, dont Primo Levi. Nous pouvons parier qu'il a eu la capacité de terminer le deuil.

Nous pouvons également citer un contemporain, Gérard Chaliand, descendant des survivants du génocide Arménien, , qui a écrit plusieurs ouvrages de stratégie et d'analyse avant de publier en 2003 (à l'âge de 69 ans) sur le poids de la tragédie, en relatant histoire familiale et collective. Son père étant un arménien rescapé du génocide. Nous lui laisserons le dernier mot, dans un trait d'espérance qui condense les éléments que nous avons présentés dans notre travail : « Pourtant ce monde meurtrier n'est pas que cruel ou dément. Il est aussi amour, chants et rires, danse, allégresse d'exister ; Regard sur la beauté, plaisir et création. »<sup>417</sup>

---

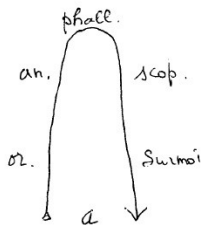
<sup>417</sup> CHALIAND Gérard , *Mémoire de ma mémoire*, Julliard, Paris, 2003, p 100

**V-Annexes :**

- Schéma 1, Lacan, *Complexe de castration*
- Schéma 2, Lacan, *les formes stadiques de l'objet a*
- Schéma 3 Lacan, *schéma R*

AGENT	MANQUE D'OBJET	OBJET
Père Réel	Castration	Imaginaire
Mère Symbolique	Frustration	Réel
Père Imaginaire	Privation	Symbolique

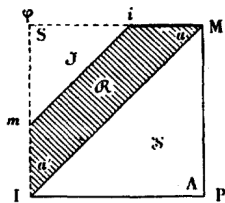
**Schéma 1** Lacan, *Complexe de Castration* *Le séminaire IV, La relation d'objet*, Seuil 1994, p 215



**Schéma 2** : Lacan, *les formes stadiques de l'objet a*, "*Le séminaire, livre X l'angoisse* ", Editions du Seuil, Paris, 2004, chap XVI, p248

Les formes stadiques de l'objet : oral, anal, phallique, scopique et surmoi.

- 1- L'objet oral est associé à la demande adressée à l'Autre,
- 2- L'objet anal est associé à la demande censée être formulée par l'Autre,
- 3- L'objet phallique, objet imaginaire de la pulsion est relié à la jouissance dans l'Autre
- 4- L'objet scopique est associé au désir de l'Autre, le face à face avec la puissance dans l'Autre.
- 5- L'objet vocal R du surmoi R, le désir est supposé venir de l'Autre, il correspond au désir dans l'Autre.



- Imaginaire :

Là où se situait la mère, se constitue la représentation imaginaire de l'objet fondamental de désir, soit l' [image spéculaire](#) : **i**.

Là où l'enfant situait le phallus imaginaire, sera le lieu du [sujet de l'inconscient](#) : **S**.

Là où l'enfant s'était d'abord situé (enfant assujé), il y aura son [Moi](#), aliéné : **m**.

- Symbolique :

La nouvelle position de l'enfant marquera le lieu de l'[Idéal du Moi](#) : **I**. Il y aura là **a'**

Là où il y avait la mère **M**, il y aura le [petit autre](#) **a**.

**P** est le lieu de l'inscription phallique. Ce sera le lieu du [Grand Autre](#).

## VI- Bibliographie :

### A

- AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Rivages, Paris, 1999  
ANZIEU Didier, *Le moi- peau*, Dunod, Paris, 1995  
AULAGNIER Piera, *La violence de l'interprétation*, Le fil Rouge, PUF, Millau, 2010  
ALLOUCH, *Erotique du deuil au temps de la mort sèche*, EPEL, Paris, 1995  
ARENDETT Hannah, *La crise de la culture*, Folio Essais, Paris, 1972  
ARENDETT Hannah, *Les origines du totalitarisme*, Quarto, Gallimard, 2002  
ASSOUN, *Dictionnaire des Œuvres psychanalytiques*, PUF, 2009  
  
ALTOUNIAN Jeanine, *L'intraduisible - Deuil, mémoire, transmission* Dunod, 2005  
  
ALTOUNIAN Jeanine, *La survivance, traduire le trauma collectif*, Dunod, 2000

### B

- BETTHELHEIM Bruno, *La forteresse vide*, Ed Gallimard, Paris 1969,  
Coll connaissance de l'inconscient  
BION W.R., *Aux sources de l'expérience*, Psychanalyse Puf, Paris, 2007  
BRUNETEAU, *le siècle des génocides*, A. Colin, 2004, Paris  
  
BERGERIE Paul, *Genèse des concepts freudiens*, Navarin, Seuil, 1983

### C

- CHEMANA Roland, VANDERMERSCH Bernard, *Dictionnaire de la psychanalyse*,  
Editions Larousse , Paris, 2002  
  
CHAUMON F, *Lacan, la loi, le sujet et la jouissance*, Michalon, Paris, 2004  
  
COLLECTIF, *L'Actualité du génocide des Arméniens*, Actes du colloque organisé par le  
comité de défense de la cause arménienne, Paris-Sorbonne, 16-17 et 18 avril  
499 pages.  
COLLECTIF, *L'autisme et la psychanalyse*, Colloque de la découverte freudienne,  
Presses universitaires du Mirail, 1992  
  
COLLECTIF, *Clinique du fantôme, le psychisme à l'épreuve des générations*,  
Coll inconscient et culture, Dunod, 1995  
  
COLLECTIF, *Le massacre, objet d'histoire* sous la direction de David EL KENZ,  
folio Histoire, Gallimard 2005  
  
COLLECTIF, *Refoulement, Défenses et interdits*, sous la direction de  
GRUMBERGER Bela et CHASSEGUET-SMIRGEL Janine,  
coll les grandes découvertes de la psychologie, Tchou, 1979



## D

DAL-PALU Bruno, *L'énigme testamentaire de Lacan*, Etudes psychanalytiques, L'Harmattan, Paris, 2004

DAVIS, Leslie, *La Province de la mort, Archives américaines concernant le génocide des Arméniens (1915)*, Bruxelles, Editions Complexe, 1994

DELRIEU Alain, *Sigmund Freud, index thématique*, Economica, Antropos, 2002

DIDIER-WEILL Alain, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995

DOR Joël, *Introduction à la lecture de Lacan*, Denoël, Paris, 1992

## F

FREUD Anna, *L'enfant dans la psychanalyse*, traduction, Gallimard, Paris 1976

FREUD S. ; *Au-delà du principe de plaisir*, 1920

FREUD, *Actuelles sur la guerre et la mort*, Œuvres complètes tome XIII, Puf, Paris

FREUD S., *Clivage du moi dans le processus de défense*, dans résultats, Idées, Problèmes, tome II, Puf, 1985

FREUD S., *Constructions dans l'analyse, 1937*, dans résultats, idées, problèmes, Tome II, PUF, 1985

FREUD S. *De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité*, 1922, Œuvres complètes, tome XVI, Puf, Paris, 1991

FREUD, *Deuil et Mélancolie*, Œuvres complètes, tome XIII, Puf, Paris, 1988

FREUD S., *Ephémérité*, Œuvres complètes XIII, Puf, 1988

FREUD S., *Introduction à « sur la psychanalyse des névroses de guerre*, dans Résultats, idées, problèmes, I, 1890-1920, Puf, 1984

FREUD S., *Inhibition, symptôme et angoisse* Puf, Paris, 1973

FREUD S. ; *La création littéraire et le rêve éveillé*, 1908, Oeuvres complètes tome X, Gallimard, Paris 1987

FREUD S., *Le moi et le ça*, 1923, dans Œuvres complètes tome XVI, Puf, Paris, 1991,

FREUD S. *L'inquiétante étrangeté*, 1919, dans Œuvres complètes, tome XV, Gallimard, Paris 1984

FREUD S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1932)*, Folio, Essais, Gallimard, Paris, 1984

FREUD S. *Pour introduire le Narcissisme*, dans la vie sexuelle, Puf, 1969

FREUD S. ; *Pourquoi la guerre ?* Dans Résultats, Idées, Problèmes, tome II, Puf, 1958

FREUD S. *remémoration, répétition, perlaboration*, dans La technique psychanalytique, Puf, 2007,

FREUD S., *Sur la sexualité féminine* dans La vie sexuelle, Puf, Paris, 1982

FREUD S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Folio Essais, Paris, 1987

FREUD S. *Totem et Tabou*, 1912, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1965

FREUD S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*,

Œuvres complètes X, 1910, Puf, Paris, 1993

FREYMANN Jean-Richard (sous la direction de) *Clinique de la déshumanisation*,  
Arcanes Eres, Toulouse, 2011

## G

GINESTET-DELBREIL Suzanne, *la terreur de penser*, Editions Diabase, 2002

GRUMBERGER Bela, CHASSEGUET-SMIRGEL Janine, *Refoulement, Défenses  
et interdits*, coll Les grandes découvertes de la psychanalyse,  
Laffont Tchou, Paris, 1979

## H

HADDAD Gérard, *Lumière des astres éteints, la psychanalyse face aux camps*, Grasset, 2011

## J

JULIEN Philippe, *Pour lire Jacques Lacan*, Points, Essais, Epel, Paris, 1990

## K

KLEIN M., *Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs*, dans Essais de  
psychanalyse, PAYOT, 1968

KLEIN M, RIVIERE Joan, *L'amour et la haine*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2001

H. KRUTZEN, *Jacques Lacan, Séminaire, 1952-1980, Index référentiel*,  
Antrophos, Paris, 2003

KNIBIEHLER Yvonne, *Les figures du père*, in Chantal ZAOUCHÉ-GAUDORN,  
*la Problématique paternelle*, Eres, Petite enfance et parentalité, 2001 p 49-60

## L

LACAN, *Le séminaire Tome I, les Ecrits Techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975

LACAN, *Le séminaire tome IV, la relation d'objet*, Seuil, Paris 1994

LACAN, *Le séminaire, tome VI, le désir et son interprétation, Séminaire 1958-59*,  
éditions de l'association freudienne internationale, Paris, 2000

LACAN, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse, 1962-63*, Le Seuil, Paris, 2004

LACAN, *Le séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,  
Le Seuil, Paris, 2004

LACAN, *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse, 1969-70*,  
Le Seuil, Paris, 2004

LACAN J., *Le séminaire, XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1971,  
Le Seuil, Paris, 2004

LACAN J., *Le séminaire, livre XX, Encore*, Seuil, 1975

LACAN, *Ecrits I, Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je*,  
XVI<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse, 17 juillet 1949, Essais, Seuil, Paris,  
1966

LACAN Jacques, *Ecrits II*, Seuil, essais, 1999

LACAN, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre, Séminaire 1976-1977*,  
*leçon du 17 mai 1977*

LACAN, *Logique du fantasme*, séminaire inédit du 11 janvier 1967

- LACAN, Article, *La famille, le complexe, facteur concret de la psychologie familiale. Les complexes familiaux en pathologie*. Publié dans Encyclopédie Française Tome VIII mars 1938 Partie l'institution familiale.
- LAPEYRE Michel, SAURET Marie-Jean, *Lacan, le retour à Freud*, Les essentiels Milan, 2007
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Puf, quadrigé, 2007
- LEBRUN Jean-Pierre, *La perversion ordinaire, vivre ensemble sans autrui*, Paris, Denoël, 2007
- LEGENDRE P., *Leçons IV, L'inestimable objet de la transmission*, Fayard, Paris, 2004
- LEGENDRE P. *Leçons IV, suite 2, Filiation*, Fayard, Paris, 1990
- LEGENDRE Pierre, *Les enfants du texte- Etude sur la fonction parentale des Etats*, Leçons VI, Fayard, 1998
- LEGENDRE P. *Le crime du Caporal Lortie*, Champs, Flammarion, Arthème Fayard, 2009
- LE GUEN Claude, *Le refoulement, que sais-je*, puf, Paris, 1992

## M

- MARTY François sous la direction de, *Les grands concepts de la psychologie clinique*, Dunod, Paris, 2008,
- MAZERAN V., OLINDO-WEBER S., *Pour une théorie du sujet limite, l'originaire et le trauma*, L'harmattan, Paris, 1994
- l'originaire et le trauma*, L'Harmattan, Paris, 1994
- MIRCEA Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p 22
- MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011
- MORGENTHAU, Henri, *Mémoires suivis de documents inédits du département d'Etat*, Paris, Flammarion, 1984, p.240.

## P

- PIRALIAN Hélène, *Génocide et transmission*, Collection Santé, société et cultures, L'Harmattan, Paris, 1994
- PIRALIAN-SIMONYAN Hélène, *Génocide, disparition, déni, la traversée des deuils*, l'Harmattan, 2007

## R

- RACAMIER Paul-Claude, *Le génie des origines, Pyschanalyse et psychoses*, Payot, Paris, 1992
- REY-FLAUD Henri, *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage, comprendre l'autisme*, Aubier, Flammarion, 2008
- REY-FLAUD Henri, *L'éloge du rien, il faut croire quelque chose dans le monde*, Seuil, Champ Freudien, 1996
- ROULOT Jean-François, *Le crime contre l'humanité*, L'harmattan, 2002

## S

- SIBONY Daniel, *La haine du désir*, Christian Bourgeois éditions, 2008

## T

- TELLIER Arnaud, *Expériences traumatiques et écriture*, Antropos, 1998
- TERNON, Yves, *Du négationnisme, mémoire et tabou*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999
- TERNON, Yves, *Enquête sur la négation d'un génocide*, Marseille, Editions Parenthèses, Collection Arménies, 1989,

## **W**

WAINTRATER Régine, *Sortir du génocide, témoignage et survivance*,  
Petite bibliothèque Payot, Paris, 2011

WINICOTT Donald, *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, NRF, Gallimard, 1975

## **Z**

ZAGDOUN Roger, *Hitler et Freud, un transfert paranoïaque*, Ed l'Harmattan, Paris, 2002

### **Cours EAD :**

SALIGNON B., Cours V22PHP7 2010-2011

Cours EAD M2 2011-12 CAUSSE J.D, *Freud et le lien amoureux dans*  
La ligature de l'amour et de la haine en psychanalyse

### **Thèses :**

CARBONNEL Pruneline, *Mémoire et écriture des génocides turc et nazi dans les œuvres de*  
*grigoris Balakian, Vahram Dadrian, Abraham Hartunian, Papken*  
*Injarabian, Robert Antelme, Primo Levi et Jorge Semprun*,  
Thèse 2010, Paul Valéry, Montpellier III, Littérature comparée.

CALAMOTE Eric, *L'infirmité du traumatisme*, thèse de doctorat en psychologie,  
Sciences de l'éducation, psychologie, Université Lumière Lyon 2, juin 2011

CORET Laure, » *Traumatismes collectifs et écriture de l'indicible : les romans de la*  
*réhumanisation (Afrique noire francophone, Amérique latine, Antilles) /*  
Laure Coret ; sous la direction de Pierre Bayard et de Tiphaine Samoyault  
2007. Thèse pour obtenir le grade de Docteur en Littérature Générale et  
Comparée de l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint Denis

DELAPORTE

FLEMAL Simon, *Etude métapsychologique des fonctions délirantes dans les processus*  
*psychiques de schizophrénie*, thèse de doctorat de psychologie,  
université Lyon 2, 2011

TISSERON Serge, thèse en bandes dessinées, 1975 (*Histoire de la psychiatrie*  
*en bandes dessinées*, Ed. Savelli, 1978)

<http://www.squiggle.be/these-de-serge-tisseron>

VALASTRO Orazio Maria, *thèse, Biographie et mythographie de soi, l'imaginaire*  
*de la souffrance dans l'écriture autobiographique*, avril 2011  
Montpellier Paul Valéry III, sociologie, école doctorale  
Territoires, temps, sociétés et développement ED 60

### **Romans, récits, roman historique :**

ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1996

ANTELME Robert, *Textes sur l'espèce humaine, Essais et témoignage inédits"*  
Gallimard, 1996

APPELFELD Aharon, *Histoire d'une vie*, Editions de l'Olivier, Le seuil, 2004

CHALIAND Gérard, *Mémoire de ma mémoire*, Julliard, Paris, 2003

CYRULNIK Boris, *Je me souviens*, ed L'esprit du temps, coll textes essentiels, 2009

KERTESZ Imre, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Actes Sud, 1995, prix Nobel 2002

KLUGER Ruth, *Refus de témoigner*, ed Viviane Hamy, Gottingen, 1992

LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, 1987

LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante an après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989 ;

PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, Paris, 1975

RITHY PANH, « *l'élimination* », Grasset, janvier 2012 "

SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, NRF, 1994

### **Poésie :**

CELAN Paul, *Renverse de souffle*, éditions bilingue, Points Seuil, 1967

COLLECTIF, *La poésie arménienne, du V<sup>e</sup> siècle à nos jours*, présenté par Vahé Godel, Editions la différence, Paris, 1990

COLLECTIF *Avis de recherche, une anthologie de la poésie arménienne moderne*, ed Parenthèses, Marseille, 2006

### **Histoire :**

ANDONIAN A: *Documents officiels concernant les massacres arméniens* (traduction française). Paris 1920

KEVORKIAN Raymond, *Le génocide des arméniens*, Odile Jacob, Paris, 2006

### **Reuves :**

#### **Histoire :**

FOSSION Pierre, psychiatre et REJAS Marie-Carmen, *Les familles traumatisées* dans Bulletin 73 oct-dec 2001, fondation Auschwitz

THANSASSEKOS Yannis, directeur de la fondation Auschwitz, *Shoah, objet métaphysique*, dans Bulletin 73 oct-dec 2001, fondation Auschwitz.

#### **Philosophie :**

ANTELME Robert « *L'unité indivisible de l'espèce humaine* » *Philosophie magazine*, hors série les Philosophes face au nazisme, n° 13, 2012.

#### **Télévision :**

Télérama :

STORA Benjamin, *entretien spécial Algérie*, Télérama N° 3244, du 17 au 23 mars 2012

MERIGEAU Pascal, article *l'œil du mal*, Téléobs du 7-12 janvier 2012

## Psychanalyse :

### Actualité de la clinique Freudienne.

*L'inceste et le parricide, la fonction paternelle à partir de la lecture de Totem et Tabou*,  
Université de Nice Sophia Antipolis, Faculté lettres Sciences humaines,  
séminaire de psychanalyse 1996-97, aefl

### Analyse Freudienne Presse :

Collectif, *Le refoulement, c'est l'inconscient, les opérations d'exclusion*,  
Analyse freudienne Presse, ERES, N+ 8, 2004

### Champ Lacanien.

fev 2006, *La parenté, la filiation, nomination*, N° 3, Ecole de psychanalyse des  
forums du champ lacanien

### Cliniques méditerranéennes :

ASKOFARE, SAURET, *Clinique de la violence, Cliniques méditerranéennes* 2002,  
N° 66, Eres, pages 241-260C

CABASSUT Jacques, « *La théorie du réel, clinique(s) de la « contention »* »,  
*Cliniques méditerranéennes*, 2004/1 no 69, p. 225-249.  
DOI : 10.3917/cm.069.0225

LEKEUCHE Philippe « *Avec le schizophrène : la rencontre par excellence* »,  
*Cliniques méditerranéennes* 2/2011 (n° 84), p. 169-183.

LESOURD Serge, *La mélancolisation du sujet postmoderne ou la disparition de l'Autre*,  
*Cliniques méditerranéennes*, 2007/1 N) 75, p 13-26 DOI :  
10.3917/cm.075.0013

BERGER F., LEMOUZY-SAURET B., SAUTET J. M, *Sujets et lien social contemporain*,  
*Cliniques méditerranéennes* 2009 N° 79, Eres, p 279-293

### La Cause freudienne :

N°41 - *Le sacrifice de la castration*, février 1999, Acf, Paris, 1999

### L'Essentiel, Cerveau et psycho :

*Les racines de la violence*, nove 2011- janv. 2012 N°8

### Le coq Héron :

KAMIENAK Jean-Pierre, « *Freud, la psychanalyse et la littérature* »,  
*Le Coq-héron*, 2011/1 n° 204, p. 64-73. DOI : 10.3917/cohe.204.0064  
THIS Bernard, *Un « travail de deuil » sur le « travail de deuil »*, *Le Coq héron* N° 182,  
Eres, 2005, p 184-186

L'en-je Lacanien :

« *Entretien avec Christo et Jeanne-Claude* », *L'en-je lacanien*, 2005/1 no 4, p. 159-185.

Le mouvement social :

*Cimetières et politique*, Oct-décembre 2011, N° 237n La DECOUVERTE

Les temps modernes :

ALTOUNIAN Janine, *Comment peut-on être arménien*, « *Les temps Modernes* »,  
N°353 dec 1975

Perspectives psy

Volume 46, N°3 juillet-septembre 2007, *Dossier cliniques plurielles de l'autisme*.

Revue des collèges cliniques du champ lacanien :

CHRISTIE-PROUET Claire, *Moïse : déplacement, déformation, déni, une écriture du trauma*, *Les traumatismes causes et suites*, Actes des journées de décembre 2004, Ecole de psychanalyse des forums du champ lacanien,

MOSCONI Muriel, *Le délire des négations de Cotard, pure culture de la pulsion de mort*, dans la répétition à l'épreuve du transfert, *Revue collèges cliniques psychanalytique du champ lacanien* N° 10, Mars 2011  
Hermann psychanalyse,

NGUYEN Albert, *L'ob-cession de l'Autre*, séminaire des enseignants ccpso Pau, octobre 2005 dans qu'est ce qu'une névrose, *Revue Collèges cliniques Champ lacanien* N° 6, mars 2007

*Les dits déprimés*, *Revue Collège Clinique Champ Lacanien*, N°9, Hermann, mars 2010

*Que faisons-nous des symptômes*, *Revue Collège Clinique Champ Lacanien*, N°5, Hermann, mars 2006

*Trauma et fantasme*, *Revue Collège Clinique Champ Lacanien*, N°7, Hermann, mars 2008

*Les traumatismes, causes et suites*, Actes des journées de décembre 2004, Ecole de psychanalyse des forums du champ lacanien.

Revue des sciences philosophiques et théologiques :

LAFRANCE Guy, *Réflexions sur la cité actuelle*, *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Vrin, 2006/1 Tome 90, pages 23 à 32

Revue du collège clinique de Paris :

SOLER Colette, *Séminaire l'Angoisse, Séminaire de lecture de texte 2006-2007*, formations cliniques du Champ Lacanien, Collège Clinique de Paris, p 60

Revue française de psychanalyse :

ASSEO Robert, *Quelques remarques préliminaires l'extension du terme de « mélancolie »*,  
Revue Française de Psychanalyse, N°5, 2003

COLLECTIF *Le refoulement*, Revue Française de psychanalyse tome L, janv-fev 1986, PUF  
et SPP

GREEN A. *Narcissisme et relation d'objet*, Revue Française de psychanalyse, 1968

**Articles en ligne :**

ALGRANDI FILDIER Brigitte, « *Secret et transmission.  
L'ombre portée des messages énigmatiques* »,  
*Cahiers de psychologie clinique*, 2009/1 n° 32, p. 153-171  
. DOI : 10.3917/cpc.032.0153

ALTOUNIAN Janine, « *De l'élaboration d'un héritage traumatique* »  
*Cliniques méditerranéennes*, 2008/2 n° 78, p. 7-22  
. DOI : 10.3917/cm.078.0007

BLEVIS Jean-Jacques, « *Coalescence de traumas* », in Patrick Chemla , *Actualité du trauma  
érés « Hors collection »*, 2002 p. 87-98 <http://www.cairn.info/actualite-du-trauma---page-87.htm>

BOUCAULT Pascale, *Nommer et prénommer*, Revue Spirale 2001/3 no 19, p. 17-26.  
DOI : 10.3917/spi.019.0017

BOSQUIN-CAROZ, Patricia, psychanalyste, *l'usage du point de capiton,  
procédé de traduction de la jouissance.*,  
<http://cripsa.over-blog.com/article-27790670.html>

CABASSUT Jacques , HAM Mohammed Ham « *Entre névrose traumatique et fantasme :  
la question du père* », *Cahiers de psychologie clinique*  
1/2006 (n° 26), p. 47-65.  
[www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2006-1-page-47.htm](http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2006-1-page-47.htm).  
DOI : 10.3917/cpc.026.0047.

CHAMOUN Mounir « *Génocide et ethnocide : exterminer pour survivre* », *Topique* 1/2008  
(n° 102), p. 41-49. URL : [www.cairn.info/revue-topique-2008-1-page-41.htm](http://www.cairn.info/revue-topique-2008-1-page-41.htm).  
DOI : 10.3917/top.102.0041.

DIATKINE Gilbert « *Malaise dans la civilisation et désintrinsication pulsionnelle* »,  
*Revue française de psychanalyse* 5/2002 (Vol. 66), p. 1845-1851.URL  
: [www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-5-page-1845.htm](http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-5-page-1845.htm).  
DOI : 10.3917/rfp.665.1845.



- FELZNSZWALBE Nathalie, avocate, *Multiplication et effacement*,  
Denis Diderot, Paris, CRPMS  
<http://www.crpm.univ-paris-diderot.fr/spip.php?article670>
- GUITER Bernard, « *Trauma originnaire et répétition : le rite sacré* »,  
*Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2004/1 no 42  
, p. 173-184. DOI : 10.3917/rppg.042.0173
- HURSTEL Françoise « *Autorité et transmission de la « dette de vie » :*  
une fonction fondamentale des parents », *Perspectives Psy* 1/2006  
(Vol. 45), p. 8-13.  
URL : [www.cairn.info/revue-perspectives-psy-2006-1-page-8.htm](http://www.cairn.info/revue-perspectives-psy-2006-1-page-8.htm).
- KAES René, « *La transmission de la vie psychique et les contradictions de la modernité* »  
, in Marcel Sassolas, *Transmissions et soins psychiques ères*  
« Hors collection », 2009 p. 21-35.
- LATHAM-KOENIG Jacquemine, « *Mythe, roman familial et refoulement* »,  
*Analyse Freudienne Presse*, 2003/2 no 8, p. 37-46. DOI :  
10.3917/afp.008.46  
<http://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2003-2-page-37.h>
- LEBRUN Jean-Pierre, « *Malaise dans la subjectivation* », in Jean-Pierre Lebrun ,  
Les Désarrois nouveaux du sujet ères « Point Hors Ligne », 2005 p. 13-101.  
<http://www.cairn.info/les-desarrois-nouveaux-du-sujet---page-13.htm>
- MATOT Jean-Paul : « *La cruauté et les avatars de la subjectivation* »,  
*Cahiers de psychologie clinique*, 2004/1 no 22, p. 29-54.  
DOI : 10.3917/cpc.022.0029  
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2004-1-page-29.htm>
- MILLER Gérard, psychanalyste, interview pour la revue « nouvelles d'Arménie »  
<http://www.gerardmiller.fr/index.php/nouvelles-darmenie/>
- PESTRE Elise, BENSLAMA Fethi, , « *Traduction et traumatisme* »,  
*Recherches en Psychanalyse* [En ligne], 11 | 2011, mis en ligne  
le 01 juillet 2011, consulté le 28 décembre 2011. URL  
: <http://recherchespsychanalyse.revues.org/2372>
- PROST Pauline, *Introduction à la lecture du livre VII du séminaire de Lacan*,  
*L'éthique de la psychanalyse*, page 4 , article en ligne La cause Freudienne,  
<http://www.causefreudienne.net/uploads/document/270af173bcb9561177f8b4024a453ea4.pdf>
- RIBAS Denys « *Chroniques de l'intrication et de la désintrication pulsionnelle* »,  
*Revue française de psychanalyse* 5/2002 (Vol. 66), p. 1689-1770.
- ROUYER Muriel, « *La politique par le droit* », *Raisons politiques*, 2003/1 no 9,  
p. 65-80. DOI : 10.3917/rai.009.0065  
: [www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-5-page-1689.htm](http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-5-page-1689.htm).
- SOKO Phay-Vakalis, « *Le génocide cambodgien* » Déni et justice, *Études*, 2008/3 Tome 408,  
p. 297-307. <http://www.cairn.info/revue-etudes-2008-3-page-297.htm>

TF1- *Recours au conseil constitutionnel* TF1 31 janv 2012  
<http://lci.tf1.fr/politique/loi-sur-le-genocide-armenien-des-senateurs-deposent-un-recours-6962513.html>

VANIER Alain, *À propos du refoulement* », *Analyse Freudienne Presse* 2/2003 (n° 8), p. 17-20.  
URL : [www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2003-2-page-17.htm](http://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2003-2-page-17.htm).  
DOI : 10.3917/afp.008.20

WAINTRATER Régine, « *Des Lumières à l'obscurité...* » *Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires* ,*Topique*, 2005/3 no 92, p. 95-110.  
DOI : 10.3917/top.092.0095 P 4

WAINTRATER Régine, « *Refus d'hériter : la transmission au regard du génocide* », *Champ psychosomatique*, 2011/2 n° 60, p. 141-154.  
DOI : 10.3917/cpsy.060.0141

VAMIK Volkan., « *Le trauma massif : l'idéologie politique du droit et de la violence* » ,*Revue française de psychanalyse*, 2007/4 Vol. 71, p. 1047-1059  
. DOI : 10.3917/rfp.714.1047

### **Presse :**

#### **Le monde diplomatique :**

AGAMBEN Giorgio, *L'état d'exception*, *Le monde diplomatique*, décembre 2002  
<http://www.egs.edu/faculty/giorgio-agamben/articles/letat-dexception/>

### **Emissions Radios :**

France Culture, *nuits magnétiques* LEGENDRE Pierre, BARDET Pierre Olivier,  
*La fabrique de l'homme occidental*, 4 émissions, octobre 1992 la marque,  
la chaîne, l'homme en meurtrier ou la chaîne rompue, le pouvoir  
généalogique de l'état  
<http://www.psychasoc.com/Audio/La-fabrique-de-l-homme-occidental>

France-Culture, *Les Arméniens d'Ethiopie*, ADJEMIAN Boris,  
dans *Foi et Tradition* par Sébastien de Courtois, *le 13/12/11*

France-Culture, *Les mardis du MUSEM* , *Arménie-turquie, les chemins de la reconnaissance*,  
*11 octobre 2011*, Michel Marian| Cengiz Aktar, 1h27 mn  
<http://www.franceculture.fr/armenie-turquie-les-chemins-de-la-reconnaissance>

France-Culture, *Du changement de nom au re-nom, la Fabrique de l'histoire*, émission du 27-09-11, documentaire de Séverine Liotard et Séverine Cassar.  
<http://www.franceculture.fr/emission-la-fabrique-de-l-histoire-du-changement-de-nom-au-re-nom-rediffusion-de-l-emission-du-27-09>

France-Culture, *Carnets nomades*, Colette Fellous, *Les coulisses du réel*, 03/02/12, 59 mn  
<http://www.franceculture.fr/emission-carnet-nomade-les-coulisses-du-reel-2011-12-03>

France Culture, Hors champs, .Laure Adler reçoit *François Rouan*, peintre, 24/03/11 45 mn

Actualité France-Culture *information génocide loi*

<http://www.franceculture.fr/2012-01-24-la-france-adopte-la-loi-sur-le-genocide-armenien>

### **Documents audio :**

AZNAVOUR Charles, Clip *Ils sont tombés*

<http://www.youtube.com/watch?v=rYnC3sggR-Y>

FARMER Mylène, Clip *souviens-toi du jour*, d'après Primo LEVI, *si c'est un homme*,

[http://www.dailymotion.com/video/x3i9np\\_mylene-farmer-souviens-toi-du-jour\\_music](http://www.dailymotion.com/video/x3i9np_mylene-farmer-souviens-toi-du-jour_music)

### **Document vidéo, conférences :**

Site internet *base documentaire sur le génocide arménien* <http://www.imprescriptible.f>

ALTOUNIAN Jeanine, *Survivre au génocide : traduire le traumatisme*,

**bibliothèque municipale de Lyon, 14 avril 2006, 1h 28 mn**

[http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id\\_video=12](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id_video=12)

ALTOUNIAN Jeanine, *rencontre, Traduire le trauma*, Médiathèque Denis Diderot, Paris VII, publiée le 11 mars 2010, [Psychologie >](#)

Conférences AMPHI-PARADIS > Rencontre avec Janine ALTOUNIAN, 1h 58 mn

<http://www.univ-paris-diderot.fr/Mediatheque/spip.php?article103>

GREEN Andre, *La négation et le négatif dans la psychanalyse contemporaine*,

25 mars 2003rencontre avec A. Green, fichier son, Denis Diderot,

Paris, proposé par l'Institut Roland Barthes, Université Paris 7-Denis Diderot

LEBRUN Jean-Pierre, WENIN André, conférences, *Des lois pour être humain*, APCL, Montpellier, 2009 conférence une et deux. 2 h 26 mn

<http://www.ecolepsychanalytique-lr.com/audio/archives%20APLC.htm>

SEMELIN Jacques, *Résister au génocide*, bibliothèque municipale de Lyon, 21 avril 2009, 1h 30 mn

[http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id\\_video=328](http://www.bm-lyon.fr/spip.php?page=video&id_video=328)

ZALTZMAN Nathalie, *penser le mal ?*, Médiathèque Denis Diderot, Paris VII,

Psychologie > Conférences AMPHI-PARADIS > Rencontre avec

Nathalie ZALTZMAN, 1 h 48 mn

<http://www.univ-paris-diderot.fr/Mediatheque/spip.php?article59>

Colloque *Ethique et Famille*, CERSES, Université Paris Descartes, CNRS, 18 mars 2011, Atelier « *honneur, violence, vulnérabilité* », Jean Luc DUBOIS,

HAMMOUCHE Abdelhafid, 14 mn 29 s  
<http://www.viddler.com/explore/fondationoelahi/videos/135/>

Colloque *Ethique et Famille*, CERSES, Université Paris Descartes, CNRS,  
18 mars 2011, *Atelier Droit et justice*, Danielle MOOS, HAMMOUCHE  
Abdelhafid, 7 mn 30 s  
<http://www.viddler.com/explore/fondationoelahi/videos/159/>

Colloque *Ethique et Famille*, CERSES, Université Paris Descartes, CNRS, 18 mars 2011,  
*Atelier rôles parentaux, nouvelles formes familiales*, RUDE-ANTOINE Edwige,  
MOOS Danielle, PIEVIC Marc, 13 mn 14 s  
<http://www.viddler.com/explore/fondationoelahi/videos/151/>

Colloque *Ethique et Famille*, CERSES, Université Paris Descartes, CNRS, 18 mars 2011,  
DEKEUWER- DEFOSSEZ Françoise, juriste,  
faculté Libre de droit de Lille, 30 mn 44 secondes  
<http://www.viddler.com/explore/fondationoelahi/videos/137/>

Séminaire de Mireille DELMAS MARTY, Collège de France, 5 cours,  
*Hominisation, humanisation: le rôle du droit*, avril et mai 2011  
[http://www.franceculture.fr/plateformes-sciences-  
humaines/societe/hominisation-humanisation-le-role-du-droit#cours](http://www.franceculture.fr/plateformes-sciences-humaines/societe/hominisation-humanisation-le-role-du-droit#cours)

DELMAS-MARTY Mireille, *Introduction* :

*Le droit révélateur des tensions entre hominisation et humanisations* 42 mn

BERTHOZ Alain, *Le relatif et l'universel dans les fonctions cognitives*, 47 mn

HAGEGE Claude, *Diversité des langues et humanisations*, 82'48''

DURAND Jean-Marc, *Particularismes, impérialismes et universalisme dans*

*l'ancienne Mésopotamie* , 53 mn

ROMER Thomas, *Hétérogénéité des sources, diversité et universalisme des textes bibliques*,  
54'51''

DESCOLA Philippe, *Pluralité des modèles de représentations nature, culture* 58'46''

CHANGEUX J.P. , *Impasse des biotechnologie, variabilité épi génétique,  
créativité, indétermination, individuation* . 65'39''

FAGOT-LARGEAULT Anne , *L'impact biotechnologique* :

*Les nouveaux modes de procréation*, 66'54''

HERMITTE Marie-Angèle, *L'impact des biotechnologies* :

*Post-humanisation et déshumanisation*, 64'23''

### ENS Paris :

*Vers une généralisation ? Le génocide, le krach, la catastrophe dans la fiction*

Cyrille Bégorre-Bret (ENS) ,8 décembre 2006,

Table ronde animée par Cyrille Bégorre-Bret.

"*La métalogue de la mort*", Pierre-Michel Klein (Lycée Victor Duruy, décembre 2005

<http://www.diffusion.ens.fr/index.php?res=conf&idconf=1624>

### Sites internet :

CARZOU, *Arménie 1915, un génocide exemplaire*

<http://www.imprescriptible.fr/carzou/sources#33>

DONIKIAN Denis, Ecrivain, plasticien : avec l'aimable autorisation de l'auteur.  
<http://www.denisdonikian.com/Orgadesfiches.htm>

CHALIAND Gérard, Politologue, écrivain, enseignant  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9rard\\_Chaliand](http://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9rard_Chaliand)

LEPSIUS Johannes, *Rapport secret sur les massacres d'Arménie*,  
Docteur en théologie, président de la mission allemande d'orient  
et de la société germano- arménienne, 1919  
<http://www.imprescriptible.fr/documents/lepsius/index.htm>

MUTAFIAN, maitre de conférences Paris XIII, mathématicien, historien  
<http://www.imprescriptible.fr/brochure/>

COLLECTIF LA FORCE DU NOM  
[http://laforcedunom.free.fr/la\\_force\\_du\\_nom/Argument.html](http://laforcedunom.free.fr/la_force_du_nom/Argument.html)

HERODOTE <http://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19150424>

MES ARMENIES [http://armeniantrends.blogspot.fr/2010/05/  
genocide-armenien-organiser-loubli.html](http://armeniantrends.blogspot.fr/2010/05/genocide-armenien-organiser-loubli.html)

PORTAIL de ressources pédagogiques : <http://itinerairesdecitoyennete.org/>

### **Paroles chansons :**

FARMER Mylène: « *souviens toi du jour* », 1999, album *Innamoramento*  
[http://www.mylene-01.com/paroles-souviens-toi-du-jour-  
mylene-farmer.html](http://www.mylene-01.com/paroles-souviens-toi-du-jour-mylene-farmer.html)

Présentation Mylène Farmer/ Primo Levi :  
<http://www.mylene-01.com/primo-levi.html>

FUGAIN Michel, « *La bête immonde* » 1995, album *plus ca va*.  
[http://www.musikiwi.com/paroles/michel-fugain-  
bete, immonde, 23502.html](http://www.musikiwi.com/paroles/michel-fugain-bete_immonde_23502.html)

« *C'est dans la recherche même que le Sujet se constitue* »<sup>418</sup>

---

<sup>418</sup> MOLINA Simone, *Archives incandescentes, Ecrire entre la psychanalyse, l'histoire et la politique*, Coll Che Vuoi ? L'Harmattan, Paris, 2011, p 51